Henry James

Les Dépouilles de Poynton

Traduction de Simone David

édition Sillage

Henry James

Les Dépouilles de Poynton

Traduction de Simone David

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.

Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

© Éditions Sillage, 2015, pour l'appareil critique.

ISBN : 979-10-91896-34-4

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
17, rue Linné
75005 Paris
https://editions-sillage.fr/

I

Mrs. Gereth avait dit qu'elle irait à l'église avec les autres, mais elle se sentit subitement incapable de patienter jusqu'à l'heure de l'office. Le petit déjeuner, à Waterbath, était servi très exactement : elle avait donc encore près d'une heure devant elle. L'église étant proche, elle se prépara dans sa chambre pour cette marche dans la campagne et, redescendant, traversant les couloirs, remarquant la faiblesse de la décoration, la niaiserie esthétique de la grande maison confortable, elle sentit revenir le flot de son irritation de la veille, renaître la secrète souffrance que la laideur et la bêtise pouvaient lui causer. Pourquoi consentir à de tels contacts ? S'exposer avec tant d'imprudence ? Elle avait eu, Dieu le savait, ses raisons, mais dans l'ensemble l'expérience allait être encore plus pénible qu'elle ne l'avait craint. S'évader, trouver l'air, le ciel et les arbres, les fleurs et les oiseaux, voilà ce qu'exigeaient tous ses nerfs. Les fleurs de Waterbath devaient être criardes et les rossignols devaient chanter faux. Elle se souvenait cependant d'avoir entendu dire que la propriété possédait ces agréments dits naturels. Assez d'autres agréments lui manquaient. Une femme que la tenture de sa chambre avait tenue éveillée pendant des heures pouvait-elle avoir l'air présentable ? Il lui aurait été difficile de le croire si, en traversant le hall dans le froufrou de son élégant deuil de veuve, une pensée

qui ajoutait toujours à l'onction de ses dimanches mondains ne l'eût soutenue : la conscience d'être, comme d'habitude, la seule personne de la maison incapable de cette sorte d'élégance exceptionnelle qui saute aux yeux dans la toilette de l'épicière. Plutôt mourir que d'avoir l'air *endimanché*.

Elle ne rencontra heureusement pas de rivale ; le hall était vide, toutes les autres femmes étant justement occupées à se harnacher, dans cette affreuse intention. Quand elle fut dans le parc, elle constata qu'avec un site, une vue qui donnait le ton et s'imposait comme modèle aux habitants, Waterbath aurait dû être charmant. Comme elle aurait bien su, elle, comprendre la belle suggestion de la nature ! Tout à coup, au détour d'une allée, elle tomba sur une autre invitée, une jeune fille qui, assise seule sur un banc, semblait plongée dans une méditation profonde. Mrs. Gereth avait remarqué cette personne la veille. Elle regardait toujours les jeunes filles avec méfiance ou avec intérêt, en les associant par la pensée à son fils. Au fond d'elle-même logeait la conviction qu'Owen, quoi qu'elle pût faire, épouserait une pimbêche ; cela ne venait pas de raisons bien évidentes, mais s'expliquait simplement par sa profonde inquiétude, sa croyance qu'une sensibilité exceptionnelle comme la sienne ne pouvait avoir été infligée à une femme que comme une source d'angoisses. Ce serait son destin, sa mortification, sa croix, que le hideux spectacle d'une pimbêche disgracieuse et mal habillée qu'on installerait à son foyer. Cette jeune fille, l'une des deux Vetch, n'avait pas de beauté ; mais la veille, au dîner, Mrs. Gereth, à la recherche d'un signe de vie dans l'insignifiance générale, avait immédiatement classé cette

silhouette comme la moins affligeante. Dans la toilette de Fleda Vetch, il y avait une idée, s'il n'y avait pas autre chose ; faute de mieux, cela constituait un lien, d'autant plus que l'idée était bien personnelle. Mrs. Gereth avait depuis longtemps posé en règle générale que le tempérament de la pimbêche se concilie parfaitement avec une certaine gentillesse banale. Les « adorables » filles de la maison, les deux Brigstock, étaient d'une ennuyeuse nullité, tandis que, des cinq jeunes filles présentes, c'était bien cette pâle et svelte brune dont la joliesse se prêtait le moins à un échange de fadeurs. Au second coup d'œil, Mrs. Gereth constata, avec soulagement, qu'elle non plus n'avait pas l'air endimanché. Il y avait dans cette note commune une véritable présentation, pour peu que la jeune fille eût conscience de leur affinité. Elle se leva de son siège avec un sourire qui ne fit qu'en partie disparaître le découragement que Mrs. Gereth avait remarqué dans son attitude. La vieille dame la fit rasseoir, et pendant une minute, côte à côte, sur le banc, elles s'interrogèrent du regard. La perception rapide qu'eut la pauvre enfant de la liberté qu'elle pouvait prendre se révéla par l'immense sympathie avec laquelle elle s'écria aussitôt :

– C'est vraiment trop horrible !

– Abominable, abominable ! s'écria Mrs. Gereth en riant, et c'est un soulagement de pouvoir le dire.

Ce qui était horrible, ce qui était abominable, c'était la laideur intime de Waterbath, et de ce prodige s'entretinrent les deux femmes assises à l'ombre, rassérénées par le grand ciel tranquille d'où ne pendait aucun lustre en forme de soucoupe bleue.

C'était une laideur fondamentale et systématique, résultat de la nature anormale des Brigstock, chez qui le principe du goût avait été inconcevablement omis. Un autre principe, inquiétant et obscur, mais remarquablement actif, avait sévi dans l'arrangement de leur demeure, et les résultats, déprimants à contempler, prenaient l'aspect d'une futilité générale. La maison était franchement laide, mais elle aurait pu passer si les gens n'y avaient pas porté la main. Ils n'avaient pu prendre sur eux de l'épargner. Ils l'avaient surchargée d'ornements de pacotille, d'inutilités étranges, de paquets de draperies. Un goût de femme de chambre avait présidé au choix des bibelots, et des aveugles seuls auraient pu apprécier certains arrangements indescriptibles. Ils avaient eu la main malheureuse en fait de tapis et de rideaux. Leur instinct du désastre était infaillible et ce sort cruel jeté sur eux les rendait presque tragiques. Le salon, déclarait Mrs. Gereth en baissant la voix, la faisait rougir, et les nouvelles amies s'avouèrent avoir pleuré dans leurs appartements. Il y avait, chez la plus âgée, une suite d'aquarelles comiques, exécutées sans doute par un génie de la famille, et dans la chambre de la jeune fille un souvenir de quelque exposition de centenaire, auxquels elles firent des allusions horrifiées. Mais la pire horreur, c'était le vernis, luisant et malodorant, dont, par tonnes, on avait barbouillé toute la maison. Fleda Vetch prétendait que l'application de ce vernis faite de leurs propres mains devait être avec de joyeuses bourrades l'amusement des Brigstock, les jours de pluie. Quand, au plus fort de ces médisances, elle insinua que certaines personnes pouvaient trouver que Mona n'était pas mal, Mrs. Gereth l'arrêta avec une protestation étouffée, une exclamation familière : « Oh ! mon Dieu ! »

Mona était l'aînée des trois, celle que Mrs. Gereth soupçonnait le plus. Elle confia à sa jeune amie que c'étaient ses soupçons qui l'avaient amenée à Waterbath, et cette confidence allait l'entraîner très loin, car elle venait de s'accrocher, comme à une épave, comme à un secours, à l'idée que l'on pouvait faire quelque chose de la jeune fille qui était devant elle.

La crainte du danger avait sans doute accentué la mauvaise impression. Elle avait vu Mona dans son cadre et Owen, avec sa beauté un peu lourde, s'affairer auprès d'elle : ces premiers moments ne l'autorisaient pas à voir l'avenir en noir. S'il était évident qu'elle ne pourrait jamais accepter une bru élevée dans un milieu semblable, il n'était nullement certain qu'Owen lui demanderait de le faire. Sa lourdeur, qu'elle mentionna sans ambages dans son besoin d'expansion, avait deux conséquences : l'une, son monstrueux manque de goût, et l'autre, son excessive timidité. S'il fallait jamais enlever Mona de vive force, elle était bien tranquille, car ce n'était pas la manière habituelle de son fils.

Sur l'invitation de sa compagne qui lui avait demandé si ce n'était pas un endroit merveilleux, Mrs. Gereth commençait à parler de Poynton, lorsqu'un bruit de voix l'arrêta court. Elle se leva presque aussitôt et Fleda put voir que ses craintes n'étaient pas calmées. Derrière l'endroit où elles étaient assises, le terrain descendait en pente assez raide, formant un long talus gazonné qu'Owen Gereth et Mona Brigstock, habillés pour aller à l'église, escaladaient par jeu en s'aidant l'un l'autre. Quand ils eurent atteint le terrain plat, Fleda s'expliqua l'exclamation par laquelle Mrs. Gereth avait exprimé ses réserves sur la personnalité de Mona Brigstock.

Miss Brigstock s'était amusée, bruyamment même, sans que sa physionomie y gagnât l'ombre d'une expression. Grande, droite, belle personne, avec de longs membres, habillée d'étranges fanfreluches, elle appartenait à ce type de femmes pour qui la parole n'est qu'une émission de sons et qui garde fidèlement, impénétrablement, le secret de l'être intime. Si elle communiquait quelque chose d'elle-même, c'était sans aucun signe, par des moyens connus d'elle seule. Tel n'était pas le cas d'Owen Gereth qui se manifestait de beaucoup de manières, toutes simples et directes. C'était un garçon robuste, très naturel bien que parfaitement correct et qui donnait l'idée d'une animation sans but et d'une agréable apathie. Ils étaient sortis tous les deux pour faire un tour avant la messe, comme Mrs. Gereth et Fleda Vetch, mais pour d'autres raisons.

La rencontre de ces deux groupes fut assez gênée et Fleda, qui était perspicace, mesura la force du choc infligé à Mrs. Gereth. Il y avait eu de l'intimité – oui, de l'intimité et non pas seulement de l'enfantillage – dans les ébats de jeunes poulains qu'elles avaient entrevus. Tous quatre gagnèrent sans hâte la maison et Fleda remarqua le savoir-faire de Mrs. Gereth dans la manière dont les amoureux, vrais ou supposés, se trouvèrent séparés. Elle suivait par-derrière avec Mona ; la mère avait repris possession de son fils avec qui, fait significatif, elle s'entretenait sans qu'on pût l'entendre. La jeune fille perçut encore mieux l'intervention de Mrs. Gereth dans le fait que, dix minutes plus tard, pour aller à l'église, un autre arrangement avait été effectué. Owen marchait avec Fleda qui trouvait amusante la certitude que c'était à l'instigation de sa mère. Il y eut d'autres amusements pour elle : elle remarqua que Mrs. Gereth était toute affabilité pour

Mona avec qui elle marchait maintenant ; que Mrs. Gereth, douée d'habileté, de maîtrise, d'intelligence et d'éclat, était une de ces personnes qui savent s'imposer ; enfin qu'Owen était parfaitement beau et d'un esprit délicieusement massif. Cette jeune personne était, même vis-à-vis de soi, étonnamment réservée et fière. Elle dut cependant s'avouer – et jamais elle n'avait tant approché de la précision sur un sujet semblable – qu'il est beaucoup plus original et agréable de rencontrer chez un homme une inoffensive bêtise que la méchanceté intelligente. Owen Gereth, en tout cas, avec sa taille, ses traits et ses lacunes, ne présentait aucun des caractères de la seconde. Quant à Fleda, elle était prête, si jamais elle se mariait, à fournir toute l'intelligence du ménage et elle aimait à penser que son mari serait une force qui tiendrait d'elle sa direction. Son esprit était, toutes proportions gardées, de la même famille que celui de Mrs. Gereth. Ce dimanche, rempli de choses troublantes, fut, pour elle, mémorable : sa vie médiocre en reçut un élan singulier, son passé si pauvre tomba de ses épaules comme un vêtement démodé et, le lendemain, pendant que le train l'emportait vers la ville, ce n'était pas les plaines de la banlieue qu'elle contemplait de tous ses yeux à travers les vitres, mais un avenir rempli des choses qu'elle chérissait particulièrement.

II

Ces choses-là, c'était tout simplement celles dont Mrs. Gereth avait eu le temps de lui dire que Poynton regorgeait. Poynton, situé dans le sud de l'Angleterre,

était la propriété de Mrs. Gereth, ou plus exactement la demeure dont elle avait été dépossédée et qui venait de passer aux mains de son fils unique. Le père du jeune homme était mort depuis deux ans et Owen occupait à Londres, avec sa mère, pendant les mois de mai et de juin, une maison qui leur avait été aimablement prêtée par un oncle, le colonel Gereth. Mrs. Gereth avait pris possession de Fleda Vetch d'une manière si séduisante qu'au bout de peu de jours la jeune fille comprit qu'elles allaient souffrir ensemble, place Cadogan, comme elles avaient souffert à Waterbath. C'était aussi une épreuve que le séjour dans la maison du bon colonel, mais les deux femmes, pour la supporter, eurent, le mois suivant, le soulagement de leurs confidences. La situation de Mrs. Gereth avait ce grand désavantage qu'elle ne pouvait quitter sa demeure sans péril, la rare perfection de Poynton la condamnant à faire la grimace partout où elle allait. Il y avait de plus vastes et de plus riches édifices, mais il n'existait pas une œuvre d'art aussi parfaite, aussi précieuse pour les véritables connaisseurs. La fortune lui avait mis en main des éléments inestimables dont elle avait su tirer un rare parti.

Et d'abord le beau vieux château, une merveille du style jacobite de la première époque. Ç'avait été l'invitation, l'inspiration, le cadre incomparable du tableau à composer. Puis il y avait eu la généreuse sympathie de son mari, son amour et son érudition, vingt-six années de projets et de recherches, une lente moisson resplendissante d'art et de goût. Enfin, elle ne dissimulait point la part de ses dons personnels, de son génie, de son enthousiasme, de sa patience de collectionneuse – patience rusée, presque diabolique, qui lui

avait permis de tout faire avec une somme limitée. Personne n'aurait pu s'en tirer à moins, disait-elle avec orgueil. Ils avaient fait de grandes économies, s'étaient privés de mille choses, mais ils s'étaient mesurés avec les juifs dans tous les coins de l'Europe. Cela émerveillait la pauvre Fleda, qui n'avait pas un sou au monde, ni un joli objet chez elle, dont le seul trésor était sa souple intelligence, d'entendre cette grande dame anglaise, fraîche et belle, jeune, malgré ses cinquante ans passés, déclarer gaiement qu'elle était bien elle-même le plus fort juif qui eût jamais traqué une victime. Fleda, dont la mère était morte, n'avait même pas d'intérieur : son seul espoir était le mariage probable de sa sœur avec un clergyman dont le frère, qu'on croyait aisé, donnerait peut-être quelque argent. Son père payait ses dépenses, mais il n'aimait pas l'avoir chez lui, et elle venait de passer un an à Paris, dans un atelier, avec des centaines d'autres jeunes filles, se préparant à la bataille de la vie en suivant les leçons d'un peintre impressionniste. Elle voulait travailler, mais elle n'avait d'autre bagage que ses impressions et celles de son maître. Mrs. Gereth lui avait dit qu'elle l'aimait, à cause de son flair extraordinaire : ce flair, pour le moment, était un trésor douteux. On l'invitait continuellement place Cadogan et à la fin du mois on l'avait gardée à demeure, pour un séjour dont le terme, avait-on décidé, n'aurait rien à voir avec le début. Moitié ravie, moitié alarmée, elle se rendait compte qu'elle était rapidement devenue nécessaire à son impérieuse amie, qui se justifiait en disant qu'elle seule la comprenait. C'est qu'il y avait, ces temps-ci, beaucoup à comprendre chez Mrs. Gereth ; on aurait pu cependant tout résumer en disant qu'elle était très malheureuse. Tant que Fleda n'aurait pas vu

Poynton, disait-elle, elle ne comprendrait pas tout à fait, et Fleda percevait parfaitement le rapport insaisissable pour toute autre personne.

Elle avait la promesse qu'on lui montrerait le magnifique château au début de juillet, quand Mrs. Gereth s'y installerait pour l'été ; mais avant cette initiation, elle mit le doigt sur le point le plus douloureux du cœur troublé de la pauvre femme. C'était la terreur, la hantise de l'inévitable renonciation. Fleda devait convenir avec elle qu'il devenait très probable qu'Owen épouserait Mona Brigstock, qu'il l'épouserait au nez de sa mère et qu'un acte pareil aurait des effets incalculables, effets qui étaient présents à la pensée de Mrs. Gereth avec une violence qui touchait à la folie. Céder Poynton et le céder à un rejeton de Waterbath ! Voilà l'injure, le dévorant affront que Fleda ne pourrait comprendre que lorsqu'elle saurait ce qu'était Poynton.

Sa sympathie, allant au fond des choses, était intelligente, et elle s'effarait à cette révélation de la cruelle coutume anglaise qui dépossède la veuve. Mr. Gereth avait peut-être été un homme charmant, mais la manière dont il avait réglé sa succession étonnait la jeune fille. Le château et ses richesses avaient été traités comme un unique et splendide objet qui devait aller directement à son fils, et la veuve, avec une rente viagère, n'aurait qu'une maison de campagne dans un autre comté. Mr. Gereth avait dû croire que sa femme réglerait le reste avec son fils, dont l'affection lui paraissait sûre. Et, en vérité, disait Mrs. Gereth, comment aurait-il pu penser, lui qui détournait instinctivement les yeux de tout ce qui était laid, à une invraisemblable Brigstock de Waterbath ! Pouvait-on s'attendre à ce que l'héritier de la

plus charmante demeure d'Angleterre allât l'offrir à une jeune fille affligée d'une tare aussi anormale ? Mrs. Gereth parlait de cette tare de la pauvre Mona comme d'une chose indécente : on aurait pu croire, en l'écoutant, que la jeune fille avait tous les vices. Mais Owen n'avait jamais montré, même dans son enfance, le moindre orgueil de sa maison. Il ne l'avait jamais aimée.

– Mais, mon Dieu, s'il ne l'aime pas… s'écria Fleda avec un peu d'impétuosité et s'arrêtant court avant d'avoir fini sa phrase.

Mrs. Gereth la regarda fixement :

– S'il ne l'aime pas ?…

Fleda hésita, son idée n'était pas bien nette :

– Eh bien, il peut renoncer.

– Renoncer à quoi ?

– À tous ces trésors.

– Et les donner à qui ?

Mrs. Gereth ouvrait de grands yeux.

– À vous, naturellement, pour que vous en jouissiez, pour que vous les gardiez.

– Et il laisserait sa maison nue comme la main ? Il n'y a rien qui ne soit précieux.

Fleda réfléchit ; son amie l'avait relevée avec une sorte de rage étouffée qui la déconcertait un peu.

– Je ne veux pas dire naturellement qu'il vous abandonnerait tout, mais seulement les meubles auxquels vous tenez le plus.

– Je crois qu'il le ferait s'il était libre, dit Mrs. Gereth.

– Et pensez-vous que, vraiment, *elle* l'en empêchera ?

Elle, pour les deux amies, c'était à présent Mona.

– De toutes ses forces.

– Mais ce ne sera pas parce qu'elle en comprend le prix et la beauté ?

– Non, expliqua Mrs. Gereth, mais parce qu'ils appartiennent à la maison et que la maison appartient à Owen. Si j'exprimais le désir de prendre quelque chose, elle dirait simplement, avec son visage immobile : « Cela va avec la maison. » Et jour après jour, en réponse à chaque argument, à chaque appel à la générosité, elle répéterait, sans sourciller, avec sa voix de poupée parlante : « Cela va avec la maison, cela va avec la maison. » Voilà l'attitude où ils s'enfermeraient.

Fleda fut frappée et un peu émue de la manière dont Mrs. Gereth avait déjà pris la chose et envisagé l'idée d'une lutte, d'ailleurs inutile, avec son fils. Elle fut ainsi conduite à poser une question qu'elle avait cru jusqu'alors indiscrète. Pourquoi, après tout, son amie ne continuerait-elle pas à vivre à Poynton ?

Mrs. Gereth accueillit cette question avec un sourire las, un peu méprisant, et répliqua qu'il suffisait de jeter un regard sur la belle Angleterre pour voir que partout cet arrangement était considéré comme une hérésie, une faute, une bizarrerie de sentiment. Elle était aussi incapable qu'Owen d'un écart de cette sorte ; et s'ils en étaient capables, il y avait de plus la haine de Mona dont il fallait tenir compte. La discussion procédait, sur les lèvres de Mrs. Gereth, par des bonds et des ellipses qui suffoquaient parfois Fleda. C'était la première fois qu'elle entendait parler de la haine de Mona. Mrs. Gereth lui donna d'ailleurs une raison plus immédiate de son désespoir en lui demandant s'il était

possible que, demeurant avec les nouveaux propriétaires, elle acceptât – dites : supportât, si vous voulez – les horreurs qu'ils perpétreraient dans la maison. Fleda lui représenta qu'ils n'allaient cependant pas briser les meubles et en faire un feu de joie, et Mrs. Gereth, poussée sur ce point, convint qu'elle ne le croyait pas tout à fait. Elle voulait dire plutôt qu'ils les ignoreraient, les négligeraient, les laisseraient aux mains de serviteurs maladroits quand il n'y avait pas un seul de ces objets qui ne fût digne d'être manié avec amour. Ils chercheraient souvent aussi à les remplacer par des meubles qui répondraient mieux à quelque vulgaire notion moderne du confortable. Par-dessus tout, elle voyait d'avance, avec des yeux épouvantés, les horreurs qu'ils y mêleraient inévitablement, les souvenirs grotesques de Waterbath, les appliques, les vases roses, les vieux fonds de ventes de charité, les photographies de famille, les versets illustrés, tout le pieux art domestique de la hideuse maison de Mona. C'était vraiment de la naïveté que de ne pas admettre que Mona arriverait à Poynton avec l'esprit d'une Brigstock et agirait en conséquence. Fleda voyait-elle Mrs. Gereth passant le reste de ses jours à se sentir empoisonnée par cette fille ?

Fleda dut avouer que non et reconnaître que Waterbath constituait un avertissement qu'il serait puéril de mépriser. Elle se dit, en même temps, qu'elles allaient vite en besogne, car Owen ayant, à sa connaissance, démenti ses fiançailles, le terrain de leurs suppositions était loin d'être ferme. Notre jeune amie trouvait qu'Owen, dans la situation difficile où il se trouvait, se conduisait avec assez d'habileté naturelle. Il la traitait, elle, la confidente

domestique des griefs de sa mère, avec une politesse aisée qui troublait presque sa conscience. Il ne saurait peut-être jamais qu'elle n'était pas son ennemie et qu'elle cherchait, depuis que Mrs. Gereth l'avait priée de rester, à le protéger et non à le trahir. Puisque la mère d'Owen détestait Mona Brigstock, Owen aurait dû détester Fleda et l'idée de se présenter comme un type différent de fiancée était odieux à la jeune fille. Mais le brave Owen avait moins de facilité pour réfléchir qu'un sourd pour chanter et cette limitation de ses facultés pouvait aussi bien être favorable à Fleda. Très engagé dans la vie de Londres, il avait cependant au milieu de ses allées et venues trouvé le temps de dire plus d'une fois à la jeune fille : « C'est tellement gentil de vous occuper ainsi de ma pauvre maman. »

III

Elles y allèrent enfin, les deux sages personnes, dans ce Poynton où la jeune fille frémissante reçut la révélation complète. « Eh bien, comprenez-vous maintenant ? » demanda Mrs. Gereth, trois minutes après leur arrivée, dans le hall magnifique où sa jolie compagne, s'étant laissée tomber sur un siège avec un léger cri, promenait autour d'elle des yeux dilatés. La réponse fut claire et, pendant l'enchantement du premier tour à travers la maison, son horizon s'élargit prodigieusement. Elle comprit tout à fait ce qu'elle n'avait pu que soupçonner, les sentiments de Mrs. Gereth, et les deux femmes, plus étroitement unies, s'étreignirent avec des pleurs – pleurs qui, chez la plus

jeune, étaient le signe habituel et naturel de son hommage à la beauté. Ce n'était pas la première fois qu'elle pleurait d'admiration, mais c'était la première fois que la maîtresse de Poynton, bien qu'elle eût souvent montré sa demeure, assistait à une émotion semblable. Ce triomphe redoubla ses larmes, elle assura à sa compagne qu'en un tel moment la vieille maison aimée lui paraissait plus jeune et plus précieuse. Oui, jamais personne n'avait senti, à ce point, ce qu'elle avait réalisé. Quant à Fleda, elle s'abandonna pendant cette semaine d'initiation au bonheur le plus grand qu'elle eût jamais goûté.

Dans ces pièces d'une clarté limpide où la réussite des effets était si heureuse que les préférences devenaient aussi impossibles que si elles eussent été des crimes, devant les perspectives harmonieuses qu'offraient les portes ouvertes, Fleda aurait découvert, si elle ne l'avait déjà su, que Poynton était l'histoire d'une vie. Cette histoire était écrite, en grands caractères de lignes et de couleurs, par les mains des maîtres dans les langues des pays étrangers. Il y avait tous les siècles de France et d'Italie, fixés dans un repos harmonieux. Si vous vous mettiez aux fenêtres anciennes, c'était l'Angleterre que révélait l'ample horizon. Tandis qu'au-dehors sur les terrasses basses elle discutait avec les jardiniers et luttait d'émulation avec la nature, Mrs. Gereth laissait son invitée caresser amoureusement des bronzes que Louis XV avait peut-être touchés, tenir avec délices des velours vénitiens, se pencher sur des émaux, et passer et repasser devant des coffrets. Il y avait peu de tableaux ; les panneaux et les tentures en tenaient lieu et, dans toute la grande maison lambrissée, il n'y avait pas un pouce de papier aux murs.

Fleda fut surtout frappée par le grand orgueil du goût de son amie ; c'était un sens arrogant du style qui, bien que capable de fantaisie, n'acceptait jamais un compromis. Elle ressentait, comme Mrs. Gereth le lui avait prédit, un respect et une compassion qui étaient des sentiments nouveaux : la perspective de la reddition prochaine la remplissait d'une peine égale à celle de son amie. Tout abandonner, mourir à tout cela, cette pensée lui faisait mal.

Si Owen n'était pas encore venu les rejoindre, c'était parce que Londres était encore « amusant » ; il restait à savoir si, dans la pauvreté de son vocabulaire, la gaieté de Londres n'était pas uniquement la belle humeur de Mona Brigstock. Il y avait une obscurité dans sa conduite et un motif caché à mettre au jour : était-il amoureux, oui ou non ? Et, s'il l'était, pourquoi ne se déclarait-il pas ? Le mystère fut enfin éclairci. Fleda le devina par un cri qu'un matin, au déjeuner, Mrs. Gereth poussa en ouvrant une lettre. « Grands dieux ! Il l'amène ici ! Il veut qu'elle voie la maison ! » Elles volèrent dans les bras l'une de l'autre, les deux amies ; puis, réfléchissant, discutant, elles trouvèrent bientôt la raison, la déconcertante raison du silence antérieur. Si rien ne s'était encore produit, c'est que les jeunes gens ne savaient pas si Poynton plairait à Mona. Elle allait venir, afin d'en juger ; et rien au monde ne ressemblait plus au pauvre Owen que la consciencieuse probité qui l'avait empêché de lui demander une réponse, tant qu'elle ne serait pas fixée sur ce qu'il avait à lui offrir. « Si nous pouvions seulement avoir la douce espérance, gémissait Mrs. Gereth, que l'attente de Mona soit déçue ! » Elle soutenait avec une belle logique, avec une sincérité touchante, que plus la maison

serait belle, que mieux elle exprimerait la pensée qui avait présidé à sa création, moins elle plairait à une intelligence aussi primitive. Une Brigstock pouvait-elle vraiment y comprendre quelque chose ? Une Brigstock pouvait-elle logiquement ne pas la détester ? Mrs. Gereth, pour écarter ses craintes, se persuadait que Mona montrerait une insensibilité étonnante, une froideur qui déconcerterait son amoureux. Fleda voyait bien l'absurdité de cette espérance et y trouvait la mesure de la tendance presque maniaque de la pauvre femme à toujours mettre en avant la question des « objets anciens » et à interpréter la conduite de chacun à la lumière de quelque relation imaginaire avec eux.

Le jeune couple devait être accompagné par Mrs. Brigstock, et Fleda, pressentant avec quelle férocité ils allaient être observés, se sentit prise pour eux d'une pitié amusée et conciliante. Si la passion du beau était, comme pour Mrs. Gereth, le plus réel de sa vie, au moins sa vie en recevait-elle plus d'ampleur. De plus, il y avait quelqu'un qu'elle n'aurait pas voulu voir humilier, même dans la personne d'une jeune fille qui serait cause qu'il ne soupçonnerait jamais tant de délicatesse. Quand cette jeune personne arriva, Fleda s'efforça, dans la mesure que son désir d'effacement permettait, de l'accompagner, de lui montrer la maison et de masquer son ignorance. Owen avait expliqué qu'à cause de l'heure des trains, ils arriveraient pour le déjeuner et repartiraient avant le dîner ; mais Mrs. Gereth, fidèle à son système de politesse appuyée, les retint pour la nuit. Fleda se demandait quel geste de révolte elle préparait par tous ces sacrifices aux conventions. Elle fut aussi, dès le premier moment, épouvantée de la téméraire innocence

qui avait fait accepter à Mona l'épreuve de cette visite et de l'indifférence avec laquelle, assise comme un touriste excédé devant un beau paysage, elle la supportait. Fleda sentait dans ses nerfs l'effet de cette attitude sur sa compagne et aurait voulu emmener la jeune fille, lui donner un avertissement charitable, la mettre avec enjouement sur la voie. Mais Mona recevait ses coups d'œil expressifs avec le regard – le seul qu'elle possédât – d'yeux qui auraient pu être des perles bleues et Fleda s'étonnait que dans de tels yeux Owen dût chercher son sort et Mrs. Gereth un jugement sur Poynton.

Mona n'était pas assez sotte pour ne pas comprendre qu'on attendait d'elle quelque chose qu'elle ne pouvait pas définir et qu'elle ne pouvait pas donner. Son intelligence ne lui fournissait qu'une manière de répondre à cette attente : se planter sur ses grands pieds et chercher un autre chemin. Quand Mrs. Gereth, par exemple, souhaitait de voir Mona quitter son siège et se sentait prête à la détester si elle ne le faisait pas, celle-ci, évoluant déjà dans sa sphère, ne se levait pas et sentait qu'en face de la haine elle pouvait garder tout son calme. Pour cette fille simpliste, la ligne du moindre effort consistait à mériter ce qu'elle encourait. Comme un vague instinct l'avertissait que la froideur était le meilleur moyen d'engendrer l'aversion et qu'elle avait, d'autre part, la conviction de tenir Owen et la maison, elle pouvait en toute sécurité s'abandonner au plaisir de sa franchise. Aussi montrait-elle cette indifférence hostile à Poynton, justement parce que Poynton lui était proposé comme sujet d'expansion. Cette expansion semblait presque indécente à Mona, et n'était pas loin de lui faire paraître le château déplaisant. Fleda était sûre que, dans les régions

crépusculaires de sa conscience, elle se glorifiait de sa raideur devant cet appel. Pour rétablir l'équilibre, sa mère s'exclamait à tout propos, déclarait tout « très remarquable », visiblement heureuse que la séductrice d'Owen fût si près de réussir ; mais elle mettait Mrs. Gereth hors d'elle par sa formule d'admiration. Tout ce qu'elle voyait était « dans le style » de quelque chose d'autre. Si elle voulait, par là, montrer sa grande expérience, elle prouvait simplement qu'elle n'avait rien vu du tout : tout ce qui était à Poynton était dans le style de Poynton.

Le soir venu, Fleda eut la preuve que cette journée avait été décisive, quel que fût le jugement de Mona sur la maison. À défaut du charme, elle avait senti le défi et certainement Owen annoncerait bientôt à sa mère la nouvelle redoutée. Cependant, quand, à l'heure du coucher, Mrs. Gereth arriva dans la chambre de Fleda en costume de nuit, très agitée, et s'écria : « Il est clair qu'elle ne s'intéresse à rien. Mais à quoi se décidera-t-elle ? » Fleda répondit vaguement, eut des phrases obscures et approuva sans sincérité Mrs. Gereth quand celle-ci affirma qu'elles avaient au moins du répit. L'avenir était sombre mais, comme à un fil directeur dans l'obscurité, elle s'accrochait à la résolution de ne jamais abandonner Owen. Lui pouvait céder – il le ferait probablement – mais c'était son affaire. Fleda le couvrirait, le protégerait et il ne verrait en elle qu'une aimable invitée. Il y eut désormais une fêlure dans la franchise de Fleda envers Mrs. Gereth : sa belle amie connaîtrait, comme par le passé, toutes ses actions, mais le motif lui en resterait caché.

Le matin suivant, avant le déjeuner, la jeune fille vit, de la fenêtre de sa chambre, Owen se promener dans le jardin

avec Mona qui, l'ombrelle à la main, marchait à grands pas à côté de lui, sans paraître accorder un regard au majestueux tableau de fleurs que la main de Mrs. Gereth avait composé. Tout en écoutant Owen, elle tenait les yeux baissés pour tâcher d'examiner le luisant de ses grands souliers vernis, presque des souliers d'hommes, qu'elle lançait un peu en avant, d'un mouvement bizarre. Quand Fleda descendit, Mrs. Gereth était dans la salle à manger, et au moment même Owen entra seul par la porte-fenêtre et embrassa tendrement sa mère. La jeune fille fut tout de suite frappée de l'idée qu'elle était de trop, car il semblait être venu, poussé par un mouvement de joie, pour annoncer à sa mère, avant le départ des Brigstock, que Mona avait enfin laissé échapper la douce parole qu'il attendait. Il serra la main de Fleda avec son amicale brusquerie, mais celle-ci s'efforça de ne pas le regarder ; car ce n'était pas le reflet des gros bouts de souliers de Mona qu'elle aimait à voir sur son visage. Mona pouvait passer, mais l'opinion que le jeune homme avait d'elle lui était pénible. Elle allait se glisser dans le jardin quand Mrs. Gereth arrêta son mouvement, l'attira comme pour le baiser du matin et, la retenant, s'écria, avec un courage puisé dans le repos de la nuit :

– Eh bien, mon cher enfant, que pense votre jeune amie de notre bric-à-brac ?

– Mais tout lui paraît très bien !

Fleda devina, à son tour, qu'il n'était pas venu pour dire ce qu'elle avait supposé. Elle était sûre, de plus, que le jugement attribué à Mona était une répétition des termes éloquents dont la jeune fille s'était servie. Elle imaginait à merveille le charmant dialogue des deux

amoureux : « N'est-ce pas qu'elle est amusante la vieille boutique ? – Oh ! elle est très bien ! » avait dû répliquer aimablement Mona, puis, avec une tape dans le dos, ils s'étaient, sans doute, défiés de nouveau à la course sur une pente gazonnée. Fleda savait que Mrs. Gereth n'avait pas encore prononcé un mot qui montrât à son fils tout ce qu'elle craignait, mais il était impossible de sentir le bras de son amie autour d'elle sans se rendre compte qu'elle vibrait d'une intention singulière. La réponse d'Owen n'avait pas été de nature à introduire une discussion sur la sensibilité de Mona, mais Mrs. Gereth continua, avec un ton innocent dont Fleda put mesurer la froide hypocrisie :

– A-t-elle le goût des belles choses anciennes ?

La question était aussi ingénue que la lumière du matin.

– Oh ! naturellement, elle aime tout ce qui est joli.

Et Owen qui, par nature, détestait les questions – une question lui était aussi odieuse qu'une farce l'est à un gros chien – sourit gentiment à Fleda qui elle, au moins, comprenait ce qu'il voulait dire. Fleda comprit surtout que Mrs. Gereth, qui riait nerveusement, la serrait assez fort pour lui faire mal.

– Je crois que je pourrais tout abandonner, sans un serrement de cœur, à une personne en qui j'aurais foi.

La jeune fille entendit sa voix trembler sous l'effort de ne pas s'abandonner et elle sentit combien elle était sincère en affirmant que la vraie religion était le dévouement absolu à un idéal personnel.

– Les plus beaux objets, ici, vous le savez, sont ceux que votre père et moi avons réunis, les objets pour lesquels nous avons travaillé, attendu et souffert. Oui, s'écria Mrs. Gereth,

dans un bel excès d'imagination, il y a des objets dans la maison pour lesquels nous sommes presque morts de faim. Ils étaient notre religion, notre vie, ils étaient nous-mêmes ! Et maintenant, ils ne sont plus que moi, et aussi un peu vous, chérie, grâce à Dieu, poursuivit-elle en infligeant à Fleda un baiser soudain, sans doute destiné à la faire entrer dans son rôle. Il n'y a pas un d'eux que je ne connaisse et n'aime, oui, comme on se souvient, tendrement, des plus heureux moments de sa vie. Mais je pourrai les abandonner tous, puisqu'il faudra accomplir ce singulier sacrifice, pourvu que ce soit à une autre affection, à une autre conscience. Plutôt que de les laisser passer à une femme ignorante et vulgaire, je les défigurerais de mes propres mains ! Me comprenez-vous, Fleda, et ne le feriez-vous pas vous-même ? demanda-t-elle, les yeux brillants.

Prise dans le tourbillon de ces effusions, la jeune fille, stupéfaite et embarrassée, crut se tirer d'affaire en riant, mais ce ne fut que pour se sentir plus passionnément étreinte et jetée, lui sembla-t-il, à la tête du pauvre Owen qui, la bouche ouverte, donnait la preuve à la fois de sa denture parfaite et d'une compréhension difficile.

– Vous, vous seule, dans le monde entier ! Car vous savez, vous sentez et, comme moi-même, vous aimez ce qui est beau, vrai et pur.

La loi morale la plus sévère n'aurait pas justifié l'accent orgueilleux de cette condamnation de la jeune fille qui ne possédait pas la seule vertu que Mrs. Gereth estimât véritablement.

– Vous me remplaceriez, vous veilleriez sur eux, vous garderiez la maison comme elle doit l'être, continua-t-elle

d'un ton âpre, et vous sachant ici, eh bien, je serais tranquille dans mon tombeau.

Elle se jeta au cou de Fleda, et avant que celle-ci, rouge de honte, eût pu se délivrer de son étreinte, elle avait fondu en larmes difficiles à justifier, mais peut-être faciles à comprendre.

IV

Huit jours après, Owen Gereth revint informer sa mère qu'il était d'accord avec Mona Brigstock ; mais ce ne fut pas une joie pour Fleda qui sentait trop combien il serait surpris de la trouver encore dans la maison. Après la scène du déjeuner, elle s'était précipitée dans le jardin, par la porte la plus voisine et, dans son émoi, était tombée sur Mona. Elles avaient causé de choses et d'autres, sans lien, et cependant le début de leur conversation avait été difficile et presque pénible, parce que Mona soupçonnait visiblement Fleda d'avoir été envoyée pour l'espionner, comme Mrs. Gereth avait essayé de le faire. Fleda eut assez de bon sens pour traiter ses sentiments comme un mystère des plus respectables, ce qui eut un effet si rassurant qu'au bout de cinq minutes, la jeune personne de Waterbath s'écria, avec un peu de méchanceté : « Pourquoi n'y a-t-il pas de serre ici ? Si jamais j'ai une propriété, j'en ferai faire une. » Fleda, consternée, eut tout de suite une vision de la chose : un ensemble de vitres, de tuyaux, de piliers de fer, de plantes mal tenues et de canapés d'osier, une luisante verrue sur le noble visage de Poynton. Elle se souvint d'une

serre, à Waterbath, où elle avait attrapé un gros rhume en contemplant un cacatoès empaillé fixé sur un rameau tropical et une fontaine sans eau faite de coquilles et de colle durcie. Elle demanda à Mona si son idée était de faire quelque chose de semblable, sur quoi Mona répliqua :

– Oh ! non, beaucoup plus beau. Nous n'avons pas une vraie serre à Waterbath...

Fleda se demandait si les dimensions seules étaient ce qui manquait à la serre de Waterbath, quand Mona continua :

– Mais nous avons une salle de billard... c'est bien quelque chose.

Quand les deux jeunes filles rentrèrent pour le déjeuner, un coup d'œil révéla à Fleda que d'autres paroles, sans doute fort vives, avaient été échangées entre Owen et sa mère ; et elle avait pâli en se demandant à quelles extrémités, en ce qui la concernait, Mrs. Gereth avait pu en venir. Elle craignait qu'après ce départ maladroit, on ne l'eût offerte à Owen en termes encore plus nets. Le repas, ce matin, à Poynton, avait été singulièrement silencieux, en dépit des petits cris vagues avec lesquels Mrs. Brigstock regardait l'envers des assiettes et administrait, de ses gros doigts, aux tasses de porcelaine, des chocs admiratifs, mais inquiétants. Comme il fallait lui répondre, ce soin échut à Fleda qui, tout en donnant des explications, se demandait ce qu'Owen allait penser d'une jeune fille qui, après lui avoir été grossièrement lancée à la tête, faisait indélicatement étalage de son goût pour montrer que sa mère ne se trompait pas sur elle. Cela, au moins, scellait leurs destinées. Dès qu'Owen aurait quitté la maison, il raconterait à Mona l'incroyable conduite de

cette personne, et s'il lui avait manqué quelque chose pour « décrocher » Mona, comme il devait dire, maintenant le vide était comblé. Mrs. Gereth avait fait ce qu'il fallait, et le fit encore, au dernier moment, par la manière dont elle prit congé, sur le seuil, de la plus jeune de ses hôtes, en lui disant, avec une ironie dont le tranchant était tout entier dans le sens et non dans l'intonation : « Nous n'avons pas eu la conversation à laquelle vous vous attendiez. Ne pensez pas cependant que je vous aie négligée et ne m'en gardez pas rancune. J'ai toutes sortes de renseignements à votre disposition et si vous reveniez ici – mais vous ne reviendrez jamais, je sens cela – je vous laisserais me tourmenter autant que vous le voudriez. Oui, vous épuiseriez mon savoir et j'épuiserais le vôtre, ma chère enfant. Nous aurions à nous comprendre et vous verriez que je ne suis pas cette personne vague, rêveuse et facile pour laquelle vous me prenez. Mais, comme vous ne voudrez pas revenir, n'en parlons plus. Cette maison est si quelconque après celle à laquelle vous êtes habituée ! Chacun de nous ne peut faire que selon ses forces, voyez-vous. Seigneur ! que votre mère n'oublie pas son cher journal de modes, avec les… choses… les attrape-crasse, n'est-ce pas ? Tenez ! »

Mrs. Gereth, en prononçant ce petit discours du seuil du château, devant la voiture où les invités s'apprêtaient à monter, avait brandi le journal plus haut qu'il n'était vraiment nécessaire. Mais, avec un petit bond léger, Mona, d'un long bras soudainement tendu, avait intercepté le projectile, accomplissant machinalement le mouvement réflexe d'une joueuse habile qui fait rebondir une balle avec sa raquette. « Bien joué ! » avait crié Owen ravi, et sa joie bon enfant avait

détruit l'effet des fortes paroles de sa mère. C'était au bruit de fous éclats de rire, avait déclaré plus tard Mrs. Gereth, que la voiture était partie. Ces rires s'entendaient encore quand Fleda, pâle et atterrée, se tourna vers son hôtesse et s'écria d'une voix enflammée : « Comment avez-vous pu, mon Dieu, comment avez-vous pu ? » La stupeur de Mrs. Gereth révéla tout de suite la pureté de sa conscience ; et le fait qu'il fallut des explications pour lui faire soupçonner l'offense qu'elle avait commise et les susceptibilités de Fleda, donna à cette jeune personne stupéfaite la perception douloureuse de ce qu'était au juste sa place dans la maison – celle d'un bon employé tout au plus.

Mrs. Gereth ne marchanda pas ses regrets, mais surtout se montra surprise que Fleda s'offensât d'avoir été désignée à Owen comme la femme qu'il lui fallait. Pourquoi, puisqu'elle était vraiment l'épouse désirable ? Elle finit par admettre qu'elle comprenait ce que sa jeune amie exprimait en disant qu'elle avait été mise aux pieds du jeune homme, mais Fleda s'aperçut que cette concession était faite pour la calmer, et qu'au fond Mrs. Gereth, prête à sacrifier avec joie sur l'autel de son suprême idéal, était étonnée de ne pas trouver en elle une victime aussi satisfaite. Elle s'était prise pour Fleda d'un engouement extraordinaire, mais c'était naturellement à cause de l'engouement qu'elle avait cru voir en elle pour Poynton. S'était-elle trompée sur ce point ? Fleda se sentit le droit d'affirmer que non, quand, pour l'amour de Poynton, elle put pardonner ce qu'elle avait souffert, et accepter, après des reproches, des larmes, des serments et des baisers, l'idée qu'elle n'était vraiment qu'une prêtresse de l'autel et, trop meurtrie dans sa dignité pour songer au départ, se résigner à

rester, accepter la honte avec la consolation, et se contenter de la faible satisfaction de comprendre enfin la vérité. La vérité était tout simplement que Mrs. Gereth n'avait d'autres sentiments, idées, ou scrupules, que ceux qui se rapportaient à sa passion maîtresse et qu'elle était ainsi presque dépouillée d'humanité. Le second jour, comme l'émotion de sa compagne diminuait, elle lui dit, en manière d'apaisement :

– Mais vous voudriez bien l'épouser, n'est-ce pas, sans cette autre personne et s'il vous le proposait, naturellement ?

Mrs. Gereth avait ajouté ces derniers mots, pensivement.

– L'épouser s'il me le demandait ? Certainement non.

La question ne s'était jamais posée auparavant avec cette précision et Mrs. Gereth fut visiblement plus surprise que jamais.

– Pas même pour avoir Poynton ?

– Pas même pour avoir Poynton !

– Mais pourquoi, grands dieux ?

Mrs. Gereth fixait sur elle des regards attristés.

Fleda rougit. Jamais elle ne fut plus près de laisser deviner à Mrs. Gereth qu'elle était amoureuse d'Owen. Un faible amusement lui vint à la pensée que, dans d'autres circonstances, s'il n'y avait pas eu Mona, si Owen n'avait pas été aussi bête et s'il l'eût demandée, elle aurait pu, si elle avait voulu garder son secret, donner, comme raison de son consentement, son amour pour Poynton.

Mrs. Gereth, les jours suivants, n'entretint sans doute que des pensées matrimoniales, car elle s'écria, avec une joie soudaine, au milieu de la semaine :

– Je sais ce qu'ils feront : ils se marieront, mais ils iront vivre à Waterbath.

Cet aspect de la question lui donna une véritable joie ; elle le développait et l'amplifiait ; c'était si bien le meilleur tour que pouvaient prendre les choses. Le jour inoubliable du retour d'Owen, lorsqu'elle entendit la voix de celui-ci résonner dans le hall aussi bruyamment que s'il avait appelé ses chiens, elle s'était encore, comme Fleda l'apprit plus tard, accrochée frénétiquement à l'idée qu'il allait tout au moins lui annoncer un compromis. Fleda Vetch, qu'aucune illusion, depuis le début, n'avait effleurée, retenait maintenant son souffle et sur la pointe des pieds errait dans les pièces les plus lointaines de la maison, à travers les belles salles tapissées, pendant qu'à l'étage inférieur, la mère et le fils se mesuraient. De temps en temps, elle s'arrêtait pour écouter, mais tout était si tranquille qu'elle en était presque effrayée : elle espérait vaguement le bruit d'une discussion. Cela dura plus longtemps qu'elle n'aurait imaginé, et quand elle vit enfin, par la fenêtre, Owen sortir de la maison, s'arrêter pour allumer une cigarette et s'enfoncer pensivement dans les bosquets, ce fut un autre sujet d'énervement que Mrs. Gereth ne vînt pas se jeter dans ses bras. Elle se demanda si elle ne devait pas aller la trouver, et devina l'importance de ce qui s'était passé en apprenant que la pauvre femme s'était retirée dans sa chambre où elle ne voulait pas être dérangée.

Mrs. Gereth ne parut pas au déjeuner où, du reste, le tête-à-tête avec Owen suffit à occuper Fleda. Elle avait craint que le souvenir de la sortie de Mrs. Gereth la dernière fois ne rendît cette rencontre odieuse ; mais, dès qu'elle fut en face d'Owen, elle s'étonna de trouver l'épreuve vraiment facile, d'une facilité qui prouvait la simplicité du

jeune homme. C'était cette qualité, avec quelques autres naturellement, qui rendait agréables à Fleda ses relations avec lui. Il n'avait ni esprit, ni tact, ni pénétration ; mais, quand ils étaient ensemble, l'impression d'éloignement, que ces dons servent généralement à dissiper, ne se produisait pas. Ce jour-là, par exemple, il faisait beaucoup mieux que d'essayer de chasser un souvenir gênant : il n'y pensait pas, tout simplement. Il avait complètement oublié que sa mère avait essayé de lui glisser cette jeune fille, et montra qu'il était satisfait de la trouver à cette place familiale, en lui disant avec simplicité :

– Je dois vous dire que je viens d'avoir une scène terrible avec ma mère. Je suis fiancé à miss Brigstock.

– Vraiment ! s'écria Fleda, secrètement fière de l'air ravi qu'elle parvint à prendre. Quelle grande nouvelle !

– Trop grande pour ma pauvre maman. Elle ne veut pas en entendre parler ; elle la couvre d'injures ; elle dit que c'est une barbare.

– Mais elle est charmante ! s'écria Fleda.

– Oh, elle est très bien. Il faudra que maman cède.

– Donnez-lui du temps, dit Fleda.

Elle s'était avancée jusqu'au seuil de la porte qu'on lui avait ouverte et, sans la franchir tout à fait, elle regardait avec intérêt ce qui se passait. Elle demanda à Owen quand aurait lieu le mariage et vit dans sa réponse que l'attitude de l'infortunée Mrs. Gereth n'aurait aucune influence sur l'événement qui était tout à fait décidé et aurait lieu dans trois mois.

– Naturellement, vous comprenez, il me faut ma maison, dit-il. Mon père me l'a bel et bien léguée. Mais elle

me met dans un terrible embarras. Que diable voulez-vous que je fasse ?

C'était un conseil que demandait Owen et, en ayant l'air de le solliciter de Fleda, il lui donnait une grande preuve d'amitié. Elle le questionna, ils passèrent une heure ensemble et, comme il lui donnait la mesure du choc qu'il avait reçu, elle se trouva effrayée des obstacles devant lesquels il la plaçait. C'était un terrible embarras, aggravé parce qu'Owen manquait d'imagination. Il se cantonnait dans un lieu sans issue en affirmant que, si sa mère ne voulait pas abandonner sa maison, c'était parce qu'elle détestait Mona. Il ne comprenait naturellement pas pourquoi elle haïssait Mona, mais ceci appartenait à un ordre de mystères qui ne l'avait jamais troublé. Dans le récit pourtant imagé et vivant qu'il fit à Fleda du refus de sa mère, il ne cherchait pas les raisons des choses. C'était bien un refus de partir puisqu'elle déclarait pour de bon qu'elle ne partirait qu'avec le mobilier. C'était le mobilier qu'elle ne voulait pas abandonner : et que serait Poynton sans le mobilier ? De plus, le mobilier était à lui aussi bien que le reste. Le mobilier – ce mot-là, sur ses lèvres, suggérait des idées de lavabos et d'épais matelas et Fleda imaginait combien Mrs. Gereth avait pu être choquée par cette note grossière. Dans cette entrevue, la jeune fille ne parla jamais du contenu de la maison qu'en disant « les œuvres d'art ». Mais Owen se souciait bien peu du terme qu'elle employait. Ce qui lui importait, il était facile de le voir, c'était que Mona avait exigé, avait mis comme condition à son consentement la plus stricte comptabilité avec sa mère. Elle avait fait comprendre à

Owen que sa mère lui semblait très bien pourvue et avait avancé cet argument puissant qu'il n'y aurait pas de place à Ricks pour les trésors du château. Ricks était le nom de la jolie maison de campagne qui devait offrir à la maîtresse de Poynton un refuge pour ses années déclinantes. Elle avait été léguée à Mrs. Gereth, plusieurs années avant sa mort, par une vieille tante maternelle qui y avait passé la plus grande partie de sa vie. Owen avait été dernièrement la visiter et il dit à Fleda qu'il avait tout simplement emmené Mona avec lui. Évidemment, cela ne ressemblait pas à Poynton – quel douaire aurait pu le remplacer ? – mais c'était excessivement joli pour une maison de veuve et Mona en était folle. S'il y avait quelques objets à Poynton appartenant en propre à Mrs. Gereth, elle pouvait naturellement les emporter ; cependant Fleda comprit que ce transport devait être soumis à l'approbation de miss Brigstock. Elle comprit aussi qu'on la chargeait spécialement de mettre Mrs. Gereth hors des lieux sans accident et sans autre chose que sa propre personne.

Son courage défaillit, après le départ d'Owen pour Londres, tant elle sentit la laideur de ce devoir – en vérité, la laideur du conflit tout entier.

V

« J'abandonnerai la maison, s'ils me laissent prendre ce que je désire. » Ces paroles qui résumaient le combat de sa nuit brûlante furent prononcées par Mrs. Gereth avec un visage tragique, au déjeuner du lendemain. Fleda pensa que ce qu'elle désirait englobait simplement tous les objets

qui les environnaient. La crainte que la jeune fille avait d'un scandale, des critiques et des spectateurs, diminua quand elle vit qu'il y avait si peu d'avidité vulgaire dans cette intransigeance. Ce n'était pas un grossier désir de possession ; c'était le besoin d'être ferme dans sa foi et fidèle au noble principe de la beauté qu'elle avait élaborée avec tant de patience et de succès. Pâle et splendide, elle se dressait, appuyée au mur, comme la gardienne héroïque d'un trésor : une lumière dans ses yeux disait qu'elle mourrait à son poste. Si la querelle devenait publique et si Waterbath pensait pouvoir se donner en spectacle, tant pis pour Waterbath, la honte serait pour eux. Une distinction nouvelle émanait de son fanatisme : elle parcourait la maison comme une souveraine régnante ou une orgueilleuse usurpatrice. Au milieu de tous les objets splendides qui la remplissaient, le plus remarquable fut, en ces jours-là, la maîtresse en danger.

« Il reviendra pour insister », avait dit Mrs. Gereth et, la semaine suivante, Owen revint en effet. Il aurait pu simplement écrire, pensa Fleda, mais il était venu en personne parce que c'était à la fois plus gentil pour sa mère et meilleur pour sa cause. Il n'aimait pas les scènes, au contraire de Mona très probablement, et après tout, s'il n'avait pas le sentiment du beau, il avait celui de la justice. « Vous ne trouvez pas que je suis grossier, n'est-ce pas ? » demandait-il à Fleda, et l'impatience faisait briller ses yeux inexpressifs comme l'heure des repas fait étinceler les fenêtres d'un club.

« La maison de Ricks l'attend les bras ouverts. Et je lui donnerai le temps qu'il faudra. Dites-lui qu'elle peut faire enlever tout ce qui lui appartient. » Elle voyait là un cercle sans issue, car rien à Poynton n'appartenait à Mrs. Gereth en

particulier. Il lui fallait tout emporter ou ne rien emporter et la jeune fille lui suggéra de prendre le dernier parti : ce serait peut-être une inspiration que de commencer une page blanche. Mais qu'avait-elle donc pour commencer, la pauvre femme ? Avec son maigre revenu elle ne pouvait que tirer le meilleur parti des « objets d'art » de Ricks, des « trésors » réunis par la vieille demoiselle. Mrs. Gereth n'avait jamais été à Ricks. Pendant de longues années on avait loué la maison à des étrangers, puis le pressentiment de sa destinée l'avait éloignée de cette visite humiliante ; elle la verrait toujours assez tôt, et Fleda (qui se gardait bien de dire que Mona l'avait vue et l'avait appréciée) savait qu'elle tenait les idées de la vieille tante pour voisines de celles de Waterbath. Bref, la seule chose qu'elle pourrait faire des « objets d'art » de Ricks serait de les jeter à la rue. Les meubles qui lui appartenaient à Poynton, comme disait Owen, combleraient le vide.

Elle appréciait naturellement ces concessions mais se bornait encore à déclarer que discuter cette question avec son fils, ce serait lui donner la victoire, lui reconnaître un droit inacceptable. « Les objets préférés » : il n'y avait pas un objet dans la maison qu'elle ne préférât pas. Mrs. Gereth, qui avait souvent de l'esprit, s'étendait avec une joie sarcastique sur la belle mine que feraient une douzaine des objets de Poynton dans le milieu spécial de Ricks. Qu'avait été toute sa vie sinon un effort vers l'achèvement et la perfection ? Mieux valait tout de suite Waterbath et son unité cynique, que la bassesse d'une telle transaction.

Rien de tout cela ne pouvait aider Fleda, qui s'était donné la mission de trouver une solution. Quand, au bout

d'une quinzaine, Owen revint, ce fut officiellement pour tancer un fermier malhonnête ; la jeune fille comprit qu'en réalité il était venu, envoyé par Mona, pour voir ce que faisait sa mère. Il voulait s'assurer qu'elle préparait son départ, et il voulait aussi accomplir un devoir différent, mais tout aussi impérieux, au sujet des objets avec lesquels elle se retirerait. La tension entre eux était si forte qu'il dut commettre ce forfait sans rencontrer son adversaire. Mrs. Gereth préférait comme lui qu'il s'adressât à Fleda, malgré les choses cruelles qu'il pouvait avoir à lui dire ; elle plaignait seulement sa pauvre amie de rencontrer si souvent un être pour lequel elle comprenait si bien sa répulsion. Il allait de soi, pour Mrs. Gereth, que Fleda était toujours de son côté.

Owen, pendant que se poursuivaient les préparatifs de son mariage, revint plusieurs fois à Poynton. Mais sa mère ne voulut jamais le recevoir. Il ne parlait qu'à Fleda et ne sortait qu'avec elle et, quand il lui demandait si Mrs. Gereth ne se préparait vraiment pas à partir, la jeune fille répondait : « Elle ne veut pas avoir l'air de se décider, mais je crois qu'elle réfléchit à ce qu'elle emportera. » Et quand son amie lui demandait ce que faisait Owen, elle répondait : « Il attend, chère madame, de voir ce que vous ferez. »

Un mois après le grand choc, Mrs. Gereth prit subitement une décision extraordinaire ; elle s'embarqua avec sa compagne pour Ricks. Elles allèrent d'abord à Londres et prirent un train à Liverpool Street. Le magnifique sac de voyage de Fleda lui avait été donné par son amie ; un des moindres ennuis auxquels elles se préparaient, était d'avoir à passer la nuit là-bas.

« Mais c'est charmant ! » s'écria la jeune fille, quelques heures plus tard, dans le petit salon pimpant, quittant la fenêtre à guillotine vers laquelle elle s'était avancée d'un mouvement ravi. Mrs. Gereth n'aimait pas ces fenêtres dont l'unique vitre glissait de bas en haut, surtout quand elles offraient à la vue quatre vilains géraniums dans des vases de fer peints en blanc, posés sur des piédestaux, qui s'efforçaient de donner un air de terrasse à une simple allée sablée. Fleda avait tout de suite détourné les yeux, mais Mrs. Gereth regardait d'un air farouche, se demandant comment un endroit situé en plein Essex, à trois kilomètres d'une petite gare, pouvait ainsi avoir un air de banlieue. En fait la pièce n'était qu'une boîte étroite. Il n'y avait à la jonction des murs et du plafond ni moulure, ni corniche, mais seulement une misérable petite bande de papier écarlate, collée en bordure de l'autre papier qui était, celui-là, d'un gris laiteux parsemé de fleurs d'argent. Cette tenture était neuve et très fraîche et il y avait, au milieu du plafond, une grosse poutre carrée recouverte de papier blanc. Fleda fut sur le point de dire que ce détail était assez pittoresque, mais s'aperçut à temps que cette remarque ne serait pas heureuse. Elle ferait mieux aussi, pensa-t-elle, de ne rien dire des cheminées ni des portes, qui arrachèrent à sa compagne un sourd gémissement.

Malgré tout, ce n'était pas aussi mal que Fleda l'avait craint. C'était fané et mélancolique, alors qu'on aurait pu redouter une gaieté criarde et d'insolentes sottises. La maison était remplie d'objets dont la réunion formait en quelque sorte une pauvreté, et la médiocrité, une grâce, d'objets qui disaient d'eux-mêmes qu'ils avaient été réunis avec autant

de patience et d'amour que les joyaux de Poynton. Fleda sentait qu'elle aurait pu vivre au milieu d'eux ; ils lui faisaient aimer la vieille demoiselle, ils éveillaient l'idée que peut-être il valait mieux, pour être heureuse, n'avoir pas goûté comme elle au fruit du savoir. Fleda, qui ne possédait pas un fétu, finissait par s'étonner qu'une femme ruinée pût avoir assez de prétentions pour mépriser un pareil refuge. Plus elle regardait autour d'elle, plus il lui semblait que la vieille tante avait été une âme, et le sentiment de son immatérielle présence créait un apaisement. Elle aurait adoré la vieille tante, qui avait dû être charmante, naïve, parfaite et peut-être l'héroïne de quelque tendre roman. Peut-être quelque pensée semblable traversa-t-elle l'esprit de Mrs. Gereth car, au bout d'une heure de méditation, résumant son impression des lieux, elle soupira profondément : « Allons, on peut en faire quelque chose ! »

VI

La jeune fille fut très soulagée quand elle s'aperçut que le grand changement allait enfin avoir lieu. Le signe n'en fut pas un air de déménagement dans les salons de Poynton ; ce fut comme un bourdonnement de décisions importantes. Aucun des préparatifs habituels ne s'effectuait ; mais, un jour, au tournant d'un couloir, elle aperçut son amie immobile, les mains pendantes et inoccupées, et les yeux brillants d'un souffle d'aventure. Il sembla à Fleda que ce regard se posait sur elle comme une sourde et étrange bravade et il y eut un moment de silence pénible avant que

l'une des deux amies ne parlât. La jeune fille, en évoquant plus tard ce regard, se rappela que Mrs. Gereth semblait l'accuser d'un soupçon et accueillait, en même temps, ce soupçon avec une sorte d'acquiescement défiant. Cependant ce fut avec une ingénuité mélancolique que Mrs. Gereth s'écria, en soupirant : « Je suis en train de décider ce que je vais emporter. » Fleda l'aurait embrassée pour cette parole, virtuelle promesse d'une concession, qui semblait prouver qu'elle était enfin décidée à se construire un refuge avec les épaves du naufrage.

Il est vrai qu'après leur retour de Ricks, quand elles avaient abordé l'idée du déménagement, elles s'étaient heurté de nouveau au grand embarras de sacrifier de merveilleux objets à d'autres tout aussi merveilleux. On avait immédiatement envie de prendre ce que l'on avait décidé de laisser et l'on était ainsi condamné, déclarait Mrs. Gereth, à tourner dans un éternel cercle vicieux. C'était ce qu'elle avait fait pendant des jours, errant dans toute la maison pour comparer des objets incomparables. Comment ne pas s'attarder devant leurs visages suppliants ? Fleda, elle-même, sentait cette prière : elle était si consciente de leur pure beauté et du danger qu'ils couraient, et elle n'avait que peu de chose à répondre quand son amie lui demandait pathétiquement si le château, beau avec perversité par ces après-midi d'octobre, était un lieu qu'on pût consentir à abandonner.

Fleda se sentait découragée à l'idée de ne pas servir à grand'chose ; il est vrai que Mrs. Gereth la laissait trop souvent seule pour avoir l'air d'en attendre un service. En réalité, sa sympathie et son intérêt pour la cause de

Mrs. Gereth servaient à prolonger l'indécision : « Que je voudrais que nous vous assommions, moi et mes biens, dit un jour cette dame en plaisantant un peu. Vous auriez vite fait alors de m'empaqueter avec quelques objets dans une voiture et tout serait fini. » La plus grande difficulté était d'avoir l'air de trouver qu'Owen était une brute et de sembler faire la concession de le recevoir quand il venait à Poynton. Par bonheur, c'était là son devoir et la fonction par laquelle elle protégeait Mrs. Gereth. Elle pensait continuellement à lui et en venait à jouir de sa virile beauté plus que des meubles royaux du salon rouge. Elle s'étonna un peu au début de le voir venir si souvent, mais ne connaissait naturellement pas les affaires qui le retenaient pendant des heures avec des hommes hauts en couleur et bottés de cuir, qu'il recevait dans son bureau. Cette pièce était la seule monstruosité de Poynton : on n'y voyait que des pots à tabac, des bottes de chasse et des cravaches.

Il arrangeait ses affaires pour sa femme, il agissait selon les idées des Brigstock. Fleda appréciait qu'il se tînt au second plan, bien que la maison fût à lui, pendant que sa mère y était encore ; il faisait ses visites entre les repas, à l'aide de calculs ingénieux au sujet des trains ; il s'arrangeait pour s'imposer le moins possible. Il était donc difficile à Fleda d'accorder à Mrs. Gereth qu'il était une brute ; tout au plus pouvait-elle s'abstenir de la contredire quand elle répétait qu'il venait pour l'épier d'une manière insultante. Il guettait ses mouvements, sans aucun doute, mais, pour ainsi dire, en détournant la tête. Il savait que Fleda connaissait à présent ce qu'il désirait et il aurait donc été grossier de le lui répéter. Il n'était pas grand parleur et la jeune fille crut d'abord qu'il n'avait plus rien à

dire ; puis elle commença à penser que s'il ne s'ouvrait pas davantage à une personne qui, après tout, faisait partie de la maison, c'était sans doute qu'il se réservait pour Mona.

Celle-ci d'ailleurs n'approuverait peut-être pas son bavardage avec une jeune fille à qui il ne manquait que des appointements pour être une subordonnée, et à partir du moment où cette pensée lui vint, ses sentiments déjà si contenus exigèrent plus de contrainte encore. Sa situation à Poynton lui parut fausse et insupportable. Elle se dit qu'Owen savait qu'elle avait dirigé sa mère de son mieux, et qu'il était indigne de chacun d'eux de rester à surveiller la pauvre femme, un carnet de notes et un fouet à la main. Cet accord de fait n'était-il pas un succès de fait ? Fleda se trouva de pressantes raisons, aussi bien qu'un soudain désir de quitter Poynton. Elle n'avait pas, d'un côté, reçu l'office légal de mettre Mrs. Gereth dans le train et de fermer sur son abdication la porte du wagon, et d'autre part n'avait pas promis de tenir indéfiniment Owen en suspens pour que sa mère gagnât le temps de creuser une contremine. Enfin, des propos lui avaient été rapportés : on l'accusait de s'attacher comme une sangsue aux maisons riches, où il y avait quelque chose à gagner. Sa sœur, qui lui avait ainsi parlé tout franchement, semblait visiblement destinée au clergyman, et, à son intention, Fleda venait de terminer une magnifique broderie, copiée sur un travail espagnol, une nappe d'autel ancienne qui était à Poynton. Mais l'heureuse bénéficiaire aurait d'autres exigences : ce cadeau ne suffirait pas pour entrer en ménage. Bref, elle décida de retourner en ville et de s'occuper du trousseau de Maggie. Son père, qui habitait maintenant West Kensington, ferait un effort et la recevrait. Disons, pour rendre justice à cet homme, que lui,

au moins, n'avait jamais reproché à Fleda son dévouement bien placé : il en profitait consciencieusement. Mrs. Gereth renonça à Fleda avec autant de douleur que si elle avait été une de ses bonnes affaires et la jeune fille n'eut pas le regret de manquer les visites d'Owen, car il chassait à Waterbath. Owen chassant, c'était Owen perdu et Poynton n'avait plus d'attraits.

La première lettre que Mrs. Gereth lui écrivit fut pour lui annoncer qu'elle avait accompli, en personne au moins, son déplacement. La lettre était datée de Ricks où, comme pour la première visite, une impulsion soudaine l'avait transportée. *Mais oui*, écrivait-elle, *je suis ici pour de bon. Avec un carton à chapeau et une fille de cuisine, j'ai franchi le Rubicon, j'ai pris possession. C'est un plongeon dans l'eau froide et cela valait mieux que de rester frissonnante sur le bord. En passant une semaine ici, je réchaufferai un peu la maison et, quand je reviendrai, la glace sera brisée. Je ne vous ai pas donné de rendez-vous à mon passage en ville, parce que je sais combien vous êtes occupée et que je me sens trop sauvage et désagréable pour désirer aucune compagnie, même la vôtre. Vous me diriez que je vais trop loin, ce qui est vrai, quoi que je fasse. Je suis ici pour tout regarder et faire faire certains arrangements avant d'arriver en force. Je serai probablement toute la semaine prochaine à Poynton. Il y a plus de place que je n'avais mesuré la dernière fois, et j'ai trouvé un assez beau service de vieux Worcester. Mais que sont l'espace, et le temps, et même le vieux Worcester pour votre malheureuse et affectionnée A. G.*

Le lendemain du jour où elle reçut cette lettre, Fleda dut se rendre dans Oxford Street où elle avait des courses à faire. Elle accomplit ce trajet compliqué à pied d'abord, puis à l'aide de deux omnibus. Le second la déposa en face du magasin et tandis que sur le bord du trottoir, relevant sa robe

en humble piétonne, avec un paquet et un parapluie, elle attendait le moment de traverser, elle s'aperçut que tout près d'elle un cabriolet, sur l'ordre du passager qui brandissait énergiquement sa canne, s'était arrêté brusquement. C'était Owen Gereth qui l'avait aperçue et qui, découvrant des dents si blanches que, sous la capote du cab, elles auraient pu percer le brouillard, descendait pour lui demander s'il ne pouvait pas la conduire où elle allait. Quand elle eut expliqué qu'elle n'avait qu'à traverser la rue, il congédia la voiture et se mit à l'accompagner, non seulement jusqu'au magasin, mais même à l'intérieur, en l'assurant qu'il n'avait pas de courses pressées et que cela l'amusait de s'occuper des siennes. Elle lui dit qu'elle était venue acheter une garniture pour la robe de sa sœur et cette idée le fit rire aux éclats. Sa gaieté était presque toujours exagérée, mais se montra absolument hors de proportion lorsque Fleda remarqua qu'il aurait peut-être beaucoup de plaisir à acheter un objet semblable pour Mona. Elle se demanda s'il donnait vraiment un sens ironique à cette remarque, puis, après un moment, rejeta cette supposition comme inconcevable. Il balbutia que c'était pour elle qu'il voulait acheter quelque chose, un chic cadeau, et qu'elle devait lui faire le plaisir de dire ce qu'elle préférait. Il ne pouvait avoir une meilleure occasion de lui faire ce présent, auquel il songeait depuis des semaines, en reconnaissance de ce qu'elle avait fait pour maman.

Fleda avait plusieurs achats à faire et Owen l'accompagna à tous les étages du grand magasin. Il affectait de s'intéresser à tout et attendait avec une patience extrême que les questions de métrage et de paiement fussent réglées. Elle savait maintenant très bien ce que Mona penserait de cette

conduite, mais c'était Owen, et non pas elle, qui en était responsable. Il était, ce jour-là, très excité, et même un peu fou ; elle ne l'avait jamais vu ainsi. Il prenait congé d'elle, puis revenait, répétait ses questions sans avoir entendu les réponses ; il faisait des remarques saugrenues sur l'usage de la mousseline de soie et trouvait aux vendeurs des ressemblances imprévues. Il resta si longtemps que Fleda eut l'idée qu'il retardait le moment d'un devoir ennuyeux. Si elle avait jamais pensé à un Owen nerveux, elle ne l'aurait pas imaginé autrement. Mais pourquoi était-il nerveux ? Il ne s'était pas montré agité au moment de la plus grande tension avec sa mère, et devait être, à présent, tout à fait tranquille de ce côté ! Il revenait toujours au cadeau qu'il voulait que Fleda choisît ; le merveilleux magasin contenait toutes les choses du monde et il lui offrait des objets incongrus : une couverture de voyage, une grande pendule, une table de lit et, surtout, une collection d'*Œuvres complètes* magnifiquement reliée. Il voulait que ce fût un tribut, une offrande, et les *Œuvres complètes* auraient exprimé avec délicatesse que c'était, avant tout, son intelligence qu'il désirait honorer. Il tenait infiniment à son idée, et les objets qu'il lui offrait témoignaient d'une délicatesse qui allait au cœur de Fleda, car ce qu'il aurait vraiment voulu lui donner était une de ces splendides étoffes déroulées devant eux. Fleda se moqua de cette exagération de ses propres mérites et voulut en donner la mesure exacte en acceptant une petite pelote de six pence, où la lettre F était dessinée avec des épingles. Il ne fut même pas nécessaire pour faire accepter sa discrétion d'invoquer la loyauté due à Mona, car, après la première allusion, elle ne prononça

plus son nom. Elle remarqua en Owen plus de choses que d'habitude, mais fut surtout frappée de son silence au sujet de sa fiancée. Elle se demanda ce qu'il avait fait dans ce long intervalle de sa loyauté et même de sa correction. En aurait-il fait un excellent usage, la situation qui mettait une telle question sur ses lèvres était au moins étrange. Il ne lui faisait pas la cour, ç'aurait été vulgaire, mais un fiancé aurait dû se montrer plus pointilleux.

En dépit des convenances, Owen continua à l'accompagner quand ils furent sortis du magasin, exprimant le regret qu'elle n'eût pas d'autres courses, cherchant à l'emmener aux devantures des autres magasins, choisir ce qu'il pourrait vraiment lui donner. Devant cette insistance elle finit par se dire qu'un présent ne serait, à la réflexion, qu'un tribut à son insignifiance. Il voulait aussi l'emmener déjeuner et ce dernier trait prouvait qu'elle était bien peu de chose pour qu'une sortie au restaurant avec elle fût sans importance. Mais elle refusa : il fallait qu'elle rentrât avec sa garniture et il ne lui fut infligé qu'une conduite jusqu'à Marble Arch d'abord, puis dans le parc, après une nouvelle discussion. L'air d'automne était lourd même dans le parc, et comme ils se dirigeaient vers l'ouest et marchaient sur l'herbe, selon le désir d'Owen, la brume fraîche les alanguissant, ils se mirent à parler bas, puis à espacer leurs paroles. Owen devint tout à fait silencieux et son silence signifiait : je ne veux pas vous quitter, restez avec moi. En marchant à ses côtés, elle se demanda, surprise, quelle était l'affaire qu'il semblait vouloir reculer. Fleda eut l'impression confuse qu'il y avait quelque chose de changé dans ses sentiments, non pas vis-à-vis d'elle

certainement, mais vis-à-vis de Mona, et elle sentait aussi que ce changement n'était pas étranger à sa présence sur l'herbe à côté d'elle. Elle avait lu des romans où, la veille du mariage, le fiancé, pour clore le passé, revenait une dernière fois à une ancienne liaison, et la conduite, le visage même d'Owen lui suggéraient l'idée d'un semblable personnage. Mais elle, Fleda, qu'était-elle dans tout cela ?

Ils marchèrent jusqu'au coin sud-ouest des grands jardins, et quand ils furent devant le vieux palais rouge, près du vieux bassin rond, et qu'elle lui tendit la main en signe d'adieu, déclarant qu'il fallait absolument qu'elle prît un véhicule, il leur sembla tout à coup que c'était entre eux une véritable séparation. Elle appartenait à la vie de sa mère, était du parti de sa mère, et cette dernière ne reviendrait jamais plus à Poynton. Après ce qui s'était passé, elle n'irait même pas au mariage et ne parlerait probablement pas de la cérémonie à la jeune fille, à plus forte raison n'exprimerait-elle pas le désir que Fleda y assistât. Mona ne l'inviterait certainement pas, à la fois par décorum et parce qu'elle la classerait parmi les relations de la mère et non du fils. Tout était donc fini : c'était la dernière fois qu'ils se trouvaient debout face à face. Ils se regardaient avec la pleine conscience de ce qui se passait entre eux, et le visage d'Owen exprima un trouble muet, comme s'il suppliait son interlocutrice, avec plus de force que d'habitude, d'ajouter le mot juste à ce qu'il disait. Fleda sentit, au même moment, que le mot juste pourrait être celui qu'il ne fallait surtout pas prononcer. Et Owen dit, à tout hasard :

– Je voudrais que vous compreniez, n'est-ce pas... Je voudrais que vous compreniez...

Il sembla incapable d'exprimer ce qu'il voulait qu'elle comprît et Fleda désirait justement que la chose ne fût pas éclaircie. Stupéfaite, elle avait deviné plus qu'il ne lui en fallait : le sang lui monta au visage. Il l'aimait, chose surprenante, plus qu'il ne l'aurait dû. Voilà ce qu'il voulait qu'elle comprît.

– Adieu, Mr. Gereth, il faut que je m'en aille, dit-elle avec une gaieté qui lui fit à elle-même l'effet d'une grimace.

Elle se sépara de lui brusquement et, en souriant, fit quelques pas à reculons sur l'herbe, puis se retourna et s'éloigna le plus vite possible. « Adieu ! adieu ! » lui jeta-t-elle en se demandant s'il la rejoindrait avant qu'elle n'atteignît la porte ; elle se rendait compte avec un brûlant dépit que son départ avait l'air d'une fuite ; elle avait la vision du beau visage confus qui devait la regarder courir. Il lui sembla qu'elle avait répondu à une amabilité par une violente rebuffade. Au moins avait-elle pu s'échapper, mais la distance qui la séparait de la porte du jardin et l'affreuse course qu'elle dut fournir, le long de Broad Walk, lui parurent interminables. Elle fit signe de loin à un fiacre arrêté dans Kensington et s'y jeta, soulagée que le cocher eût répondu à son appel, ce qui lui permit, au bout de quelques minutes, quand elle eut violemment levé la glace, de s'apercevoir qu'elle était sur le point de fondre en larmes.

VII

Dès que sa sœur fut mariée, elle alla retrouver Mrs. Gereth à Ricks selon l'engagement qui avait été rapidement conclu de part et d'autre. Après avoir tant combiné et économisé en

vue du bonheur de Maggie, elle ne pensait plus aux résultats de ses efforts, et n'était occupée que des changements définitifs, lui disait-on, qui avaient eu lieu à Ricks. Son imagination avait du reste travaillé pendant cette séparation. En recevant la lettre de Mrs. Gereth, elle avait pris son essor de West Kensington, s'était arrêtée un moment sur la terrasse aux vases peints et de là s'était laissé porter par un souffle plus puissant droit à Poynton et à Waterbath. Fleda n'avait pas perçu le moindre écho d'un heurt définitif. Mrs. Gereth n'avait presque pas écrit, donnant la raison, très vraisemblable, qu'elle était trop occupée, trop fatiguée et trop pleine d'amertume pour des politesses oiseuses. Elle avait seulement fait savoir que les choses étaient en bon train et que Fleda serait surprise du nouvel aspect de la maison. Le silence de Poynton et de Waterbath avait été égalé par la réserve austère de Fleda sur son secret, réserve qui lui avait fait répéter cent fois par jour qu'il était bien heureux qu'elle eût trop d'occupations pour pouvoir penser. Elle s'était prodiguée pour sa sœur et le clergyman et avait opposé à l'égoïsme de son père une douceur angélique. Le jeune couple s'étonnait d'avoir tant différé, puisque les choses étaient, après tout, si faciles. Elle avait pensé à tout, même au moyen d'égayer ce mariage « dans l'intimité » avec du champagne, et s'était arrangée pour maintenir son père en bonne humeur avec une seule bouteille. Bref, Fleda se disait avec satisfaction que, pendant plusieurs semaines, elle avait été exemplaire dans tous les rapports de la vie familiale.

Elle s'était préparée, en allant à Ricks, à beaucoup d'étonnement, car Mrs. Gereth était une magicienne et possédait, malgré tout, de bons matériaux, mais la surprise

qui l'attendait sur le seuil la rendit muette et la fit chanceler. Le crépuscule était tombé quand elle arriva et le hall carré qui, dans sa simplicité, était un des rares traits heureux de la maison, éclairé par la lueur d'une lampe vénitienne, offrait sur chaque mur la richesse d'admirables tapisseries. La perception immédiate que l'endroit avait été embelli aux dépens de Poynton fut un choc, comme si elle s'était soudainement aperçue sous l'aspect d'une complice. L'instant d'après, elle était dans les bras de Mrs. Gereth et ses yeux furent détournés de leur premier objet ; mais, comme un éclair, la vision des grands vides dans l'autre maison avait passé devant elle. Les deux tapisseries, qui n'étaient pas les plus importantes de Poynton, mais celles qui avaient reçu du temps la plus admirable patine, avaient été le suprême orgueil du château. Quand elle put regarder de nouveau, elle était assise sur un sofa dans le salon, fixant un objet qu'elle reconnut bientôt pour le grand cabinet italien qui, à Poynton, était placé dans le salon rouge. Elle sentait, sans les voir, que la pièce était aussi remplie que possible des trophées des combats de son amie. Jusqu'à ses doigts gantés qui avaient tressailli en se posant sur le vieux velours broché du sofa, merveilleux tissu qu'elle aurait reconnu entre mille sans y jeter les yeux. Elle ne détachait pas son regard du cabinet, réprimant une sorte de frayeur et se demandant anxieusement s'il valait mieux en parler, parler de tout, ou simplement affecter de ne rien remarquer. Mais comment ne rien remarquer quand les cristaux du lustre tintaient devant elle et quand son amie, assise à ses côtés, courbée comme Atlas sous le globe, la fixait du même regard qu'elle-même attachait sur le cabinet ? Elle était effrayée à la vision de tout ce que Mrs. Gereth avait amassé sur ses épaules.

Cette dernière attendait, la regardait, rassemblant ses forces et se composant le même visage d'aveu défensif qu'elle avait eu à Poynton, le jour où elle avait été surprise dans le couloir. Ne rien dire était ridicule, et cependant s'exclamer, marquer de l'intérêt, aurait donné à la jeune fille le triste sentiment d'avoir pris part à un vol. Ce vilain mot retentit dans le silence intérieur de Fleda et la secoua si violemment qu'elle jeta à droite et à gauche un regard épouvanté, comme une créature traquée ; mais ce qui se présenta à ses yeux, ce fut de lointaines places béantes, la honte des grands murs dénudés. Une phrase polie et insignifiante sortit enfin de ses lèvres. Puis elle sentit une fois de plus la main de Mrs. Gereth sur son bras.

– Je vous ai fait préparer une chambre ravissante. Vous y serez à merveille, dit cette dernière avec une incomparable douceur.

– C'est admirable le parti que vous avez tiré de cette maison, et Fleda rencontra le regard de Mrs. Gereth qui s'illumina : elle était si contente de ce qu'elle avait fait.

Ces paroles, avec leur accent involontaire d'enthousiasme, n'étaient pas du tout ce que Fleda aurait voulu dire : elle se trouva du coup maladroitement rangée dans un parti, et ce fut ainsi que Mrs. Gereth le comprit car elle embrassa de nouveau sa charmante compagne, de sorte que Fleda continua en appuyant sur le changement de ton, et après avoir inspecté froidement la pièce :

– Mais, vraiment, vous avez tout emporté !

– Oh non ! Pas tout ! Je pouvais faire tenir si peu de chose dans cette bicoque. Je n'ai emporté que ce que je tenais à garder.

Fleda s'était levée et parcourait la pièce.

– Vous avez tenu à garder les plus beaux objets, les pièces de musée, les purs joyaux.

– Je ne tenais pas aux horreurs, si c'est là ce que vous voulez dire.

Mrs. Gereth frotta doucement ses mains l'une contre l'autre. C'était la première fois que Fleda entendait parler des horreurs de Poynton, mais le manque de sincérité de cette remarque ne l'arrêta pas. Debout dans la pièce, elle nomma l'un après l'autre, comme si elle avait eu une liste à la main, tous les meubles qui, dans la grande maison, avaient été placés dans des pièces différentes et qui maintenant avaient un peu trop – c'était la seule critique possible – l'air de danser un menuet sur un tapis de foyer. Elle les connaissait tous, connaissait tous leurs défauts, toutes leurs beautés – et le nom qu'un signe distinctif ou un détail de leur histoire leur avait fait donner. Elle sentit, pour la seconde fois, que Mrs. Gereth prenait ce savoir pour une sincère approbation. Ses yeux brillèrent de nouveau quand Fleda s'écria, éblouie : « Et même la croix de Malte ! » Ce nom, incorrect en réalité, avait toujours été donné à Poynton à un merveilleux petit crucifix d'ivoire, de la grande époque espagnole, chef-d'œuvre de délicatesse et d'expression. Bien des années auparavant, Mrs. Gereth, étant à Malte, avait appris l'existence de ce trésor d'accès difficile, et s'était lancée à sa recherche par un dédale d'intrigues et de mystères jusqu'au moment où un hasard romanesque l'avait mise en possession du joyau.

– *Même* la croix de Malte ! répliqua Mrs. Gereth qui se leva du sofa en prononçant ces mots. Mais ma pauvre enfant, si j'avais abandonné ce bijou, pour qui m'auriez-vous prise ?

– Un bibelot de plus ou de moins, dit Fleda, ne changerait pas grand'chose dans ce bel ensemble. Je vous prends simplement pour la plus grande des magiciennes. Vous avez opéré avec une rapidité et une tranquillité...

Sa voix trembla un peu en prononçant ces mots qui signifiaient que l'acte de son amie appartenait au genre de ceux qui ont, par définition, besoin du secours de l'obscurité. Fleda sentit qu'elle ne pourrait rien dire avant d'avoir fait comprendre qu'elle savait ce que le danger avait été. Elle acheva sa pensée par cette question franche et résolue :

– Comment avez-vous pu faire pour les emporter ?

Mrs. Gereth avoua le danger avec un cynisme qui surprit la jeune fille :

– En calculant, en choisissant mon heure. J'ai été calme, j'ai été prompte. J'ai tout combiné et, au dernier moment, je me suis précipitée.

Fleda soupira, soulagée : cette brutale satisfaction valait beaucoup mieux qu'un élégant sophisme. Il allait devenir plus aisé de s'entendre.

– J'ai réussi parce que j'ai tout combiné et n'ai rien laissé au hasard : toute la marche était organisée d'avance, de sorte que, pour l'effectuer, il n'a fallu que quelques heures. Ce fut surtout une question d'argent. Oh ! j'ai été terriblement extravagante – j'ai dû employer tant de gens ! Mais il me la fallait, cette petite armée d'ouvriers, d'emballeurs, de porteurs, d'aides de toutes sortes avec d'immenses paniers. La question était de s'arranger avec Tottenham Court Road et de payer le prix. Je ne l'ai pas payé encore : ce sera une terrible note ! mais au moins la chose est faite.

Magnifique dans son triomphe, Mrs. Gereth se laissa de nouveau tomber sur le sofa, jetant autour d'elle un regard qui était lui-même une riche synthèse, et trahissant clairement ses sentiments par un nerveux frottement de mains.

– Ma parole, s'écria-t-elle, ils ont vraiment l'air mieux ici.

Fleda avait écouté, terrifiée.

– Et personne n'a rien dit à Poynton ? On n'a pas donné l'alarme ?

– Quelle alarme ? Owen m'avait laissée si seule. C'était presque un défi. J'ai choisi le moment où j'avais des raisons de croire qu'il ne viendrait pas.

Fleda se posait une autre question qu'elle hésitait à exprimer : il était difficile de demander à Mrs. Gereth si elle n'avait pas eu peur des serviteurs. Elle connaissait aussi les secrets de ce spirituel gouvernement domestique, fait de brusqueries pour les timides, de défis pour les curieux, diplomatie si habile que plusieurs femmes de chambre l'avaient suppliée de les emmener à Ricks. Mrs. Gereth, devinant le fond de la pensée de sa visiteuse, y répondit avec une belle franchise :

– Vous voulez dire qu'on m'espionnait, qu'il y avait là ses myrmidons sommés de lui télégraphier s'ils voyaient de quoi j'étais capable. Précisément. Je sais les trois domestiques auxquels vous pensez. Je les soupçonnais moi-même. Eh bien, j'avais arrêté ma ligne de conduite. J'ai disposé d'eux.

– Que leur avez-vous fait ?

– Il a fallu qu'ils m'aident et de façon à me plaire ; c'était la chose à laquelle ils s'attendaient le moins. J'ai

marché droit sur eux, j'ai regardé chacun bien en face, leur donnant à choisir entre mon fils ou moi. C'est à moi qu'ils se sont ralliés. Ce sont de telles brutes !

Mrs. Gereth se mettait de plus en plus en posture de femme malhonnête. Cependant Fleda dut reconnaître qu'elle aussi aurait été une brute et qu'elle aussi se serait ralliée à Mrs. Gereth.

– Et pensez-vous, demanda-t-elle, que maintenant il va accepter la chose ?

– Owen ?... Ce que j'ai fait ? Je n'en ai pas la moindre idée, dit Mrs. Gereth.

– Et Mona ?

– Voulez-vous dire qu'elle sera l'âme de la dispute ?

– Je ne vois guère Mona comme l'âme de n'importe quoi, répliqua la jeune fille. Mais sont-ils restés muets ? N'ont-ils pas bougé ?

– Pas un mot, pas un geste pendant ces huit jours. Peut-être ne savent-ils rien. Peut-être prennent-ils leur élan pour bondir ?

Le courage de Fleda faiblit au moment du coucher ; dans la chambre embellie pour lui plaire, elle reconnut plusieurs des objets qu'elle avait le plus admirés dans sa chambre précédente. On leur avait adjoint d'autres meubles enlevés aux autres salles, de sorte que ce tranquille ensemble, parfaitement harmonieux, réalisait merveilleusement l'idéal d'un boudoir de jeune fille. C'était un charmant Louis XVI très assorti, dont le style pur, avec ses dessins et ses tons fanés, évoquait la vieille France. Fleda pouvait se dire qu'aucune jeune fille ne s'endormirait ce soir-là en Angleterre dans un décor mieux composé. Et cependant ce

privilège fut sans joie pour elle, et elle ne dormit pas, même pendant les heures lassantes où l'aube d'hiver et les cendres éteintes firent paraître la chambre grise et en quelque sorte dépourvue d'amour. Elle ne pouvait aimer les choses qui lui étaient données de cette manière.

Cependant, quand le matin arriva, quelque chose se trouva encore plus nettement défini : il lui serait odieux par-dessus tout de revoir Owen. Elle prit sur-le-champ la résolution de ne négliger aucune des précautions qui pourraient, dans la suite de sa vie, lui permettre d'éviter cet accident. Puis, tout en s'habillant, elle décida encore autre chose. Sa position était devenue, en quelques heures, intolérablement fausse : en quelques heures, si possible, elle y mettrait fin. Et pour cela, elle allait informer Mrs. Gereth qu'à son grand regret elle ne pouvait plus être de son côté, qu'elle ne pouvait plus avoir cette fidélité que l'état actuel des choses exigeait impérieusement. Elle s'habilla avec une espèce de violence, symbole de la manière avec laquelle elle précipitait son projet. Plus la séparation serait nette, moins elle aurait de chances de rencontrer Owen, car ce dernier allait être rapproché de sa mère par la nécessité de la réduire.

Elle savait qu'il était très important, pour ne pas jeter la lumière sur ses motifs secrets, que son odieuse déclaration ne fût pas accompagnée de larmes ; il arriva pourtant, au déjeuner, qu'après s'être habilement placée le dos à la fenêtre, elle laissa sottement échapper un gros sanglot, avant d'avoir pu convenablement envisager la réponse à faire à cette question : n'était-elle pas enchantée de sa chambre ? Cet accident lui parut sur-le-champ si grave qu'elle ne vit de refuge

que dans une hypocrisie immédiate et elle mit son émotion sur le compte d'un mouvement de vive reconnaissance pour la générosité de son amie. Cette démonstration l'amena à se lever de table pour l'embrasser de nouveau, et ne fut pas assez bien improvisée pour que Fleda crût Mrs. Gereth tout à fait rassurée. Elle avait au moins été surprise et pouvait conserver des soupçons. Cette réflexion arrêta Fleda, après le déjeuner, bien qu'elle fût assez remise pour dire ce qu'elle avait sur le cœur. Elle ne le dit donc pas du tout ce matin-là et vira de bord d'une manière absurde : elle s'était heurtée à la crainte de voir Mrs. Gereth, le regard inquisiteur, se demander, dans son langage accoutumé, pourquoi diantre Fleda était devenue si emballée sur les droits d'Owen.

Certes, elle se sentait capable de défendre ces droits spontanément, avec des raisons abstraites, mais cela supposerait une discussion dont l'idée la faisait trembler pour son secret. Tant que Poynton ne rendrait pas le coup et ne lui donnerait pas ainsi une indication, elle n'avait qu'à rester calme. Elle se traita de folle, pour avoir oublié, ne fût-ce qu'un instant, que sa seule sécurité était dans le silence.

Après le lunch, Mrs. Gereth emmena Fleda dans le jardin pour lui expliquer la révolution – ou tout au moins, disait la maîtresse de Ricks, le grand chambardement qui avait été décrété, mais les deux femmes avaient à peine commencé que des perspectives s'ouvrirent pour la plus jeune, dans une direction tout à fait différente. Son attention fut bizarrement attirée par les cordons du bonnet de l'accorte femme de chambre au long visage rouge, qui sortit inopinément de la maison, et s'avança sur la pelouse. Ces cordons, flottant droit derrière elle, semblaient

articuler dans leur agitation le nom qui maintenant résumait tout pour Fleda : « Poynton, Poynton », disaient les rubans de mousseline. La femme de chambre devint ainsi, sur le coup, une actrice du drame, et Fleda, se persuadant craintivement qu'elle n'était qu'une spectatrice, porta tout de suite les yeux de l'autre côté de la rampe, sur le principal personnage. L'artiste lui rendit un regard également préoccupé. Toutes deux étaient assaillies d'hypothèses, mais aucune n'imaginait l'arrivée à Ricks, en chair et en os, de la victime de Mrs. Gereth. Quand la messagère leur annonça que Mr. Gereth était au salon, le stupide « oh ! » émis par Fleda fut tout aussi précipité et beaucoup moins à sa place que les sons qui se formulèrent sur les lèvres de son hôtesse. Fleda fut surprise par la question que Mrs. Gereth posa à la femme de chambre :

– Qui a-t-il demandé ?

– Mais vous, chère amie, naturellement, s'écria Fleda, donnant immédiatement corps à sa plus grande anxiété.

Elle aurait voulu placer Mrs. Gereth entre elle et le danger.

– Il a demandé miss Vetch, madame, dit la servante avec une expression qui, pour un instant, rendit perceptible à Fleda le chœur en sourdine de l'office.

– Tout à fait convenable, dit Mrs. Gereth avec sévérité.

Et s'adressant à Fleda :

– Allez le voir, s'il vous plaît.

– Mais pourquoi ?

– Eh bien, comme d'habitude, pour voir ce qu'il veut.

Mrs. Gereth congédia la femme de chambre.

– Dites-lui que miss Vetch va venir.

Fleda vit que son amie n'avait en ce moment d'autre désir dans l'esprit que celui de ne pas rencontrer son fils. Pour éviter la rupture il fallait autre chose que de se présenter ainsi à la porte sans invitation.

– Il a raison de vous demander, il sait que vous êtes notre intermédiaire ; rien n'est changé sur ce point. Je suis prête à écouter tout ce qu'il me fera savoir par vous, comme auparavant. S'il est venu pour me dire : ma chère mère, vous êtes ici dans la masure où je vous ai jetée et je suis heureux que vous y ayez quelques consolations, je veux bien l'écouter – mais sur ces bases, seulement. Veuillez le lui faire comprendre. Vous m'obligerez comme vous m'avez déjà obligée – voilà qui est dit.

Mrs. Gereth lui tourna le dos et, avec un bel air de détachement, se mit à corriger les misères qu'elle avait devant les yeux. Fleda cependant hésita, resta immobile quelques minutes, sentant secrètement que son destin la tenait encore. Il l'avait placée en face d'Owen Gereth et voulait évidemment l'y laisser. Deux choses lui revinrent en mémoire : l'une était que, tout en blâmant la rigueur de son amie, elle n'avait jamais su le détail de la scène entre la mère et le fils, dans la grande maison frappée de terreur, le jour où Mrs. Gereth avait dû prendre le lit après sa défaite – la seconde que, à Ricks comme à Poynton, elle devait accepter avec reconnaissance toutes les occasions d'être utile, bien que cette efficacité ne fût pas, elle le savait, reconnue par tous. Ce qui la décida en dernier lieu quand Mrs. Gereth eut disparu dans les bosquets, fut, malgré la distance et l'orientation opposée du salon, la précise vision qu'elle avait du jeune homme, seul, au milieu des causes de

son chagrin. Elle le voyait, dans sa simplicité, contempler ses tapisseries, elle l'entendait marcher lourdement sur ses tapis, la poitrine soulevée par le sentiment de l'injustice. Et cette pensée la fit courir à lui.

VIII

– C'est vous que j'ai demandée, dit-il quand elle fut là, parce qu'en causant avec le cocher qui m'a conduit de la gare à l'auberge, j'ai appris qu'il vous avait amenée ici hier.

– Vous ne saviez pas que j'étais ici ?

– Non. Je savais seulement que vous aviez été occupée à Londres, par tout ce que vous m'aviez dit l'autre jour. Et c'était l'idée de Mona qu'après le mariage de votre sœur vous resteriez avec votre père. Ainsi je vous croyais avec lui.

– Je ne suis ici que pour peu de temps, répliqua Fleda, mais voulez-vous dire que, si vous aviez su que j'étais avec votre mère, vous ne seriez pas venu ?

La manière dont Owen fut déconcerté donna à cette question plus d'enjouement qu'elle n'aurait voulu. Elle vit tout de suite qu'Owen n'était pas préparé à la rencontrer : qu'il fût allé d'abord à l'hôtel pour y déjeuner copieusement montrait la nature des forces qu'il avait prises. Bien qu'il l'eût demandée de son plein gré, la présence de Fleda le déroutait. Elle sentit naître, en sa présence, un vif désir de lui faire comprendre qu'aucun mal ne pouvait lui arriver. Elle n'avait jamais autant souhaité, devant qui que ce fût, de montrer de l'aisance, de la gaieté et une exceptionnelle sensibilité. Il lui expliquait, cependant, que certainement

non, il ne serait pas venu s'il avait su qu'elle était là, parce que, elle le voyait bien, il aurait pu lui écrire.

– Cela m'aurait épargné beaucoup d'ennui... oui, beaucoup d'ennui. Naturellement, j'aime mieux vous voir que de la voir, elle, ajouta-t-il avec gaucherie. Quand le type m'a parlé de vous, j'ai sauté là-dessus, je vous assure. Je n'ai vraiment aucun désir de voir maman. Si elle croit que cela m'amuse ! (Il poussa un soupir de dégoût.) Je suis seulement venu parce que cela me semblait le meilleur parti. Je ne voulais pas qu'elle puisse dire que je ne m'étais pas parfaitement conduit. Je vois bien que vous savez qu'elle a tout emporté, ou sinon tout, eh bien, beaucoup plus qu'on aurait jamais imaginé. Vous pouvez le voir vous-même – elle a déménagé la moitié du château. Elle a tout entassé ici – vous pouvez le voir vous-même.

Sa manière enfantine de se répéter, sa façon naïve d'exprimer des choses évidentes le reprenait ; cependant Fleda le trouvait changé, au moins par la transformation de son visage limpide, maintenant marqué de petits signes de chagrin qui le défiguraient presque. Il avait l'air d'un beau garçon avec un grand mal de dents, le premier mal de dents de sa vie. Elle devina que le plus douloureux était la nouveauté du mal. Il n'avait jamais rencontré une difficulté, il n'avait pas de défense. Son monde intérieur, strictement limité à ses possibilités personnelles, était entouré d'un faubourg brumeux dans lequel il n'avait jamais eu l'occasion de s'aventurer. Dans ces parages vulgaires et mal éclairés, il s'était évidemment perdu.

– Nous nous étions tout à fait fiés à son honneur, vous savez, dit-il lugubrement.

– Peut-être avez-vous le droit de dire que vous vous étiez fié aussi au mien.

Debout devant lui, au milieu des objets volés, comme si elle était en quelque sorte leur gardienne, elle sentit qu'il fallait absolument qu'elle dégageât sa responsabilité. Mrs. Gereth avait rendu la situation trop difficile pour qu'on lui restât fidèle.

– Je peux bien dire que, de mon côté, j'ai eu aussi confiance en elle. Je n'avais jamais rêvé, moi non plus, qu'elle choisirait tant de choses.

– Et vous ne pensez pas qu'elle a eu raison, n'est-ce pas ? Vous ne le pensez pas ?

Il parlait très vite et semblait vraiment plaider pour lui.

Fleda hésita un moment :

– Je crois qu'elle est allée trop loin.

Puis elle ajouta :

– Je lui dirai immédiatement que je vous ai dit cela.

Il sembla étonné de cette affirmation, mais il répondit tout de suite :

– Alors, vous n'avez pas dit à maman ce que vous pensiez ?

– Pas encore, pensez que je ne suis arrivée qu'hier soir. (Elle se sentait d'une faiblesse honteuse.) Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait fait. J'ai été tout à fait surprise. Elle a agi avec une adresse !

– C'est la chose la plus habile que j'aie vue de ma vie !

Ils se jetèrent un regard pénétré d'admiration pour cette habileté et Owen se mit bientôt à rire bruyamment. Le rire était en lui-même naturel, mais l'occasion en était étrange, et Fleda trouva plus étrange encore, au point qu'elle faillit rire aussi, la charité inattendue qui lui fit ajouter :

– Pauvre chère maman ! C'est une des raisons qui m'ont fait vous demander, continua-t-il, pour voir si vous la souteniez.

Tout ce qu'il faisait ou disait le lui rendait plus cher.

– Comment puis-je la soutenir, Mr. Gereth, quand je pense comme vous qu'elle a commis une grande faute ?

– Une grande faute, cela est bien...

Il parlait sans qu'elle comprît pourquoi, comme si cette déclaration marquait un point.

– Naturellement, il y a beaucoup d'objets qu'elle n'a pas emportés, continua Fleda.

– Oh ! oui, beaucoup de choses. Mais vous ne reconnaîtriez pas la maison, tout de même. Je ne savais pas jusqu'à maintenant combien j'aimais ces meubles. Ils ont énormément de valeur, n'est-ce pas ? Maman croit que je n'ai jamais fait attention à aucun de ces objets, mais je vous assure que j'en étais extrêmement fier. Sur mon honneur, j'en étais fier, miss Vetch. Et il faut qu'elle les renvoie, ajouta-t-il après un silence.

– Est-ce là ce que vous êtes venu lui dire ?

– Pas ces paroles exactement, mais je suis venu lui dire...

Il balbutia, puis se décida :

– Je suis venu exprès pour lui dire qu'elle renvoie tout immédiatement. Autrement je devrai lui envoyer les huissiers.

– Je suis heureuse que vous n'ayez pas fait cela.

– Que j'aille au diable si j'en ai envie ! déclara Owen sans ambages. Mais qu'est-ce qu'un type peut faire quand on ne veut pas causer avec lui ?

– Qu'appelez-vous causer avec un type ? dit Fleda avec un sourire.

– Eh bien, me laisser, moi, lui choisir une dizaine de choses qu'elle pourra garder.

C'était là une transaction dont Fleda dut, au bout d'un moment, renoncer à imaginer l'effet.

– Et si elle ne veut pas ? dit-elle.

– Je laisserai faire mon avoué. Lui, ne la lâchera pas. Parbleu, je connais le type.

– C'est affreux ! dit Fleda en le regardant avec horreur.

– C'est absolument dégoûtant.

Son manque de logique aussi bien que sa véhémence la saisit, et elle le regarda un moment dans les yeux avant de poser la question que cette situation suggérait. Elle dit enfin :

– Est-ce que Mona est très fâchée ?

– Oh ! Dieu oui ! dit Owen.

Elle avait compris qu'il ne parlerait pas de Mona le premier. Après avoir attendu inutilement qu'il continuât, elle reprit :

– Elle est retournée là-bas ? Elle a vu l'état de la maison ?

– Oh ! Dieu oui ! répéta Owen.

Fleda répugnait à insister, mais la brièveté d'Owen, en l'étonnant, lui donnait le désir d'en savoir davantage. L'intelligence de la jeune fille faisait seule le travail de suggestion, car Owen ne possédait aucun art d'insinuation. N'était-ce pas toujours le moyen de communiquer avec lui que de dire à sa place ce qu'il ne pouvait pas exprimer ? Cette particularité était présente à l'esprit de Fleda quand elle demanda si Mona avait été très mécontente de la conduite de Mrs. Gereth. Il lui dit immédiatement ce qu'elle voulait savoir : il était debout devant le feu, ses longues jambes écartées, maniant brusquement ses gants derrière son dos.

– Elle est furieuse ; elle ne veut rien entendre. Vous comprenez, elle avait vu la maison avec tous les meubles.

– Alors, elle les regrette ?

– Si elle les regrette !... Un peu ! Elle en parlait avec ravissement.

Fleda se rappela ce qu'avait été le ravissement de Mona et se dit que, si c'était là l'espèce de plaidoyer qu'Owen avait préparé, il était tout aussi bien qu'il ne vît pas sa mère.

Comme il n'ajoutait rien, elle risqua cette question :

– Je ne me souviens plus de la date fixée pour votre mariage ?

Owen s'éloigna du feu, et comme s'il ne savait pas de quel côté se tourner, finit par se diriger vers l'une des fenêtres :

– C'est un peu incertain ; la date n'est pas encore décidée.

– Je croyais me rappeler qu'à Poynton vous m'aviez dit le jour, qui était assez rapproché.

– Je le crois bien ! C'était pour le 19. Mais nous avons changé cela, elle veut le déplacer.

Il regarda par la fenêtre, puis il dit :

– La vérité est que le mariage ne se fera pas tant que maman n'aura pas cédé.

– Cédé !

– Remis la maison en état.

Il ajouta avec sa brusquerie habituelle :

– Vous savez bien ce que je veux dire.

Il parlait sans impatience, mais avec une espèce de douceur familière et suggestive qui faisait mal à Fleda parce qu'elle l'avait obligé à avancer une chose embarrassante et même humiliante. Oui, vraiment, elle savait tout ce qu'il lui fallait : Mona avait montré la main qu'elle cachait sous

son beau gant de velours. Sa nature ne pouvait tromper que des esprits superficiels ; et personne au monde n'était moins superficiel que Fleda. Elle avait deviné la vérité à Waterbath, en avait souffert à Poynton, et à Ricks ne pouvait faire autre chose que l'accepter avec l'indignation muette qu'elle sentait croître en elle. On pouvait dire que Mona n'avait pas perdu de temps à exercer sa poigne, puisqu'elle l'avait fait avant le mariage.

Elle reprit :

– Ce que vous voulez que je dise de votre part à votre mère, c'est que vous demandez une restitution immédiate et, pour ainsi dire, complète ?

– Oui, c'est cela. Ce sera excessivement aimable de votre part.

– Très bien. Voulez-vous m'attendre ?

– Pour avoir la réponse de maman ?

Owen prit un air effrayé et perplexe. Sa nervosité croissait devant une définition aussi claire de sa situation.

– Je peux, dit-il en regardant ses gants, vous savez, lui donner un jour ou deux. Naturellement, je ne suis pas venu passer la nuit, continua-t-il. L'auberge est une boîte et je sais les heures des trains, puisque je ne pensais pas vous trouver ici.

Il fut frappé, presque au même moment que son interlocutrice, par l'absence de lien de cause à effet.

– Je veux dire que, si je l'avais pensé, j'aurais senti que je pouvais rester coucher. J'aurais compris que je pouvais causer avec vous plus facilement qu'avec maman.

– Nous avons déjà parlé longtemps, dit Fleda en souriant.

– Encore une chose, s'il vous plaît, déclara-t-il comme s'il pouvait y en avoir encore beaucoup d'autres. Ne parlez pas de Mona, je vous prie.

Elle ne comprit pas :

– De Mona ?

– Ne dites pas que c'est elle qui pense que maman est allée trop loin.

Cela était encore un peu obscur, mais Fleda comprenait.

– Cela ne doit pas avoir l'air de venir d'elle du tout, voyez-vous ? Cela fâcherait maman davantage.

Fleda le savait parfaitement ; mais il lui paraissait indélicat d'acquiescer. Elle était, de plus, déjà plongée dans de profondes méditations sur ce qui pourrait adoucir maman et, ne trouvant rien du tout, s'attacha seulement à l'espérance qu'une inspiration lui viendrait quand Owen serait parti. Certes, il y avait un remède, mais il était hors de question. Cependant, dans l'atmosphère troublée que créaient la présence d'Owen, son visage anxieux, son pas agité, cette solution apparut un moment devant elle. Elle sentait fortement que, malgré l'intransigeance polie de sa mission, le malheureux jeune homme, pour certaines raisons, par fatigue, par dégoût, était prêt à ne pas insister. Son attitude combative fléchissait. Il n'avait pas d'avidité naturelle ni même de véritable colère, il ne savait que ce qu'on lui avait appris et faisait de son mieux pour s'assimiler la leçon qui lui inspirait tant de dégoût. Une main étrangère l'avait préparé, celle de Mona, bien entendu, et il en sentait encore le poids sur son dos large et fort. Pourquoi donc en avait-il, au début, tant aimé la caresse ? Fleda écarta cette question qui ne la concernait pas. Peu importait que Mona ne comprît pas la

valeur de ce qu'elle avait perdu ; peu importait que l'insulte l'eût émue et non la perte. Le droit était pour elle, même si elle témoignait d'une promptitude à la vengeance que personne – et Owen moins qu'un autre – n'aurait imaginée.

– Certainement, je ne parlerai pas de Mona, dit Fleda, et ce ne sera pas du tout nécessaire. Le tort fait à vous seul est assez grand et justifie pleinement votre réclamation.

– Je ne peux pas vous dire ce que c'est pour moi de vous avoir de mon côté ! s'écria Owen.

– Jusqu'à ce moment, dit Fleda, votre mère ne doutait pas que je fusse du sien.

– Alors, naturellement, elle ne sera pas contente de votre changement.

– Je n'en suis que trop sûre.

– Vous pensez que, peut-être, elle ne voudra pas discuter du tout, dit Owen.

– Il faut que je réfléchisse... et que je prie, dit la jeune fille en souriant. Je peux seulement vous dire que j'essaierai de la persuader. Je veux essayer, vous savez, car je désire vous aider.

À ces mots, il resta si longtemps à la regarder qu'elle ajouta très fermement :

– Ainsi vous devez me laisser tout à fait seule avec elle, je vous prie. Il faut que vous rentriez tout droit.

– À l'auberge ?

– Non, non. En ville. Je vous écrirai demain.

Il chercha des yeux son chapeau.

– Il y a naturellement la chance qu'elle prenne peur.

– Peur, vous voulez dire des démarches légales que vous pouvez être amené à faire ?

– Son cas est clair. Je pourrais la faire boucler. Les Brigstock disent que c'est du vol pur et simple.

– J'imagine facilement ce que les Brigstock disent.

Fleda se permit cette remarque irrévérencieuse.

– Cela ne les regarde pas, n'est-ce pas ? fut la réponse inattendue d'Owen.

Fleda avait déjà remarqué que cet esprit si lent avait des transitions remarquablement rapides. Elle montra son amusement :

– Ils auraient le droit de dire que cela me regarde encore bien moins.

– Oui, mais au moins, vous ne l'injuriez pas.

Fleda se demanda si Mona l'injuriait, et tout ce qu'il y avait de délicat en elle la fit s'écrier sur-le-champ.

– Vous ne savez pas de quels noms je la traiterai, si elle ne cède pas !

Owen la regarda lugubrement ; puis il souffla sur son chapeau, pour enlever un grain de poussière.

– Vous ne vous en irez pas, j'espère.

– M'en aller ?

– Oui, si elle le prend mal.

Fleda alla à la porte, et l'ouvrit.

– Je ne peux rien dire. Soyez patient et attendez.

– Naturellement, il le faut bien, dit Owen, naturellement, naturellement.

Mais il ne profita de la porte ouverte que pour dire :

– Vous voulez que je m'en aille, et je m'en irai dans une minute. Seulement, avant que je ne parte, répondez à cette question, s'il vous plaît. Si vous étiez obligée de quitter ma mère, où iriez-vous ?

Fleda sourit de nouveau :

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Je suppose que vous retourneriez à Londres.

– Je n'en ai pas la moindre idée, répéta Fleda.

– Vous ne... vous ne... vivez nulle part en particulier, n'est-ce pas ? continua le jeune homme.

Il eut l'air gêné dès qu'il eut parlé. Il sentit, Fleda s'en aperçut, qu'il avait appuyé trop brutalement sur le fait qu'elle n'avait, pour dire les choses nettement, aucun intérieur. Son intention avait été de faire une affectueuse allusion à tout ce qu'elle risquait de perdre dans une querelle avec sa mère ; mais, en réalité, il n'y avait pas de manière délicate de toucher à ce sujet. On ne pouvait en parler qu'en termes clairs.

Fleda, exaltée comme elle l'était, repoussa l'idée d'aborder cette question :

– Je ne veux pas abandonner votre mère, dit-elle. Je parlerai. Je la convertirai.

– J'en suis sûr, si vous la regardez avec ces yeux.

Elle avait atteint un tel degré d'exaltation qu'il y avait peut-être bien une lumière dans son pâle et fin visage, une lumière qui brilla silencieusement vers lui, se refléta profondément dans le visage d'Owen. « Je lui ferai comprendre..., je lui ferai comprendre ! » Elle résonnait comme une cloche d'argent. Elle crut, en ce moment, à sa réussite ; mais ce sentiment changea, à la minute suivante, quand elle s'aperçut qu'Owen, passant rapidement devant la porte qu'elle avait ouverte, la lui fermait brusquement au nez. Il avait agi trop vite pour qu'elle eût pu l'arrêter et il restait là la main sur le bouton, lui adressant un sourire

étrange. Plus clairement que les mots qu'il aurait pu trouver, parlaient ces quelques secondes de silence.

« Quand je me suis embarqué dans cette affaire, je ne vous connaissais pas, et maintenant que je vous connais, comment puis-je vous dire la différence ? Et elle, elle se montre si différente, si laide, si vulgaire dans cette dispute ! Non, comme vous, je n'ai jamais connu personne. C'est tout à fait autre chose, c'est une chose tout à fait nouvelle. Écoutez-moi un peu. N'y a-t-il rien qu'on puisse faire ? »

Voilà ce qui avait été dans l'air en ce jour de Kensington, et il n'aurait fallu que quelques paroles pour en faire un acte accompli. C'est pourquoi la jeune fille, frémissante, ne pensait qu'à ne pas entendre, pour garder l'acte inaccompli. Elle n'hésiterait pas, s'il le fallait, à être cassante.

– Laissez-moi sortir, s'il vous plaît, Mr. Gereth, dit-elle.

Il ouvrit la porte après un moment d'hésitation si court qu'en y pensant plus tard – car elle devait penser à ces choses toute sa vie – elle se demandait sur quel ton elle avait pu parler. Ils passèrent dans le vestibule où elle rencontra la femme de chambre à qui elle demanda si Mrs. Gereth était rentrée.

– Non, mademoiselle ; et je crois qu'elle a quitté le jardin. Elle est allée sur la route de derrière.

En d'autres termes, ils avaient toute la maison à eux. Ç'aurait été un plaisir de causer, sur un autre ton, avec cette femme de chambre.

– Ouvrez la porte d'entrée, s'il vous plaît, dit Fleda.

Owen, comme s'il cherchait son parapluie, regarda vaguement dans le vestibule, regarda même pensivement

l'escalier, pendant que l'élégante domestique obéissait à Fleda. Les yeux d'Owen se portèrent alors vers la porte ouverte.

– Je trouve que c'est rudement joli, ici, remarqua-t-il. Je vous assure que je m'en contenterais bien.

– Je le crois volontiers. Avec la moitié de vos meubles ici. C'est Poynton lui-même... ou presque. Au revoir, Mr. Gereth, ajouta Fleda.

Elle avait compté naturellement que l'accorte femme de chambre, après avoir ouvert la porte d'entrée, resterait, pour la fermer derrière Owen. Mais cette parfaite domestique s'était déjà adroitement évanouie derrière un rideau de serge verte que Mrs. Gereth n'avait pas encore eu le temps d'anéantir. Fleda tendit la main, mais Owen s'éloigna d'elle – il ne trouvait pas son parapluie. Elle sortit au dehors, résolue à le faire partir ; au bout d'un moment, il la rejoignit sous le petit portique aux colonnes de plâtre qui ne ressemblait à rien de ce qu'on appréciait à Poynton. On aurait dit, prétendait Mrs. Gereth, le porche d'une maison de Brompton.

– Oh ! je ne veux pas dire avec tous les meubles qui sont ici, expliqua-t-il. Je veux dire que je pourrais m'en arranger tel que c'était ; il y avait beaucoup de jolies choses ici, ne croyez-vous pas ? Je veux dire si tout était renvoyé à Poynton, si tout était arrangé.

Il proféra ces dernières paroles avec une sorte de soupir étouffé. C'était une solution qui ne s'expliquait, pensa Fleda, que par un autre échange plus surprenant – la restauration, dans le château, non seulement des tables et des chaises, mais de la maîtresse expulsée. À Ricks, Owen

s'installerait et, avec lui, évidemment, une autre personne. Une telle personne ne pouvait guère être Mona Brigstock. Il lui tendit la main, et une fois de plus, elle entendit ses muettes paroles :

« Si, là-bas, tout était raccommodé, je pourrais vivre ici avec *vous*. Ne comprenez-vous pas ce que je veux dire ? »

Fleda comprenait parfaitement, mais avec un visage où – elle s'en flattait – aucun signe de cette compréhension n'apparaissait, elle lui donna la main et lui dit :

– Adieu, adieu.

Owen serra fortement sa main et la garda même après un effort qu'elle fit pour se libérer – effort qu'elle ne répéta pas, car elle sentit qu'il valait mieux ne pas montrer qu'elle était agitée. Tandis qu'Owen la regardait en lui retenant la main, elle se dit qu'elle portait à présent la peine de l'extravagance de la mère à Poynton – de l'impétuosité avec laquelle Mrs. Gereth avait exposé publiquement que la petite Fleda Vetch était la personne qui pouvait assurer la paix générale. Elle vit qu'Owen éprouvait, à ce moment, ses plus grandes difficultés de parole et, tant qu'il ne lui lâchait pas la main, elle était en son pouvoir. Sa défense serait peut-être de prendre un air stupide et revêche ; aussi prit-elle l'air le plus stupide et le plus revêche qu'elle pût trouver : elle en fut récompensée par la perception immédiate que ce n'était pas du tout ce qu'il voulait. Néanmoins, il parvint à articuler ces mots :

– Il y a une chose que je dois vous dire, puisque vous allez agir si aimablement pour moi ; mais, naturellement, vous verrez bien vous-même que ce n'est pas une chose à lui dire.

Il la fit attendre encore.

– Mona m'a fait comprendre... balbutia-t-il.

Il essaya de rire, mais la voix lui manqua de nouveau.

– Que vous a-t-elle fait comprendre ? dit Fleda pour l'encourager.

Ce secours le mit d'aplomb et il acheva son exploit :

– Eh bien, si je n'obtiens pas qu'on renvoie les meubles, tous ces maudits meubles, excepté quelques-uns qu'elle choisira elle-même, elle ne veut plus avoir affaire à moi.

Fleda, au bout d'un moment, l'encouragea de nouveau.

– Affaire à vous ?

– Eh bien, elle ne m'épousera pas, tout simplement, comprenez-vous ?

Les jambes d'Owen, comme sa voix, avaient tremblé pendant qu'il parlait et la pression de sa main se relâcha si bien que Fleda put dégager la sienne. Sa surprise se traduisit par un rire joyeux.

– Ne craignez rien, vous retrouverez votre bien. Mais certainement, soyez-en sûr ; ne vous tourmentez pas.

Elle recula dans la maison, sa main sur la porte. « Adieu, adieu. » Elle répéta ce mot plusieurs fois, riant bravement, le renvoyant vraiment, et comme il ne bougeait pas, mais qu'il était sur le perron, elle lui ferma la porte au nez, comme il l'avait fait pour elle dans le salon. Nul visage, surtout un aussi beau visage, n'avait jamais reçu de si près cet outrage. Elle retint même la porte une minute, de crainte qu'il n'essayât d'entrer. Puis enfin, n'entendant rien, elle se précipita dans l'escalier.

IX

Fleda, en croyant savoir tout ce qui lui était nécessaire, était loin d'en savoir aussi long ; si bien qu'une fois là-haut, dans sa chambre où le style Louis XVI parut soudainement, à son esprit bouleversé, manquer d'à-propos et de goût, elle comprit qu'était venue, pour la première fois, l'heure de la tentation. Owen la lui avait présentée avec un art au-dessus de lui-même. Mona le repousserait si sa négociation avec sa mère échouait. Cette négociation dépendait d'une jeune fille à qui il avait exprimé avec force l'usage qu'il ferait de sa liberté et, comme pour aggraver l'épreuve, le sort artificieux avait envoyé Mrs. Gereth sur « la route de derrière », avait dit la femme de chambre. Cela allait donner plus de temps à la jeune fille pour choisir parmi les différentes manières de présenter la question à Mrs. Gereth, celle qui équivaudrait le mieux à un échec. Ce choix ne demandait vraiment pas beaucoup d'habileté : que le nom abhorré de Mona fût convenablement invoqué et Mrs. Gereth résisterait jusqu'à la mort. Fleda se demandait, en attendant que la route de derrière restituât sa prisonnière, si Owen était heureux de lui avoir fait comprendre son attitude. Il y avait quelque chose qui la rendait, elle, heureuse. De savoir qu'elle était devenue pour lui un objet de désir lui donnait des ailes et elle se sentait planer au-dessus du sol. C'était comme la ruée d'un flot dans ses pensées. Toutes ses impressions accumulées avaient rempli en elle des profondeurs, jusque-là insondées et tranquilles, mais à présent, pendant cette demi-heure,

dans la maison vide, elles grossirent jusqu'à déborder. Owen lui avait en quelque sorte donné le droit de se révéler à elle-même son secret.

Elle reprit d'ailleurs la complète possession d'elle-même, grâce, il est vrai, à un effort dont l'intensité la faisait vibrer d'une immense indulgence pour le jeune homme. Savait-elle, après tout, ce que, dans cet orage causé par sa mère, ses relations avec Mona avaient pu devenir ? S'il avait été capable de garder le peu de présence d'esprit qu'il possédait, il aurait senti probablement, aussi fortement qu'elle le sentait pour lui, que, tant que ces relations n'étaient pas terminées, il n'avait pas le droit de dire même le peu qui lui était échappé. Puisqu'il avait pris un engagement, il devait le rompre lui-même, le rompre d'abord, et tout ce qu'il sentait pour d'autres devait en rester indépendant. Quant à elle – elle n'accepterait jamais le rôle du tiers et ne lèverait pas un doigt contre Mona. Il y avait en elle quelque chose qui la couvrirait de honte pour toujours si elle devait son bonheur à une indélicatesse. Ce n'était pas encore assez de s'abstenir : la seule chose honnête était de justifier par un service son humble présence de parasite. Que Mona ait eu l'air d'aimer Owen, et qu'elle ne l'ait aimé que si peu, juste autant que quelques tables et quelques fauteuils, était une chose que Fleda n'essayait même pas de comprendre. D'un amour différent, elle était prête à donner l'exemple, un exemple dont la beauté, il est vrai, ne serait pas connue de tous, ne serait pas comprise, même s'il était révélé, car l'effort de Fleda allait aboutir, en cas de succès, à retenir Owen dans les liens d'une affection qui avait péri de mort soudaine et violente. Malgré la ferveur de sa méditation,

Fleda ne perdait pas de vue que l'étrange résultat de sa grandeur d'âme serait d'obliger son ami à garder une femme qu'il n'aimait plus.

X

Fleda avait arrêté sa ligne de conduite et ses paroles étaient prêtes ; sur la terrasse aux vases peints, elle s'écria, avant que son interlocutrice eût posé une question : « Son message est extrêmement simple : il exige que vous emballiez immédiatement les meubles et que vous les renvoyiez aussi vite que le chemin de fer pourra les emporter. »

La route de derrière avait probablement fatigué Mrs. Gereth : elle était un peu pâle et lasse. Il y eut, dans son « oh ! » d'étonnement, une certaine sécheresse, elle regarda ensuite autour d'elle, cherchant où elle pourrait s'asseoir. À la fin de cette grise et brève journée qui avait été tiède et humide, le soleil se montrait ; la terrasse donnait au midi et un banc, dont les montants de fer représentaient des rameaux noueux, était placé contre le mur le plus chaud de la maison. La maîtresse de Ricks s'y laissa tomber et tourna vers sa compagne le beau visage qu'elle s'était composé pour tout entendre. Chose étrange, ce fut justement la beauté de cette statue de l'attention qui troubla la jeune fille et lui rendit difficile le choix de ses mots.

– Rien que cela, vraiment ? demanda Mrs. Gereth en ramenant son manteau.

– Rien que cela, en effet.

Fleda prononça ces paroles en riant, à sa grande surprise.

– C'est-à-dire qu'il parle d'employer la force et le reste.

– Précisément, ce qu'on pourrait appeler, je suppose, la contrainte.

– Quelle sorte de contrainte ? dit Mrs. Gereth.

– Eh bien, légale, ce qu'il appelle lâcher ses hommes de loi sur vous.

– C'est cela qu'il dit ?

Elle semblait parler avec une curiosité désintéressée.

– C'est ainsi qu'il parle, dit Fleda.

Mrs. Gereth réfléchit un moment :

– Oh ! les hommes de loi ! s'écria-t-elle négligemment.

Assise là presque douillettement, dans la lumière rouge du soleil couchant d'hiver, les épaules un peu levées et serrées dans son manteau pour se préserver de la fraîcheur, elle semblait à Fleda plus que jamais en possession du lieu et incapable d'accepter un compromis inattendu.

– Va-t-il les envoyer ici ?

– Il dit qu'il peut en venir là.

– Les huissiers peuvent difficilement faire l'emballage, dit Mrs. Gereth, se moquant.

– Je suppose que ce serait d'abord, tout au moins, pour vous parler.

– D'abord ? Et ensuite ? Que veut-il faire ensuite ?

Fleda hésita. Elle n'avait pas prévu qu'une si simple question pouvait la déconcerter.

– Je n'en sais rien.

– Ne lui avez-vous pas demandé ?

Mrs. Gereth avait l'air de dire : « Qu'avez-vous donc fait pendant tout ce temps ? »

– Je ne lui ai pas posé beaucoup de questions, dit sa compagne. Il y a déjà quelque temps qu'il est parti. Le point important est de comprendre qu'il n'acceptera rien de moins que ce qu'il a déclaré.

– Il veut que je restitue tout.

– Exactement.

– Eh bien, ma chérie, que lui avez-vous dit ? demanda doucement Mrs. Gereth.

Fleda se troubla de nouveau, gênée par ce mot de tendresse, par cette expression implicite d'une confiance qu'elle avait décidé de trahir.

– Je lui ai dit que je vous le dirais.

Elle sourit, mais sentit que son sourire paraissait feint et surtout que Mrs. Gereth commençait à la regarder assez fixement.

– A-t-il eu l'air très fâché ?

– Il paraissait très triste, dit Fleda. Il prend la chose très à cœur.

– Et elle, comment la prend-elle ?

– Ah, cela, j'aurais été gênée de le demander.

– Comment ? Vous ne lui avez pas demandé ?

Il y avait, dans ces paroles, une nuance de surprise. Fleda fut embarrassée : elle n'avait pas tout à fait décidé de mentir.

– Je pensais que cela vous était égal.

Ce petit mensonge lui parut possible.

– En effet, cela m'est indifférent, déclara Mrs. Gereth.

Fleda se sentit moins coupable en l'écoutant, car cette affirmation était aussi inexacte que la sienne.

La jeune fille allait et venait, côtoyant le banc, repoussant l'idée qu'il était occupé par un juge, regardant le bout de ses

souliers, se rappelant qu'elle avait regardé ceux de Mona et écrasant légèrement les cailloux. Elle marchait, parce qu'elle était effrayée, remettant de moment en moment les paroles qu'elle avait à dire, ne retrouvant plus le courage dont elle se sentait si sûre.

– J'avais pensé, poursuivit Mrs. Gereth, que vous lui auriez dit que, puisque j'étais capable de m'affirmer d'une manière aussi éclatante, j'étais tout aussi capable de me maintenir imperturbablement sur cette position.

Fleda s'arrêta devant son hôtesse.

– Je lui ai donné mon opinion sur vous. Je lui ai dit que vous êtes pleine de logique, d'obstination et d'orgueil.

– Vous avez raison, ma chère. Je suis, lorsqu'il s'agit de ces choses – et Mrs. Gereth désigna de la tête le contenu de la maison – une fanatique enragée. Je ne m'en suis jamais défendue. Quand je sens que j'ai raison, je marcherais à l'échafaud ! s'écria-t-elle avec un visage exalté. M'a-t-il beaucoup injuriée ? demanda-t-elle.

Fleda était restée debout, se concentrant sur sa résolution.

– Comme vous le connaissez peu !

Mrs. Gereth eut l'air stupéfaite, puis éclata d'un rire que sa compagne n'attendait pas.

– Certes, pas aussi bien que vous, ma chère enfant !

Fleda, à ces paroles, se remit à marcher. Elle se troublait et sentait, pendant ce silence, que Mrs. Gereth la suivait des yeux. Elle revint, prête à soutenir ce regard, mais ce qui l'accueillit fut une question plus directe encore :

– Pourquoi cela vous a-t-il gênée de parler de Mona ?

La jeune fille s'arrêta de nouveau devant le banc et une inspiration lui vint :

– J'aurais cru que vous le saviez ! dit-elle avec la dignité convenable.

Le visage de Mrs. Gereth refléta de nouveau l'incompréhension, puis la lumière se fit : elle se souvint de la scène du déjeuner, après le départ de Mona.

– Parce que je vous ai comparée à elle ? Parce que je lui ai dit que vous étiez celle qu'il nous fallait ?

Elle eut un regard profond.

– Mais vous l'étiez, vous l'êtes encore !

Fleda se mit à rire avec emphase :

– Grand merci, chère amie ! Avec les plus beaux objets à Ricks !

Mrs. Gereth réfléchit, essayant de comprendre, puis dit enfin, avec brusquerie :

– Pour vous, je rendrais tout.

Le cœur de la jeune fille fit un bond précipité ; le droit chemin lui apparut en un éclair. Pendant quelques secondes vibrantes, elle comprit. Renvoyer les meubles « pour elle » supposait naturellement qu'il y eût une chance, même faible, qu'elle en fût la maîtresse. Les palpitations de Fleda n'étaient pas encore calmées qu'elle se demandait quel indice d'une telle chance Mrs. Gereth avait donc subitement aperçu. Cette perception ne pouvait venir que d'un soudain soupçon de son secret. Mais ce soupçon, à son tour, était une conséquence assez directe de l'insistance de la jeune fille à réclamer la soumission de Mrs. Gereth, insistance qu'elle ne pouvait nier. Elle sentit tout de suite que, si elle désirait préserver les objets, elle désirait tout autant préserver son secret. Elle prit un air aussi innocent que possible et dit très vite :

– Pour moi ? Au nom du ciel ! Pourquoi ?

– Parce que vous êtes tellement intelligente.

– Vraiment ? Vous pensez cela de moi ? Vous savez que je le déteste, continua Fleda.

Elle eut, une minute, l'impression que Mrs. Gereth la regardait avec le détachement d'une étrangère sévère et pénétrante.

– Alors qu'est-ce que vous avez ? Pourquoi voulez-vous que je cède ?

Fleda hésita et elle se sentit rougir.

– J'ai dit seulement que votre fils le désirait. Je n'ai pas dit que c'était moi.

– Eh bien, dites-le et finissez-en.

Cela était plus péremptoire que tout ce que son amie, qu'elle avait cependant souvent entendue parler d'une manière très directe, lui avait jamais adressé personnellement. Ces paroles lui firent l'effet d'un claquement de fouet, mais elle se borna, avec un effort, à n'y voir qu'un avertissement de conserver son sang-froid.

– Je songe, dit-elle, à son honneur et à sa réputation.

– L'honneur et la réputation d'un homme que vous détestez ?

– Certainement, répondit la jeune fille avec fermeté. Je ne comprends pas que vous parliez toujours comme si chacun avait l'esprit mesquin. Et cependant vous ne pensez pas ainsi. Autrement, vous n'auriez pas de relations avec moi. Je suis capable de rendre justice à votre fils, quand il m'expose sa situation.

Mrs. Gereth se leva lentement, traversa l'allée et vint embrasser la jeune fille. Puis elle passa son bras sous le

sien d'un geste impérieux et qui annonçait avec malice son intention d'être aimable.

– Faisons quelques pas, dit-elle en la tenant serrée et en frissonnant légèrement.

Elles se promenèrent sur la terrasse et Mrs. Gereth posa une autre question.

– Il a été éloquent, alors, le pauvre cher ? Il vous a fait toutes ses doléances ?

– Je crois qu'il pense que si je prends beaucoup de peine je peux vous faire céder.

– Et vous lui avez promis d'essayer. Je comprends. Vous ne m'aviez pas dit cela non plus, ajouta Mrs. Gereth tout en marchant. Mais que ne feriez-vous pas, petite friponne !

Pendant que Fleda cherchait pourquoi sa friponnerie avait été la cause de cette réticence, sa compagne, touchant un sujet différent, s'écria, en termes fort libres :

– Mais, sacré Dieu, pourquoi n'a-t-il pas été célébré ?

Fleda hésita :

– Voulez-vous dire leur mariage ?

– Naturellement, je veux dire leur mariage.

Fleda hésita de nouveau :

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Vous ne lui avez pas demandé ?

– Oh ! Comment osez-vous penser...

– Penser que vous ayez posé une question aussi délicate ! Moi, je l'aurais posée, je veux dire à votre place. Mais je suis une brute, Dieu merci.

Fleda pensa qu'elle aussi était une brute, ou du moins allait l'être dans un instant ; et Mrs. Gereth reprit avec une insistance que la jeune fille sentait croître :

– Quel était donc le jour fixé ? N'était-ce pas justement un de ces jours-ci ?

– Je ne m'en souviens pas.

L'indifférence hautaine que Mrs. Gereth avait montrée jusqu'à ce moment pour ce détail s'expliquait par son caractère et faisait partie de la grande rupture. Mais elle avait maintenant une raison évidente de le faire préciser. Elle médita, puis s'écria :

– Est-ce que le jour n'est pas passé ?

Puis, s'arrêtant court, elle ajouta :

– Ma parole, ils doivent l'avoir remis.

Comme Fleda ne répondait pas, elle ajouta sèchement :

– L'ont-ils remis ?

Fleda, cependant, avait eu le temps de faire des réflexions, nées, d'ailleurs, de ce mouvement intérieur qui avait occupé sa pensée entre le départ d'Owen et le retour de sa mère. Répéter les paroles d'Owen ne ferait pas du tout le jeu de sa résolution finale, mais ferait celui de son mesquin désir, du désir qu'elle avait bâillonné et garrotté.

– Il ne m'a rien dit du tout, fit-elle. Il n'a pas effleuré ce sujet.

Mrs. Gereth observa Fleda et réfléchit :

– Ne savez-vous pas du tout s'ils attendent les meubles ?

– Comment le saurais-je ? Ils ne me consultent pas.

– Je suppose qu'ils les attendent… Mona du moins.

Mrs. Gereth réfléchit de nouveau. Une idée splendide lui vint :

– Si je ne cède pas, je mets la main au feu qu'elle rompra ses fiançailles.

– Jamais ! Jamais elle ne rompra, dit Fleda.

– En êtes-vous sûre ?

– Je ne peux pas l'être. Mais c'est ma conviction.

– C'est de lui que vous la tenez ?

La jeune fille resta silencieuse quelques secondes :

– Oui, c'est de lui.

Mrs. Gereth lui jeta encore un long regard, puis se détournant brusquement :

– Que vous êtes insupportable de ne pas l'avoir fait parler à fond ! Allons prendre le thé, ajouta-t-elle sèchement, et elle entra tout droit dans la maison.

XI

Quand Fleda rejoignit Mrs. Gereth, elle la trouva debout devant le feu du salon. Le thé avait été préparé dans la même pièce, et la maîtresse de la maison qui, d'habitude, ne déléguait à personne ces hautes fonctions, était, ce jour-là, indifférente à l'appel de l'urne frémissante. Cet oubli parut à Fleda un présage si inquiétant que, pour cacher son appréhension, elle se mit tout de suite, sans un mot d'excuse, à remplir ce devoir ; ce ne fut, d'ailleurs, que pour se faire immédiatement rappeler qu'elle l'exécutait avec désordre et ne comptait pas les voyages de la petite pelle d'argent :

– Non, ma chère, pas cinq cuillerées, trois, comme d'habitude, dit son hôtesse, avec la même sécheresse, en la regardant, sans mot dire, réparer maladroitement son erreur.

Le thé dut infuser quelques minutes et Mrs. Gereth profita de ce répit pour s'écrier subitement :

– Vous savez que vous ne m'avez toujours pas dit comment vous vous proposez de m'avoir.

– De vous faire tout restituer ?

Fleda regarda de nouveau dans la théière et mit dans sa question une vivacité qu'elle sentit un peu exagérée.

– Eh bien, en vous présentant bien les choses ; en déployant tant d'éloquence que je vous persuaderai ; en vous faisant regretter d'avoir été si loin, ajouta-t-elle hardiment, bref, en vous le demandant bien fort, tout simplement, et en vous rappelant en même temps que c'est la première chose que je vous aie demandée. Oh ! vous m'avez beaucoup donné – des choses belles et sans nombre – mais tout cela est venu de votre généreuse spontanéité. Je n'ai jamais tâché d'obtenir de vous seulement le prêt d'un timbre.

– Donnez-moi une tasse de thé, dit Mrs. Gereth.

Un moment après, en prenant la tasse, elle répondit :

– Non, vous ne m'avez jamais demandé un timbre.

– Cela me donne de l'avance ! reprit Fleda, en souriant.

– Et vous met en position d'espérer que je céderai, simplement pour vous obliger ?

La jeune fille hésita :

– Vous aviez dit tout à l'heure que, pour moi, vous le feriez.

– Pour vous, mais non pas pour votre éloquence. Comprenez-vous la différence ? dit Mrs. Gereth en remuant son thé.

Fleda, pour retarder sa réponse, promena ses yeux, tandis que son amie buvait, autour de la pièce magnifique.

– Je suis très fâchée, voyez-vous, que vous ayez autant emporté. J'ai reçu un tel choc, quand je suis arrivée ici.

– Donnez-moi encore un peu de thé, dit Mrs. Gereth, et il y eut un moment de silence, tandis que Fleda versait la seconde tasse. Si vous avez reçu un choc, ma chère amie, je dois vous dire que vous avez très bien su le cacher.

– Je le sais bien. J'avais peur de vous le montrer.

Mrs. Gereth acheva sa seconde tasse.

– Et vous n'avez plus peur maintenant ?

– Non, plus maintenant.

– D'où vient ce changement ?

– Je me suis enhardie.

Fleda s'arrêta, puis reprit :

– Et j'ai vu Mr. Owen.

– Vous avez vu Mr. Owen, accorda Mrs. Gereth.

Elle posa sa tasse, se laissa tomber dans un siège, adossa sa tête et considéra la jeune fille :

– Eh bien, je vous ai dit, il y a un moment, que pour vous je ferais cette chose. Mais vous ne m'avez pas dit encore ce que vous feriez pour moi en échange.

Fleda réfléchit une minute :

– Tout au monde, tout ce que vous voudrez.

– Oh, tout, cela ne signifie rien ! C'est trop facile à dire.

Mrs. Gereth s'allongea davantage dans sa chaise et ferma les yeux avec une expression de dégoût, comme cherchant le sommeil.

Fleda regarda ce tranquille visage que l'aspect du sommeil rendait toujours particulièrement beau ; elle remarqua combien les tourments de ces derniers jours avaient accentué les lignes de l'âge.

– Eh bien, alors, mettez-moi à l'épreuve. Que demandez-vous ?

À ces mots, Mrs. Gereth ouvrit les yeux, et se levant toute droite :

– Arrachez-le à cette fille.

Fleda fut stupéfaite : sa compagne en un instant était redevenue jeune.

– L'arracher à Mona ? Mais, comment, au nom du ciel…

– En ne faisant pas la sotte, s'écria vertement Mrs. Gereth.

Elle embrassa cependant la jeune fille sur-le-champ pour atténuer l'effet de sa rudesse, et lui enleva vivement le chapeau qu'elle n'avait pas ôté après la promenade. Elle lui arrangea les cheveux d'un geste amical et, avec fermeté, lui remit d'aplomb sa jaquette.

– Je vous dis de ne pas avoir l'air d'une sotte, parce que vous n'êtes pas une sotte, pas le moins du monde. Moi, je suis une idiote ; je viens même de découvrir que je l'ai été depuis les premiers jours de notre rencontre. Mais c'est une autre affaire.

Fleda, comme si elle approuvait humblement, n'eut aucun des gestes de la contradiction. Elle se borna à rester passive pendant que son amie rafraîchissait brusquement sa toilette.

– Comment puis-je l'arracher à Mona ? demanda-t-elle alors.

– En vous laissant aller.

– En me laissant aller ?…

Elle parlait machinalement, avec un air encore plus sot et sentant son visage enflammé trahir le peu de sincérité de sa question. De nouveau lui apparaissait la véritable manière d'agir avec Mrs. Gereth. Les mouvements de cette personne étaient devenus rapides ; elle abandonna

Fleda aussi vite qu'elle l'avait saisie et la jeune fille en profita pour s'affermir, en s'asseyant, contre toutes les responsabilités à venir.

Mrs. Gereth, sans relever sa dernière exclamation, tisonna violemment le feu, puis la regarda de nouveau :

– Vous avez fait deux choses aujourd'hui, n'est-il pas vrai ? que vous n'avez jamais faites auparavant. L'une a été de me demander le service, la faveur, la concession, comme vous voudrez l'appeler, dont vous avez parlé tout à l'heure. Et l'autre a été de me dire – certainement aussi pour la première fois – un prodigieux petit mensonge.

– Un prodigieux petit mensonge !

Fleda se sentit faiblir et fut heureuse de trouver le soutien de son siège.

– Un énorme et prodigieux mensonge, si vous aimez mieux, dit Mrs. Gereth avec irritation. Vous ne détestez pas Owen le moins du monde, ma chérie. Vous l'aimez beaucoup. En vérité, mon trésor, vous êtes amoureuse de lui, parfaitement ! Ne me dites plus de mensonges ! s'écria Mrs. Gereth dont le visage et la voix firent sentir à Fleda qu'elle n'avait plus qu'à faire bonne contenance et à se soumettre.

C'était le seul parti à prendre, elle le voyait plus clairement à chaque minute : elle accepta donc ce qui allait arriver, appuya sa tête en arrière et ferma les yeux comme venait de le faire sa compagne. Elle se serait caché le visage dans les mains s'il n'y avait eu trop de honte dans ce geste.

– Oh ! vous êtes admirable, admirable, dit Mrs. Gereth, vous avez une âme magnifique et je ne me suis pas trompée en vous découvrant, à notre première rencontre, et en vous donnant ma confiance.

À ce dernier mot, Fleda ferma les yeux encore davantage, mais son amie continua :

– Je n'y avais jamais songé jusqu'à cet instant, après sa visite et son départ, quand nous nous sommes retrouvées face à face. Quelque chose émanait de vous, et j'en ai été si fortement frappée que je ne savais pas d'abord comment me l'expliquer. C'était parce que vous aviez été avec lui, et vous n'étiez pas naturelle. Pas naturelle pour moi, ajouta-t-elle avec un sourire. J'ai tendu mon esprit et tout s'éclaira quand vous m'avez dit que vous n'aviez rien demandé sur Mona. Cela m'a mise sur la piste. Hier, quand vous avez pleuré au déjeuner, j'ai été très intriguée. À quoi pensiez-vous donc, Fleda, car ce n'est pas un crime, vous le savez bien ? s'écria cette femme ravie. Quand j'étais jeune fille, j'étais toujours amoureuse, et pas toujours de jeunes gens aussi bien qu'Owen.

Fleda sentit subitement qu'on lui avait pris les mains. Mrs. Gereth s'était laissée tomber pesamment à ses pieds et s'appuyait sur ses genoux.

– Sauvez-le, sauvez-le, vous le pouvez, plaida-t-elle avec passion. Comment ne l'aimeriez-vous pas puisqu'il est si bon ! C'est mon trésor ; c'est mon enfant, il n'y a pas de mal en lui. Vous pouvez faire de lui ce que vous voulez, vous savez que vous le pouvez. Ne l'abandonnez pas à cette fille et je ne vous abandonnerai jamais. Si vous l'acceptez, je rendrai tout. Vous entendez : c'est une promesse solennelle, la plus sacrée que j'aie faite de ma vie. Emportez-le sur elle, et je renvoie tout ce bric-à-brac. Donnez-moi votre parole : elle me suffira. J'écrirai au déménageur ce soir.

Fleda, pendant ce discours, s'était laissée tomber sur l'épaule de Mrs. Gereth ; les deux femmes enlacées s'étaient levées et la plus jeune pleurait contre le cœur de son amie.

– Vous arrangez tout cela facilement parce que vous imaginez ce qui ne pourra jamais être ; mais après ce vilain double jeu que j'ai joué, comment pourrez-vous de nouveau croire en moi ?

– J'imagine seulement ce qui doit être, si vous avez un peu de cœur. Où diable voyez-vous un double jeu, quand vous vous êtes conduite comme une sainte ? Vous avez été parfaite, admirable, et vos ennuis sont terminés.

Fleda, séchant ses yeux, secoua la tête avec une grande tristesse :

– Non, Mrs. Gereth, ce n'est pas fini, je ne peux pas faire ce que vous me demandez, je ne peux pas accepter votre condition.

Mrs. Gereth la regarda, stupéfaite ; son visage s'assombrit de nouveau.

– Pourquoi donc, au nom du ciel, puisque vous l'adorez ? Je sais ce que vous voyez en lui, déclara-t-elle sur un autre ton. Vous avez raison.

Fleda eut un petit sourire obstiné :

– Il l'aime trop.

– Alors pourquoi ne l'épouse-t-il pas ? Il vous donne une chance exceptionnelle.

– Il ne s'imagine pas que j'aie jamais pensé à lui, dit Fleda. Pourquoi aurait-il eu cette idée qui ne vous était pas venue ?

– Ce n'était pas de moi que vous étiez amoureuse, ma chatte.

Puis Mrs. Gereth ajouta :

– Je vais le lui dire.

– Si vous faites une chose semblable, vous ne me reverrez jamais.

Mrs. Gereth la regarda sérieusement en montrant qu'elle comprenait qu'il fallait la croire.

– Alors vous êtes une méchante. Seriez-vous prête à jurer qu'il ne le sait pas ?

– Naturellement, il ne le sait pas ! s'écria Fleda avec indignation.

Son interlocutrice resta quelques moments silencieuse.

– Et de son côté, il n'a pas de sentiment pour vous ?

– Pour moi ! s'écria Fleda. Avant même qu'il ne l'ait épousée ?

Mrs. Gereth eut un petit rire sec.

– Il devrait au moins apprécier votre esprit. Est-ce qu'il ne vous a vraiment pas donné un signe, un regard, un soupir ?

– La situation, dit Fleda avec froideur, est celle que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

– Alors, il est aussi idiot que sa mère ! Mais vous savez qu'il faut m'expliquer pourquoi ils ont retardé le mariage, reprit Mrs. Gereth.

– Pourquoi le faut-il ? demanda Fleda au bout d'un moment.

– Parce que vous êtes restée seule ici avec lui si longtemps. Vous ne pouvez pas me faire croire maintenant que vous n'êtes pas rusée.

La jeune fille hésita un moment ; elle sentait qu'elle devait choisir entre deux dangers. Son secret à elle avait été

découvert. Mais celui d'Owen était encore intact, et le plus grand danger, à présent, était de le livrer à la redoutable poigne de sa mère. Toute la tendresse de Fleda se porta à son secours, et elle décida de faire front au moindre danger :

– Ce retard, arriva-t-elle à dire, est peut-être causé par Mona. Je veux dire parce qu'il n'a pu lui garder les meubles.

Mrs. Gereth sauta là-dessus :

– De sorte qu'elle rompra pour de bon, si je les garde ?

Fleda se déroba :

– Je vous ai dit ce que je pense à ce sujet. Elle lui fera des scènes, lui posera des conditions et le tourmentera. Mais elle le tient ferme : elle ne le lâchera jamais.

Mrs. Gereth médita et finit par déclarer :

– Eh bien, je les garderai, pour la mettre à l'épreuve.

Alors Fleda sentit un grand dégoût, comprenant qu'elle avait tout donné et n'avait rien obtenu.

XII

– La simple politesse m'oblige, dit-elle le même soir à son hôtesse, à lui faire savoir que je vous ai parlé. Que voulez-vous que je lui écrive ?

– Écrivez qu'il faut que vous le revoyiez, répondit Mrs. Gereth.

Fleda eut l'air de ne pas comprendre.

– Pourquoi voulez-vous que je le revoie ?

– Pour tout ce que vous voudrez.

– Voulez-vous dire que je dois lui proposer de revenir ici ? demanda-t-elle.

– Certes non, dites-lui que vous irez le voir en ville.

La légèreté de ces paroles surprit Fleda, mais sa compagne poursuivit :

– Je vous l'abandonne tout à fait, vous savez, faites-en ce que vous voudrez. Faites travailler votre intelligence. Je ne vous poserai pas de questions, mais réussissez.

– Cela est charmant, répondit Fleda, mais ne me dit pas du tout, ayez la bonté de le reconnaître, ce que je dois lui écrire. Ce n'est pas là une réponse à son message.

– Ma réponse est parfaitement claire : tout sera remis en place à l'instant où il dira qu'il va vous épouser.

– Me croyez-vous réellement capable, demanda Fleda, de lui transmettre cette nouvelle ?

– Que voulez-vous que je fasse quand vous me menacez de m'abandonner si c'est moi qui parle ?

– Oh ! si vous parlez ! murmura la jeune fille gravement, satisfaite au fond de savoir que Mrs. Gereth se tenait pour avertie.

Elle ajouta ensuite :

– Comment puis-je continuer à vivre avec vous sur un pied que je désapprouve si complètement ? Puisque je pense que vous l'avez dépouillé beaucoup plus qu'il n'est équitable – car je m'attendais bien à ce que vous emportiez quelques objets, mais je n'aurais jamais soupçonné que vous prendriez tout – comment puis-je rester ici sans me dire que c'est approuver votre inhumanité et partager vos gains illicites ?

Cette assurance était, chez Fleda, la réplique à l'indiscrète investigation de Mrs. Gereth dans le sanctuaire de son cœur. Puisqu'il lui fallait vivre les portes ouvertes, qu'elle ait au moins le bénéfice de la liberté.

– Je ne me donne pas deux jours pour détester les objets qui vous entourent. Je deviendrai insensible à leur beauté, à leur prix, à ce que j'avais autrefois si fort apprécié. Ne me trouvez pas brutale : il est inutile à présent de n'être pas sincère. Si je vous quitte, tout est fini.

Mrs. Gereth resta cependant imperturbable : il était évident qu'elle avait pris trop d'avantage.

– Que c'est beau cette affection que vous avez pour lui ! Comme cela m'est doux ! Il faut un amour pareil pour dire des choses semblables. C'est ainsi que j'aurais été, ma chérie. Pourquoi ne m'avez-vous pas tout dit plus tôt ? Pour vous, j'aurais cédé en tout, je n'aurais même pas changé un candélabre de place. Ne restez pas avec moi si vous souffrez de voir toutes nos vieilles choses. Retournez en ville, chez votre père, mais pas pour très longtemps : deux ou trois semaines nous tireront d'affaire. Votre père vous acceptera volontiers si vous lui faites comprendre qu'il s'agit... eh bien, de le débarrasser de vous pour toujours. Je le lui dirai moi-même, si vous n'osez pas. Je serais allée avec vous, pour vous éviter de l'ennui. Nous serions descendues à l'hôtel et nous nous serions un peu amusées, car, n'est-ce pas ? nous n'avons pas pris beaucoup de plaisir depuis que nous nous sommes rencontrées. Mais vous comprenez que cela n'irait pas. Je serais une bête noire pour Owen et je ferais tout manquer. C'est là votre chance, d'être seule. Au nom de Dieu, employez-la pour la bonne cause. Si vous avez besoin d'argent, j'en ai un peu que je pourrai vous donner. Et je ne vous poserai pas de questions, pas l'ombre d'une.

Elle ne posait pas de questions, mais elle tenait pour certaines les choses les plus extraordinaires. Deux jours plus

tard Fleda le sentit davantage. Elle venait d'écrire à Owen qu'elle avait eu une grande scène avec sa mère, et qu'il fallait avoir de la patience et lui laisser du temps. Comme ils l'avaient prévu tous les deux, c'était très dur, mais elle travaillait de son mieux pour lui et voyant qu'elle avait déjà fait impression sur Mrs. Gereth, elle allait tâcher d'avancer. Lui, pendant ce temps, devait se tenir absolument tranquille et ne pas faire d'autres démarches ; il devait se borner à lui garder sa confiance, à prier pour elle et à croire en sa parfaite loyauté. Quand la lettre fut partie, elle regretta d'avoir employé le mot « loyauté » ; elle aurait pu se servir d'une expression plus vague. La réponse qu'elle reçut immédiatement d'Owen fut un petit billet dont elle masqua l'insignifiance en se disant qu'il était d'une simplicité pathétique. Elle le fit aussitôt lire à Mrs. Gereth pour lui prouver qu'il n'y avait pas de questions que celle-ci ne pût poser. Owen n'avait pas de style, son écriture même n'était pas bonne et sa lettre, bref message de confiance amicale, ne renfermait que quelques phrases banales d'accusé de réception et d'assentiment. Le principal était que, puisque miss Vetch le lui recommandait, il ne presserait pas trop maman.

Fleda avait attendu cette réponse avec un trouble profond. Elle avait imaginé avec tant de force qu'il pourrait peut-être, selon son expression tacite, se laisser aller sur le papier, que, quand la lettre arriva, elle eut presque peur de l'ouvrir. Peut-être se sentit-elle effleurée par un léger désappointement en ne trouvant pas dans le billet en question une seule syllabe qui s'éloignât du sujet, mais une vue nouvelle frappa bientôt son esprit : cette simplicité extrême était presque le fruit d'une inspiration. Elle voyait

bien que les natures droites font d'instinct ce qui est droit. Il n'était pas intelligent : sa manière d'écrire le prouvait ; mais le plus grand génie de l'Angleterre n'aurait pas eu une intuition plus juste, intuition qui dans ces circonstances était remarquable, de ce qu'il fallait exactement lui envoyer pour montrer à Mrs. Gereth. Voilà le fruit qu'avait nécessairement produit la belle et sévère semence jetée en son esprit par Fleda. Il n'abandonnait pas Mona, il accomplissait son devoir, il s'efforçait avec le plus grand soin de rester sans reproche.

Si Fleda tendit ce billet à son amie comme un gage triomphal de l'innocence du cœur d'Owen, son allégresse fut de courte durée, car Mrs. Gereth sauta tout de suite sur le détail révélateur : « Pourquoi donc, au nom du ciel, s'écria-t-elle, ne souffle-t-il pas mot de la date, de la date, de la grande date ? » Ce crescendo fut exécuté sur un ton de victoire. Elle proclama que rien ne pouvait être plus éloquent que cette omission. Cela valait tout simplement des volumes : le sort de Mona se réglait rapidement.

Les journées qui suivirent, et qui finirent par former une pesante et inconfortable quinzaine, mirent en lumière un trait du caractère de Mrs. Gereth, plus crûment que ne l'avait fait tout le temps que ces deux personnes avaient passé ensemble : Fleda avait été loin de mesurer ce qu'Owen aurait sans doute appelé le « toupet » de sa mère. Elle vivait dans une atmosphère d'audace qui lui donnait l'impression d'une lumière crue et violente tombant sur elle par des fenêtres grandes ouvertes. L'humeur batailleuse de Mrs. Gereth s'alliait à une vieille habitude de se servir de toutes les armes à sa portée. Elle ne voyait dans la vie des gens que le côté qu'il s'agissait d'enfoncer. Fleda s'étonnait

qu'elle eût cette insuffisance, l'ayant toujours regardée comme une personne remarquable. Mais Mrs. Gereth n'avait aucune compréhension des caractères ; elle ne se posait qu'une question sur les gens : étaient-ce des sots, ou étaient-ils intelligents – et, pour elle, l'intelligence consistait à se connaître en styles. Fleda avait en cela une intuition particulière. C'était pourquoi Mrs. Gereth pensait tant de bien d'elle. La pauvre fille avait à présent des accès de tristesse pendant lesquels elle souhaitait de ne plus jamais voir un beau meuble, n'ayant évidemment pas trouvé une source de paix dans cette expérience. Elle aurait été plus heureuse dans un vulgaire petit appartement dont le « cachet » aurait été emprunté à Tottenham Court Road. West Kensington renfermait quelques belles horreurs : il lui semblait qu'elles lui faisaient signe et qu'elle leur était vouée. Elle avait été retenue jusqu'ici par la promesse faite à Owen de persuader sa mère – et aussi parce qu'ayant à choisir entre deux maux, il lui semblait préférable de rester en butte aux coups de lance, jusque-là supportables, de Mrs. Gereth plutôt que d'avoir l'air de courir après un jeune homme.

Cependant, à mesure que les jours passaient, Fleda voyait plus clairement que sa seule chance de succès serait de se prêter à ce bas soupçon. Mrs. Gereth, tous les matins, lisait ostensiblement le *Morning Post*, le seul journal qu'elle reçût et qui ne pouvait servir qu'à apprendre aux gens que leurs enfants sont misérablement mariés. Chaque jour, elle voyait dans le silence de ce quotidien une preuve nouvelle que tout était rompu et concluait que, puisque cet organe de mauvaises nouvelles ne disait rien, elle était saine et sauve. Elle accusait presque Fleda de négligence pour ne

pas s'être procuré des détails, et ce reproche accompagnait dans sa bouche un éloge plus humiliant que le blâme. Fleda connaissait des relations de Mona qui certainement avaient des nouvelles – des gens impossibles qui admiraient Mona et qui étaient des habitués de Waterbath. Pourquoi une aussi brillante créature que Fleda, par surcroît la plus agréable, la plus généreuse des correspondantes, n'essayait-elle pas, sous un prétexte ou un autre, de tirer quelque clarté de ces barbares ? À la fin Fleda écrivit à son père qu'il fallait qu'il la reçut pour quelque temps ; et quand elle partit pour Londres, à la grande joie de sa compagne, celle-ci l'accompagna à la gare et l'encouragea de ses vœux.

XIII

Mrs. Gereth prouva surabondamment qu'elle ne voulait pas poser de questions, en ne donnant pas signe de vie après l'arrivée de Fleda à Londres. Aucune lettre de Ricks ne parvint à West Kensington, et Fleda, qui n'avait rien à dire qui pût être au goût des deux parties, s'abstint de commencer la correspondance.

Elle n'avait pas non plus saisi cette plume, si glorifiée par Mrs. Gereth, pour éveiller les échos de Waterbath et s'était soigneusement gardée de toute enquête sur ce que l'on disait, supposait ou imaginait dans les milieux proches ou lointains. Mais elle dépensait un sou matinal pour l'achat du *Morning Post*, et voyait, chaque fois, que cette feuille inspirée n'avait pas plus à dire sur l'imminence que sur la rupture de certains hyménées. Il était donc évident que Mrs. Gereth

triomphait à ces occasions beaucoup plus qu'elle ne tremblait et qu'après quelques triomphes semblables, elle ne tremblerait plus du tout. Chose encore plus évidente, elle avait eu une intuition rare des circonstances qui auraient aidé Fleda, si celle-ci y avait été disposée, à mettre les pieds dans le plat. Fleda dut rapidement le reconnaître.

Un des effets de son intimité avec Mrs. Gereth avait été de la détacher de toute autre personne. La dame de Ricks avait fait le désert autour d'elle, l'accaparant si bien que toutes ses relations s'étaient écartées. Ne l'avait-on pas avertie, il y avait des mois, que les gens la considéraient comme perdue et s'étaient, après tout, consolés de cette perte ? Elle errait au hasard dans la solitude de ce coin ouest de la ville, ou bien s'adonnait timidement à des formes d'art domestique qu'elle avait cultivées avant de goûter à l'arbre amer de la science, et quand elle ne réussissait pas à s'égarer dans ses promenades à travers l'insipide faubourg, elle se comparait à un insecte qui chemine, solitaire, sur un parchemin poussiéreux.

Comment Mrs. Gereth avait-elle compris d'avance que si Fleda avait consenti à être *vile* – c'était le mot de la jeune fille – tout aurait conspiré pour l'aider, en particulier la manière dont son pauvre père se traînait à son cercle, après le déjeuner du matin, affaissé comme un septuagénaire, bien qu'il n'eût que cinquante-sept ans, la laissant royalement seule pour toute la journée ? Il rentrait vers minuit et, sans risquer de longs discours, la regardait fixement et lui faisait comprendre, de son inimitable manière, que la présence de sa famille l'obligeait à changer toutes ses heures. Dans leur salon commun, elle avait la compagnie des objets qu'il

aimait à appeler ses collections – vieilleries sordides qui ne disaient rien à sa fille : de vieux flacons à liqueurs, des boîtes d'allumettes, des calendriers et des calepins formaient, avec un assortiment d'essuie-plumes et de cendriers, le beau trésor tiré du bazar à un sou. Il avait une ignorance ingénue de ce côté de la nature de Fleda qui l'avait rendue si chère à Mrs. Gereth, et elle l'avait souvent entendu souhaiter que, pour l'amour de Dieu, elle s'intéressât à quelque chose de remarquable. Pourquoi n'essayait-elle pas de faire une collection ? Il se sentait pour les belles choses un goût dont malheureusement ses enfants n'avaient pas hérité. Cela indiquait les limites de l'intimité qu'elles pouvaient avoir avec lui, limites telles, Fleda le sentait à présent avec force, qu'il devait se demander pourquoi diable elle était revenue. Comme elle faisait écho aux termes mêmes de cette question, elle n'était pas capable de résoudre le mystère. Elle se disait seulement qu'elle avait dû se sauver de Ricks. C'était éminemment provisoire, mais tout l'avenir était obscur. N'ayant ni foyer, ni projets, la vie n'était pour elle qu'une vague attente.

Naturellement, il y avait son devoir – son devoir envers Owen – tâche très précise dont elle avait, après la visite à Ricks, renouvelé la promesse de sa main et de son sceau ; mais ce n'était pas un bien positif, ce n'était qu'un horrible sentiment de privation. Elle avait quitté l'aile protectrice de Mrs. Gereth et, maintenant qu'elle se trouvait au milieu des cendriers et des essuie-plumes, le souvenir de la beauté qu'elle avait perdue lui causait de courts, mais affreux accès de désespoir. Si son amie gardait finalement les objets volés, elle ne retournerait jamais auprès d'elle. Si

au contraire elle s'en séparait, que resterait-il donc à quoi Fleda pourrait retourner ? Elle frissonnait en imaginant la maîtresse de Ricks réduite, en termes vulgaires, à ce qu'elle avait sur le dos.

Fleda avait parfaitement compris, dès les premiers jours, qu'en dehors du fait d'apprendre à Owen où elle était, ce serait une charité de lui écrire quelque chose ; il serait lâche, il serait mesquin de se laisser arrêter par l'arrière-pensée dont Mrs. Gereth avait empoisonné cette démarche. Elle se répétait sans cesse ce raisonnement, mais elle remettait aussi sans cesse ce projet : car, puisque son plan général était de se tenir tranquille, une entrevue comme celle de Ricks serait une singulière manière de s'y conformer. Elle laissa donc les jours s'écouler, par une vague préférence de la pratique à la théorie ; elle sentait que rien n'avait plus d'importance que le précieux gain du temps. Elle ne pourrait pas rester toujours avec son père, mais elle pouvait tirer quelque avantage d'avoir marié sa sœur. Le ménage de Maggie offrait triomphalement une petite chambre d'amis. Fleda, réfugiée dans cet appartement et protégée par la reconnaissante Maggie – car Maggie, au moins, était reconnaissante – pourrait essayer de se mettre à peindre et de placer son travail. À côté de la maison de Fleda se trouvait la petite boutique d'un encadreur qui tenait aussi un commerce mélancolique d'accessoires de peinture. Elle s'arrêtait quelquefois devant le morne étalage, pour regarder deux timides essais qui, mis en montre et sollicitant l'acheteur, étaient un bon avertissement pour une jeune fille sans talent, ni fortune. Un jour, comme elle s'était arrêtée devant les

petits tableaux, en se retournant, elle se trouva face à face avec Owen Gereth.

À sa vue, deux vagues d'émotion passèrent rapidement, l'une après l'autre, sur son cœur. La première fut la perception immédiate que cette rencontre n'était pas un hasard, et la seconde, le sentiment tout aussi instantané que la rue était la meilleure place. Elle comprit avant qu'il n'eût parlé qu'il avait été chez elle, et qu'il avait eu des nouvelles de sa mère. Ces deux faits s'imposaient à son esprit, tandis qu'elle l'entendait dire avec un sourire :

– Je ne vous voyais que de dos, mais j'étais sûr que c'était vous. J'étais de l'autre côté de la rue, j'ai été chez vous.

– Comment avez-vous su où j'habitais ? demanda Fleda.

– J'aime bien cela, dit-il en riant. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit où vous étiez ?

Fleda, à ces paroles, trouva que le mieux était de rire aussi :

– Puisque je ne vous l'avais pas dit, pourquoi êtes-vous venu ?

– Par exemple ! cria Owen, n'ajoutez pas la parole à l'action ! Pourquoi, au nom du ciel, ne m'avez-vous pas fait signe ? Je suis venu parce que je désirais tellement vous voir !

Il hésita, puis ajouta :

– C'est maman qui m'a donné le tuyau. Elle m'a écrit, pensez-vous !

Ils étaient encore à l'endroit où ils s'étaient rencontrés. Fleda aurait désiré l'y garder, surtout parce qu'elle voyait qu'il comptait rentrer avec elle. Il la frappait par un air tout à fait différent, non plus agité et peiné comme à Ricks ; il semblait avoir retrouvé son entrain. Peut-être était-ce seulement parce qu'elle le voyait pour la première fois dans sa tenue de ville,

transformé, comme il l'aurait dit lui-même, en Londonien. À la campagne, échauffé par l'exercice, éclaboussé de boue, il lui avait toujours rappelé un paysan dans un pittoresque costume national. Certes, cela ne faisait pas de lui un autre homme, d'être habillé avec une élégance recherchée, avec éclat, d'avoir un chapeau haut de forme, des gants clairs avec des coutures noires et un parapluie effilé ; mais il était réellement mieux, conclut rapidement Fleda. Pour employer son vocabulaire, il était épatant. Fleda ne pouvait jamais penser à lui ni à certaines choses, sans s'aider des termes dont il se servait. Oui, c'était là le fait essentiel : il était épatant. Elle affermit sa voix, pour essayer de dissimuler cette impression et dit, avec plus de surprise qu'elle n'en éprouvait réellement :

– Vous avez donc repris les relations avec elle ?

– C'est elle qui les a reprises avec moi. J'ai reçu sa lettre ce matin. Elle ne disait pas grand'chose ; elle donnait seulement votre adresse. J'ai répondu, vous savez : « Un million de remerciements. Irai la voir aujourd'hui. » Donc, nous sommes de nouveau en correspondance, n'est-ce pas ? Cela veut dire, naturellement, que vous avez quelque chose à me dire de sa part, c'est bien ça ? Mais alors, pourquoi ne renseignez-vous pas les gens ?

Il n'attendit pas la réponse, il avait tant à dire :

– On m'a dit chez vous quand vous étiez arrivée. Ne saviez-vous donc pas, pendant tout ce temps, que je comptais les heures ? J'ai laissé un mot pour vous que je reviendrais à six heures. Mais c'est de la veine d'être tombé sur vous plus tôt. Vous rentrez bien chez vous, par exemple ? s'écria-t-il avec inquiétude. La jeune fille m'a dit que vous étiez sortie de bonne heure.

XIV

Quand ils furent dans le petit salon du père de Fleda, au milieu des flacons et des essuie-plumes, tous deux plus gênés encore, plus étrangers l'un à l'autre, Fleda commanda le thé, par contenance, bien que cela dût le faire rester plus longtemps, et le jeune homme lui donna la lettre de sa mère, comme s'il eût deviné sa pensée : « Elle est encore méchante… vous verrez ! » Il lui tendit un bout de papier qu'il avait tiré de sa poche et de son enveloppe. *Fleda Vetch*, était-il écrit, *est à West Kensington, 10 Raphael Road. Allez-y et, pour l'amour de Dieu, tâchez d'avoir une lueur d'intelligence*. En lui rendant le billet, elle le regarda et comprit que, s'il avait rougi, c'était de la voir lire cette allusion à son défaut d'esprit. Pour Fleda, le sens de la lettre était clair, et elle eut peur de ne pouvoir le cacher, devant l'air pathétique que prenait sous le camouflet l'aimable et beau garçon, debout devant elle. Pendant une minute, l'irritation du tour qu'on lui avait joué l'empêcha de parler. Oui, on l'avait jouée, car Fleda considérait qu'il y avait eu un pacte et le tour de Mrs. Gereth consistait à ne pas respecter l'esprit de l'engagement, tout en se conformant d'une certaine manière à la lettre. Devant la menace de rupture complète, elle n'avait pas osé se servir du secret de la jeune fille comme elle brûlait de le faire, mais au cours de cette séparation, elle avait amassé assez de courage pour hasarder une trahison indirecte. Fleda se représentait très bien ses hésitations, l'impulsion à laquelle elle avait fini par obéir et que les temporisations de Waterbath avaient encouragée, puis rendue irrésistible. Si, avec sa manière

désinvolte d'intervenir, elle n'avait pas nommé l'objet caché, elle avait, du moins, désigné la cachette. C'était le sentiment de cette offense qui tenait closes les lèvres de Fleda : elle ne voulait pas aggraver les faits par une exclamation devant laquelle Owen dresserait les oreilles. Pendant ce temps, il s'était écrié, avec son rire gêné :

– Et voilà pour moi, n'est-ce pas, miss Vetch ?

– Vous savez déjà que votre mère est très intelligente, dit Fleda qui était arrivée à réprimer toute trace visible d'émotion.

– Je crois que je peux comprendre suffisamment quand je sais ce qu'il y a à comprendre, affirma le jeune homme. Mais j'espère que vous ne serez pas fâchée si je vous dis que vous m'avez fort bien gardé dans l'ignorance. J'ai attendu, attendu, attendu. Tant de choses dépendaient des nouvelles que vous me donneriez. Je ne sais pas du tout où j'en suis, vous savez. Je n'ai réellement rien appris par vous depuis que je vous ai vue là-bas, chez elle. Vous m'avez écrit d'être patient et, ma parole, je crois que vous ne savez pas avec quoi il faut que je sois patient. À Waterbath, vous savez, j'ai tout simplement à rendre compte de ces sacrés meubles. Mona compte sur moi et attend ; et le diable l'emporte si je ne compte pas sur vous de la même manière.

La confiance de Fleda, en l'entendant parler, grandissait, car il était visible qu'elle n'avait pas jeté dans son esprit l'étincelle d'où aurait pu jaillir la lueur invoquée par sa mère. Cependant cette belle assurance vacilla quand, après un silence suppliant, il ajouta :

– J'espère, vous savez, qu'après tout, vous ne me cachez rien.

Devant l'évocation de tout ce qu'elle lui cachait, un tel souhait ne pouvait manquer de la troubler ; et elle commença des explications d'autant plus rapides qu'elle sentait qu'il n'était pas convaincu. La servante malpropre entra avec le thé, et Fleda, ayant à enlever plusieurs objets pour faire une place sur l'une des tables, accepta avec joie cette diversion. « J'ai essayé de faire céder votre mère parce qu'il me semblait qu'il y avait une chance de réussir. C'est pour cela que je vous ai laissé espérer. Elle a trop d'orgueil pour tourner casaque tout de suite, mais je crois que j'ai parlé exactement en vous disant que je lui avais fait impression. »

Elle avait commandé le thé, mais n'avait pas offert à Owen de s'asseoir, elle avait décidé qu'elle-même resterait debout.

– Vous l'avez si bien clouée ? demanda Owen.

– Je lui ai expliqué à fond votre situation et lui ai fait voir beaucoup plus clairement qu'elle ne le désirait ce qui me semblait son devoir strict.

Owen attendit un moment.

– Et après avoir fait cela, vous êtes partie ?

Fleda sentait qu'il était nécessaire de donner une raison de son départ, mais elle dit seulement avec une joyeuse franchise :

– Je suis partie.

Son compagnon la regarda de nouveau en silence.

– Je croyais que vous deviez rester plusieurs mois avec elle.

– Eh bien, répondit Fleda, je n'ai pas pu rester. Cela me déplaisait, me déplaisait trop... Je ne pouvais pas le supporter, continua-t-elle. Vivre au milieu des dépouilles de Poynton, les toucher, m'en servir, me faisait croire que

je la soutenais. Comme je détestais ce qu'elle avait fait, je ne voulais pas être, même pas avoir l'air d'être ce que vous appelleriez, n'est-ce pas, une complice du fait accompli.

De garder avec tant de rigidité une partie de la vérité doublait sa joie d'en exposer le reste. Elle sentait un besoin très pressant de le lui détailler. Il y avait un point sur lequel elle l'avait trompé, et il y en avait un autre sur lequel elle avait trompé Mrs. Gereth, mais le peu de plaisir qu'elle avait tiré de ces tromperies lui devint sensible alors. Elle s'empressa autour du thé, et pour y passer plus de temps, débarrassa encore la table, dispersant les tasses et les soucoupes de faïence grossière et les petites assiettes communes. Elle sentait qu'elle créait plus de confusion que de symétrie, et sentait aussi qu'elle était violemment agitée. Owen essaya de l'aider, ce qui fit surtout du désordre.

– Ma raison pour ne pas vous écrire, poursuivit-elle, était simplement que j'espérais apprendre quelque chose de plus de Ricks. J'attendais de jour en jour.

– Mais vous n'avez rien reçu ?

– Pas un mot.

– Alors, ce que je comprends, dit Owen, est, qu'en somme, vous vous êtes disputée avec maman. Et vous l'avez fait, je veux dire, vous, en particulier, pour moi.

– Oh non, nous ne nous sommes pas disputées du tout.

Puis avec un sourire :

– Nous avions seulement des idées différentes.

– Étonnamment différentes !

Owen rit à son tour. Fleda sentit que les collections de son père et sa hideuse vaisselle mesuraient dans la pensée de son visiteur, encore plus fortement que dans

la sienne, la chute prodigieuse de Poynton à Ricks. Si elle était tombée, c'était à cause de ce qu'elle avait fait pour lui. Elle était d'autant plus contente qu'il pût voir qu'elle avait fait quelque chose pour lui, que ce n'était pas elle qui lui en disait le prix.

– La difficulté, comprenez-vous, vient de ce qu'elle ne voit pas vraiment clair dans votre situation.

Elle hésita :

– Elle ne peut concevoir pourquoi votre mariage n'a pas encore eu lieu.

Owen fit de grands yeux :

– Mais pour la raison que je vous ai dite : parce que Mona ne veut pas faire un pas de plus avant que maman n'ait donné pleine satisfaction. Tout doit être là-bas. Vous comprenez, tout y était le jour de cette fatale visite.

– C'est bien ce que j'avais compris quand vous m'avez parlé à Ricks, dit Fleda, mais je ne l'ai pas répété à votre mère.

À Ricks, elle avait trouvé affreux de parler de Mona avec lui, mais à présent ce scrupule était dissipé. S'il en était à qualifier de fatale la visite de Mona, il était au moins inutile d'affecter de ne pas le remarquer.

– Il vous est facile de voir, dit-elle, que, puisqu'elle désapprouve votre mariage, toutes les choses qui le rendent moins probable travaillent en sa faveur. Sans que je lui aie rien dit, elle a des soupçons et des opinions qui lui ont été suggérées uniquement par votre retard. En tenant assez longtemps, elle croit qu'elle mettra fin à vos fiançailles. Puisque Mona attend, elle espère qu'elle finira par décourager Mona.

Cette explication parut, à la conscience de Fleda, suffisamment claire.

Ce fut aussi, sembla-t-il, le sentiment du jeune homme qui l'avait suivie attentivement.

– Quant à cela, déclara-t-il aussitôt, elle a bien, en effet, fini par décourager Mona.

Il prononça ces paroles avec une nuance singulière de gaieté. Fleda, stupéfaite de cette extravagance, resta un moment à le regarder.

– Voulez-vous dire que votre mariage est rompu ?

Owen répliqua avec une sorte de désespoir comique :

– Dieu sait, miss Vetch, où, quand et comment mon mariage se fera ! S'il n'est pas rompu, certainement, au point où en sont les choses, il n'est pas en train. Je n'ai pas vu Mona depuis dix jours et il y a une semaine qu'elle ne m'a pas écrit. Elle avait l'habitude de m'écrire toutes les semaines, vous savez ? Elle ne veut pas bouger de Waterbath, et je n'ai pas bougé de Londres.

Puis il éclata brusquement :

– Si elle me balance, est-ce que maman cédera ?

Fleda, à ces mots, sentit que c'était alors la véritable épreuve de son héroïsme – sentit qu'en lui disant la vérité, elle pousserait d'une main efficace l'obstacle hors de son chemin. La certitude que ce mouvement disposerait sans doute à jamais de Mona pouvait-elle céder à la résolution de lui donner encore toutes les chances auxquelles la fiancée avait droit ? Cette résolution était héroïque, mais au moment où Fleda se souvenait du rang auquel elle l'avait placée, elle se souvenait aussi des droits non moins urgents de la vérité. La vérité ! Ah ! Il y avait une limite à l'impunité avec laquelle on pouvait l'escamoter. Ce qu'elle devait surtout garder en mémoire, n'était-ce pas qu'Owen

avait droit à ses biens et qu'elle lui avait donné sa promesse de ne pas l'abandonner dans sa lutte pour les recouvrer ? N'était-ce pas l'abandonner que de lui cacher la seule manière de les recouvrer dont elle était sûre ? Pendant un instant qui lui sembla le plus intense de sa vie, elle débattit.

– Oui, dit-elle enfin, si votre mariage est vraiment rompu, elle rendra tout ce qu'elle a pris.

– C'est justement ce qui fait hésiter Mona ! s'écria naïvement Owen. Je veux dire l'idée que je ne retrouverai les meubles que si elle renonce à moi.

Fleda réfléchit un instant.

– Vous voulez dire que cette idée la fait hésiter à vous garder, non pas à rompre avec vous ?

Owen ne comprit pas très bien.

– Elle ne voit pas à quoi servent tous ces délais, puisque je n'ai pas encore mis l'affaire entre les mains des huissiers. Elle y tient énormément et elle est furieuse que je ne le fasse pas. Elle dit que c'est la seule manière et elle croit que j'ai peur de le faire. Elle m'a donné du temps, puis m'en a donné encore. Elle dit que je cède trop à maman. Elle dit que je suis une moule de continuer à me faire du mauvais sang. C'est pourquoi elle se retire ainsi, vous comprenez ?

– Est-ce qu'il ne vous semble pas, demanda Fleda, que c'est peut-être parce qu'elle est poussée par un mobile très élevé ? Elle connaît l'immense valeur de tous les objets que détient votre mère et pour restaurer Poynton, elle est prête, n'est-ce pas, à faire un sacrifice ?

Owen avait suivi ce raisonnement jusqu'au bout, et avec tant de promptitude qu'il fut capable d'articuler avec décision :

– Ah ! ce n'est pas son genre ! Elle les veut pour elle-même, ajouta-t-il, elle veut sentir qu'ils sont à elle, elle se moque pas mal que je les aie ou non. Et si elle ne peut pas les avoir, elle ne veut pas de moi.

Fleda saisit la portée de cette affirmation.

– Y tient-elle donc au point qu'ils soient tout pour elle, et qu'elle fasse entièrement dépendre d'eux toutes les autres choses ?

Owen pesa cette question comme s'il sentait toute la gravité de sa réponse. Puis la réponse sortit d'un coup, poussée, comme Fleda le comprit, par un flot de souvenirs.

– Elle ne semblait pas y tenir avant qu'ils ne fussent menacés. Maintenant, elle les a en tête, et quand elle a quelque chose en tête... Oh ! mon Dieu !...

Il s'interrompit et regarda dans le vague, en silence, comme s'il pensait que toute parole était insuffisante. C'était la première fois que Fleda l'avait entendu donner une explication si précise et s'embarquer dans une généralisation.

Les préparatifs affairés de Fleda avaient été, pendant ce temps, suspendus et elle se hâta, avec un rire qu'elle sentit embarrassé, de servir le thé.

– Je suis sûre qu'il sera détestable, dit-elle, nous n'avons jamais de bonnes choses.

Elle offrit aussi à Owen du pain et du beurre qu'il prit tenant sa tasse et sa soucoupe de l'autre main et marchant lentement à travers la pièce. Elle se versa une tasse, mais non pour la boire ; après quoi, sans en avoir envie, elle se mit à manger un petit biscuit rassis. Elle était frappée de sentir que la répugnance qu'à Ricks elle

avait éprouvée à faire rebondir entre eux le nom de la pauvre Mona avait disparu, et ce fut sous cette influence qu'elle reprit alors :

– Dois-je comprendre qu'elle a promis de vous épouser sans vous aimer ?

Owen regarda par la fenêtre.

– Elle m'aimait excessivement. Mais elle ne peut supporter cette odieuse mésaventure.

– Cela est en effet odieux et j'imagine bien l'effet produit sur Mona.

Son visiteur se retourna brusquement :

– Vous le comprenez ?

Son indignation était presque une révélation.

– Vous comprenez que son caractère soit aigri et qu'elle s'en prenne à moi ? Elle se conduit comme si je ne lui servais à rien du tout.

Fleda hésita.

– Elle n'a pas encore digéré le tort qu'on lui a fait.

– Fort bien, mais est-ce moi, s'il vous plaît, qui suis le responsable de ce tort ? Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour arranger les choses ?

À travers cette question perçait une colère qui, bien qu'elle prît Mona pour objet, semblait s'adresser à Fleda ; et ce changement de rôle eut à son tour pour effet de faire remarquer à la jeune fille combien Owen était beau quand il parlait avec cette chaleur. C'était la première fois qu'elle le voyait ainsi et qu'elle l'entendait employer des expressions semblables : « le responsable ». De plus, cette attaque fit sentir vivement à Fleda la véritable futilité du secours qu'elle lui avait donné :

– Vous avez certainement été admirable, dit-elle. C'est moi qui, tout à fait sans le vouloir, vous ai déçu. Je ne vous ai pas aidé du tout à trouver le remède.

– Mais vous n'auriez pas, dans tous les cas, cessé de m'aimer, n'est-ce pas ? demanda Owen.

Il tenait évidemment à savoir si vraiment elle donnait raison à Mona.

– Je veux dire, naturellement, si vous m'aviez aimé, si vous m'aviez aimé comme elle m'aimait, expliqua-t-il.

Fleda considéra cette question juste assez longtemps pour comprendre qu'afin de cacher son embarras il lui fallait le refuge immédiat d'une question plus importante.

– Je pourrais mieux répondre à ceci si je savais si vous avez été bon pour elle. L'avez-vous été ? demanda-t-elle aussi simplement qu'il lui fut possible.

– Si je l'ai été ? Et comment ! déclara Owen. J'ai été son âme damnée. Je me suis précipité à Ricks pour tout mettre à feu et à sang, comme vous l'avez vu, et le jour suivant, je suis allé la voir à Waterbath.

Mais juste à ce moment où l'intérêt de Fleda était au comble, il se tut brusquement. Son visage avait pris une expression différente et il reposa sa tasse vide.

– Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela ? Pour le bien que cela me fait ! Je comprends que vous n'avez pas de conseil à me donner maintenant, sinon de faire agir mon avoué. Dois-je le faire agir ?

Fleda entendit à peine ces paroles : une idée nouvelle lui était venue subitement à l'esprit.

– Quand vous êtes allé à Waterbath après m'avoir vue, demanda-t-elle, lui avez-vous tout raconté ?

Owen eut l'air gêné :

– Raconté quoi ?

– Que vous aviez eu une longue conversation avec moi et que vous n'aviez pas vu votre mère ?

– Oui, je lui ai rendu compte de tout ; je lui ai dit que vous aviez été excessivement aimable et que j'avais remis toute l'affaire entre vos mains.

Fleda resta silencieuse un moment.

– Peut-être cela lui a-t-il déplu ? insinua-t-elle.

– Cela lui a horriblement déplu, dit Owen avec un air très étrange.

– Horriblement ? cria la jeune fille.

Ce mot plus que de raison la stupéfia.

– Elle a dit qu'elle voudrait bien savoir quel droit vous aviez de vous mêler à tout cela. Elle a dit que vous n'étiez pas honnête.

– Oh ! s'écria Fleda avec un long gémissement.

Puis elle se ressaisit :

– Je comprends.

– Elle vous a insultée et je vous ai défendue. Elle vous a accusée...

Elle l'interrompit d'un geste.

– Ne me dites pas ce qu'elle a fait...

Elle avait rougi jusqu'aux yeux et elle sentait, comme sous l'effet d'un soufflet, les larmes s'y amasser. Elle but cependant la coupe jusqu'au fond, et au bout d'un instant, se trouva capable de parler en souriant. En vérité, elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que son sourire était étrange.

– Vous disiez, il y a un moment, que votre mère et moi nous étions disputées à votre sujet. Ce qui est beaucoup

plus vrai, c'est que Mona et vous, vous êtes disputés à cause de moi.

Owen hésita, mais il finit par dire :

– Ce que je veux dire, si cela ne vous contrarie pas, c'est que Mona, voyez-vous, s'est mis en tête d'être jalouse.

– Je comprends, dit Fleda. Mon Dieu, après tout, nos entretiens ont pu paraître étranges.

– Ils ont paru très beaux et ils ont été très beaux. Oh ! je lui ai dit quel est votre genre ! poursuivit le jeune homme.

– Cela, bien entendu, ne m'a pas fait aimer davantage.

– Non, ni moi, dit Owen. Naturellement, vous savez, elle dit qu'elle m'aime.

– Et lui dites-vous que vous l'aimez ?

– Je ne dis rien d'autre, je le dis tout le temps. Je le lui ai dit l'autre jour une douzaine de fois.

Fleda ne fit pas, à cela, de réplique immédiate et avant qu'elle ait eu le temps de choisir ses paroles, il répéta sa question précédente :

– Est-ce que je dois dire à mon avoué d'agir ?

Elle avait à ce moment résolu de repousser cette solution précisément parce qu'elle y voyait une grande chance pour elle-même. Décider Owen à l'adopter, c'était fermer au nez de Mrs. Gereth la porte ouverte de la reddition volontaire. Elle s'enflammerait et lutterait en agitant le drapeau d'une défense passionnée, héroïque. Sa cause serait évidemment perdue, mais la procédure durerait plus longtemps que la patience de Mona et la correction d'Owen. Après une rupture en forme, ce dernier serait libre, et elle n'avait qu'à serrer les doigts pour tirer le cordon qui lèverait le rideau sur cette scène.

– Vous lui assurez que vous l'aimez, mais n'y a-t-il rien de plus que ce que vous dites ? Qu'a donc pu devenir, en si peu de temps, l'affection qui vous a conduit aux fiançailles ?

– Le diable sait ce qu'elle est devenue, miss Vetch ! s'écria Owen. Il semble qu'il n'en reste rien depuis cette horrible dispute.

Il était près d'elle à présent et, le visage de nouveau éclairé et soulagé, offrait à ses yeux toute sa sotte histoire.

– À mesure que je vous voyais et que je faisais davantage attention à vous, et que je vous connaissais mieux, je m'intéressais de moins en moins – je ne pouvais m'en empêcher – aux autres personnes. J'aurais voulu vous avoir connue plus tôt, je sais que je vous aurais mieux aimée que n'importe qui au monde. Mais ce n'est pas vous qui avez fait le changement, continua-t-il avec passion, et j'étais absolument décidé à garder Mona jusqu'à la mort. C'est elle qui a tout fait, par l'état dans lequel elle s'est mise, par la manière dont elle a boudé, la manière dont elle a pris les choses et m'a obligé à les prendre ! Elle a détruit, je le jure, tous nos projets de bonheur. Elle voulait tout le temps savoir ce qui se passait entre nous, entre vous et moi, et ne voulait pas croire à mon serment solennel que rien ne se passait que ce qui aurait pu se passer directement entre moi et ma pauvre vieille maman. Elle disait qu'une jolie fille comme vous était une charmante vieille maman pour moi et elle ne vous appelait jamais que de ce nom, croyez-moi. Que je sois pendu si je ne me suis pas bien tenu ! Est-ce que je vous ai jamais glissé un mot de trop ? Vous m'auriez donné un joli savon, si je l'avais fait, n'est-ce pas vrai ? Mais à présent je me moque de ce que vous dites et tout autant de ce que Mona dit – et je me moque de ce que

tout le monde dit – vous me demandez si je ne l'aime pas et je suppose qu'il est assez naturel que vous me posiez cette question. Mais vous la posez juste au moment même où j'ai la plus terrible envie de vous dire qu'il n'y a qu'une personne sur la terre que j'aime et que cette personne...

Ici, Owen s'arrêta net, et Fleda se demanda si c'était parce qu'il avait entendu, à travers la porte, des bruits de pas et de voix sur le palier. Elle avait, elle-même, perçu ces bruits avec surprise et un vague malaise : ce n'était pas l'heure de son père et elle ne voyait pas de raison pour recevoir une visite. Une crainte lui vint, qui grandit au bout de quelques secondes : c'était une visite, et c'était tout simplement Mrs. Gereth. Mrs. Gereth désirait voir de près le résultat de son billet à Owen. Fleda se raidit et décida immédiatement que si c'était là ce que désirait Mrs. Gereth, cette dame l'aurait sans aucun malentendu. Le silence d'Owen ne fut que d'un instant mais, pendant cet instant, les deux jeunes gens restèrent face à face, les yeux dans les yeux, tâchant d'interpréter, à travers la porte, le murmure de l'entretien qui avait lieu dans le vestibule. Fleda avait commencé un mouvement pour couper court, quand Owen l'arrêta, en la saisissant par le bras.

– Vous pouvez certainement deviner, dit-il à voix basse et en lui serrant le bras, de telle manière que Fleda n'avait jamais connu cette voix ni cette pression, vous pouvez certainement deviner quelle est la personne que j'aime sur la terre ?

La porte s'ouvrit et la servante malpropre, passant la tête, annonça : « Mrs. Brigstock ».

XV

Mrs. Brigstock, debout sur le seuil de la porte, regardait tour à tour les deux occupants de la pièce ; puis ceux-ci virent son regard se fixer sur un petit objet tombé sur le parquet que personne n'avait remarqué jusque-là. C'était le biscuit que Fleda avait grignoté, par contenance, après avoir servi le thé à Owen ; elle l'avait presque aussitôt posé sur la table, et qu'elle l'eût fait ensuite tomber, par quelque mouvement précipité, était un signe indéniable de l'agitation qui la possédait. Mrs. Brigstock semblait voir dans ce biscuit des choses inattendues. Owen, à tout hasard, le ramassa et Fleda eut le sentiment qu'il faisait disparaître les traces d'une scène que les journaux auraient qualifiée de mouvementée. Il fut évident que Mrs. Brigstock remarqua aussi les objets du thé épars et sur le visage des jeunes gens les traces d'une émotion à son comble.

Le premier étonnement passé, Fleda s'élança joyeusement vers sa visiteuse, exagérant les politesses et s'étonnant qu'on eût été, à Waterbath, au courant de ses mouvements. Mrs. Brigstock n'avait-elle pas quitté cette résidence dans l'unique but de mettre la main sur l'associée de Mrs. Gereth et la complice de sa mauvaise action ? De quelle manière cette main se poserait-elle, Fleda ne pouvait encore le préciser ; mais il était en son pouvoir de faire face à dix idées à la fois et cette faculté lui donnait, même en envisageant le pire, un grand avantage sur une personne qui avait besoin de circonstances faciles pour faire face à une seule idée. La vibration même de l'air lui disait que l'esprit de

Mrs. Brigstock, quelle que fût sa disposition première, était vivement affecté par la vue d'Owen. C'était une surprise complète. Elle avait envisagé tout ce qui le concernait, sauf sa présence. Sur cette présence, elle méditait maintenant, Fleda le comprit, dans un silence embarrassé, tout en opérant, avec l'aide d'une main obligeante, un voyage maladroit vers le sofa. Owen allait être inutile, allait être déplorable ; Fleda avait parfaitement saisi ce côté de la situation. Il y en avait un autre : Owen allait l'admirer, l'adorer dans la mesure exacte où elle déploierait une aisance supérieure. Fleda sentit pour la première fois qu'elle était libre de se laisser aller, comme avait dit Mrs. Gereth, et elle était tout entière à l'idée que se « laisser aller » signifiait à présent jeter Owen dans l'admiration de sa simplicité et de son tact. La mère de Mona refusa le thé, refusa de prendre un meilleur siège, refusa un coussin, refusa d'enlever son boa. Fleda devina qu'elle n'était pas venue avec l'intention d'être sèche, mais que l'éloquente prise de possession de la pièce lui avait donné le ton.

– Je suis venue à tout hasard, expliqua-t-elle. Mona a trouvé hier, quelque part, le faire-part du mariage de votre sœur que vous, ou votre père, nous avez envoyé il y a quelque temps. Nous n'avons pas pu venir, c'était impossible ; mais comme il y avait cette adresse, je me suis dit que je pourrais vous trouver ici.

– Je suis très contente d'être à la maison, répondit Fleda.

– Oui, cela ne vous arrive pas souvent, n'est-ce pas ?

Mrs. Brigstock promena de nouveau ses regards sur l'intérieur de Fleda ; sur quoi Owen intervint, de sa manière terne et maladroite :

– J'ai écrit à Mona ce matin que miss Vetch était en ville ; mais naturellement la lettre n'était pas arrivée quand vous avez quitté la maison.

– Non, elle n'était pas arrivée. Je suis venue pour passer la nuit. J'ai plusieurs affaires à traiter.

Puis regardant tour à tour les deux jeunes gens et les fixant avec intention :

– Je crains d'avoir interrompu votre conversation, dit Mrs. Brigstock.

Elle parlait sans but, avait l'air d'énoncer simplement le fait et Fleda se sentit sûre que si Mrs. Gereth la voyait en ce moment, elle la mépriserait plus que jamais. Elle avait un visage dont il n'était possible de dire qu'une chose, c'est qu'il était rose, et un esprit que l'on n'aurait pu décrire qu'en l'étiquetant d'une manière analogue.

– Vous devez être très bouleversée, fit la visiteuse. Vous prenez, je crois, son parti dans cette affreuse dispute.

Fleda hésita vaguement :

– Cette affreuse dispute ?

– Au sujet du contenu de la maison ? Est-ce que vous ne vous en occupez pas pour lui ?

– Elle sait que vous avez été excessivement bonne pour moi, dit Owen.

Sa déconfiture était si complète qu'elle aggravait leur situation et Fleda se trouva partagée entre l'espérance qu'il prît congé et le désir qu'il pût voir ce que cette occasion allait lui permettre de faire pour lui.

Elle expliqua à Mrs. Brigstock :

– Mrs. Gereth, à Ricks, l'autre jour, m'a demandé avec insistance de le voir à sa place.

– Et elle vous a demandé aussi, avec insistance, de le voir ici, en ville ?

L'affreux chapeau de Mrs. Brigstock semblait exiger la vérité sans sophismes, et Fleda eut sur les lèvres que c'était bien, en effet, la demande de Mrs. Gereth ; mais elle réprima ce mouvement et, avant qu'elle eût pu dire quelque chose, Owen prit à nouveau la parole.

– J'ai tenu à dire à Mona que je viendrais ici, vous savez. C'est exactement ce que je lui ai écrit ce matin.

– Elle était bien certaine que vous viendriez ici, si vous pouviez le faire, répliqua Mrs. Brigstock. Si votre lettre était arrivée j'aurais été préparée à vous trouver ici, au thé. Dans ce cas, je ne serais certainement pas venue.

– Alors, je suis heureuse qu'elle ne soit pas arrivée. Voudriez-vous qu'il parte ? demanda Fleda.

Mrs. Brigstock regarda Owen et réfléchit : son visage ne refléta rien.

– Je voudrais qu'il parte avec moi.

Il n'y avait pas de menace dans son ton, mais elle savait évidemment ce qu'elle voulait. Comme Owen ne répondait pas, Fleda lui jeta un regard qui l'engageait à consentir ; puis, craignant qu'il ne refusât et n'aggravât par là la situation, elle prit sur elle de déclarer qu'elle était sûre qu'il serait très heureux de satisfaire à ce désir. Elle n'avait pas plus tôt parlé qu'elle sentit que ces paroles produisaient un mauvais effet d'intimité : elle avait répondu pour lui comme si elle avait été sa femme. Mrs. Brigstock continua à le regarder comme si elle n'avait rien remarqué, et à s'adresser à Fleda.

– Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu, j'ai à lui parler de plusieurs choses.

– Et moi de même, Mrs. Brigstock ! s'exclama Owen.

Sur quoi il prit son chapeau, comme pour un départ immédiat.

Pendant ce temps la visiteuse s'était tournée vers Fleda :

– Qu'est-ce que Mrs. Gereth va faire ?

– C'est cela que vous êtes venue me demander ? questionna Fleda.

– Cela et plusieurs autres choses.

– Alors, vous auriez beaucoup mieux fait de laisser partir Mr. Gereth et de rester seule pour me faire une bonne visite. Vous pouvez causer avec lui quand vous voulez, tandis que c'est la première fois que vous venez me voir.

Cette proposition fit, évidemment, de l'effet ; Mrs. Brigstock balança visiblement.

– Je ne peux pas causer avec lui quand je veux, répondit-elle. Il y a je ne sais combien de temps qu'il n'est pas venu. Mais il y a des choses qui m'ont amenée ici.

– Ce sont des choses qui n'ont aucune importance, affirma subitement Owen, à la grande surprise de Fleda.

Il n'avait pas tout d'abord répondu au désir exprimé par Mrs. Brigstock de l'emmener avec elle : Fleda comprenait qu'au fond de tout ceci, il y avait la volonté de rester à ses côtés, de ne pas paraître l'abandonner. Mais brusquement, toute son irritation le travaillant, il avait compris qu'il l'abandonnerait davantage en la laissant questionner par la nouvelle visiteuse.

– Vous me permettrez de vous dire, vous savez, Mrs. Brigstock, que je trouve que vous ne devez pas du tout vous en prendre à miss Vetch. Elle est trop bonne de s'intéresser à nous et à notre vilaine dispute. Si vous

voulez en parler, parlez-en avec moi. Je n'aime pas toutes ces interrogations, vous savez. Elle est la franchise même ; je vous dirai tout ce que je pense d'elle, déclara-t-il avec un rire nerveux. Sortons, maintenant, je vous prie, et laissons-la tranquille.

Mrs. Brigstock, à ces paroles, s'anima tout d'un coup. Fleda trouva qu'elle avait l'air très étrange. Elle se tenait très droite, avec une singulière dilatation de tout son corps et de tout son visage à l'exception de sa bouche qui, pincée et arrondie, formait un petit orifice. Fleda était douloureusement partagée : sa joie intérieure était profonde, mais il aurait été inconvenant de paraître s'associer au ton de familiarité que prenait Owen avec une dame qui avait été et qui était peut-être encore sur le point de devenir sa belle-mère. Elle posa sa main sur le bras de Mrs. Brigstock, comme pour la calmer. Mais Mrs. Brigstock devant ce magnifique défenseur s'écriait déjà :

– Il parle, ma parole, comme si j'étais venue ici pour être impolie.

Fleda, en réponse, se mit à rire en la serrant plus fort ; puis elle accomplit l'exploit de l'embrasser délicatement.

– Je ne suis pas du tout effrayée de rester seule avec vous et je ne crains pas que vous me mettiez en morceaux. Je répondrai à toutes les questions que vous pouvez songer à me poser.

– C'est moi qui dois répondre aux questions de Mrs. Brigstock, interrompit de nouveau Owen, et je ne suis pas moins prêt que vous à les affronter.

Il avait une fermeté qu'elle ne lui avait jamais vue.

– Mais elle ne sera restée que quelques minutes. Quelle visite est-ce là ? s'écria Fleda.

– Elle a duré assez longtemps pour ce que je voulais. Il y avait quelque chose que j'avais besoin de savoir, mais je crois que je le sais maintenant.

– Vous savez peut-être des choses que je ne sais pas, dit Fleda avec un sourire. Mais j'ai une sorte d'idée que vous allez sur une piste très fausse.

Mrs. Brigstock, à ces mots, lui jeta un regard profond et pressant tel que Fleda n'aurait pu l'imaginer chez elle ; c'était comme la lueur vacillante d'une vague disposition à la laisser s'expliquer. Mais Owen gâta tout rapidement.

– Rien n'est plus probable ; mais vous ne devez d'explication à personne au monde. Il se peut que j'en doive une, j'en suis même certain, mais pas vous, non !

– Mais pourquoi, s'il y en a une que je puisse donner sans difficulté ? demanda Fleda. Je suis sûre que c'est la seule que Mrs. Brigstock soit venue me demander, si elle est venue me demander quelque chose.

De nouveau la bonne dame regarda fixement sa jeune hôtesse.

– Je crois que je suis venue, voyez-vous, Fleda, seulement pour plaider auprès de vous.

Fleda, le visage animé, hésita un moment.

– Comme si j'étais la femme coquette, dans une comédie ?

La réflexion fut désastreuse. Mrs. Brigstock se détourna d'une présence qui était décidément répréhensible et Fleda comprit, sans pouvoir y remédier, que son intelligente gaieté était prise pour de l'impertinence, ou tout au moins pour de la légèreté. Son allusion était inconvenante, elle aussi, peut-être. L'émotion de Mrs. Brigstock simplifiait : les deux choses n'en faisaient qu'une.

– Je suis tout à fait prête, dit cette dame à Owen avec un ton plutôt doux et peiné. Je voudrais beaucoup vous parler.

– Je suis entièrement à votre service.

Owen tendit la main à Fleda.

– Au revoir, miss Vetch. À demain.

Il ouvrit la porte à Mrs. Brigstock qui passa devant la jeune fille en la saluant à demi et en détournant les yeux. Fleda et Owen debout près de la porte se regardèrent alors gravement sans parler. Leurs yeux se rencontrèrent une fois de plus, un long moment, et elle sentit qu'elle avait dans les siens quelque chose que l'obscurité n'éteignait pas, qu'il n'y avait jamais vu, qu'il n'y reverrait peut-être jamais. Il resta assez longtemps pour recueillir ce regard, pour le recueillir avec des yeux assombris où pointait la surprise... puis il suivit Mrs. Brigstock hors de la maison.

XVI

Il avait exprimé l'espoir de la revoir le jour suivant, mais Fleda, sans grandes réflexions, se dit qu'il ne la verrait pas si elle n'était pas là pour le recevoir. S'il y avait une chose au monde qu'elle désirât en ce moment, c'était que le jour suivant ne ressemblât en rien à celui qui venait de s'écouler. En conséquence, elle ne pensa plus qu'à partir ; elle irait chez Maggie. Elle courut le soir même télégraphier à sa sœur, et quitta Londres le lendemain matin, par un des premiers trains. Elle désirait interposer quelque chose entre elle et Owen, et que pouvait-elle interposer, sinon la distance, sinon le temps ? Elle laissait le champ libre à Mrs. Brigstock. D'ailleurs, elle

avait renoncé à son plan ; elle n'en avait d'autre à présent que celui de la séparation. Cela voulait dire abandonner Owen, renoncer au beau devoir de l'aider à rentrer dans son bien, mais quand elle avait entrepris cette tâche, elle n'avait pas prévu que, par une manœuvre si simple, Mrs. Gereth la ferait échouer. Cette scène chez son père avait anéanti toutes les tâches, et cette scène était de la main de Mrs. Gereth. Il fallait, à présent, qu'Owen, quoi qu'il arrivât, agît lui-même. Fleda n'avait pas connu l'étendue de sa tendresse pour lui jusqu'à ce moment où elle devint consciente de la force avec laquelle elle souhaitait qu'il se montrât supérieur, peut-être même sublime. Elle avait une sorte de foi obscure que cette supériorité, cet héroïsme, ne lui seraient peut-être pas après tout funestes. Elle fermait les yeux et, pendant un jour ou deux, ne vécut que de ce splendide espoir. Ce fut avec lui qu'elle accomplit le rapide voyage ; ce fut avec lui qu'elle arriva chez Maggie ; la petite maison vulgaire dans l'ennuyeuse petite ville en fut illuminée. Owen prenait, dans sa pensée, d'autres proportions : nul doute qu'il n'accomplît virilement toutes les tâches qui se présenteraient.

En rangeant sa modeste garde-robe dans les armoires encore plus modestes de Maggie, elle entrevit cette heureuse vérité, qu'au moins ses pauvres objets ne créaient pas autant de complications que les biens de Mrs. Gereth. En accompagnant Maggie dans les ruelles boueuses où il fallait choisir son chemin, en s'enfonçant avec elle dans des masures infectes et dans des boutiques puantes, en la soutenant dans ses discussions sur le poids des gigots et le goût des fromages, c'était encore, partout, son rêve secret qui se mêlait aux choses. Dans la boue, les chaumières et les

boutiques, elle se sentait heureuse et seule avec lui. Cette joie domina même au repas du soir, lorsque son beau-frère, traçant des plans avec sa fourchette sur une nappe tachée, entreprit de l'intéresser au scandaleux système d'égouts du Foyer des Convalescents. Pour être seule avec son rêve, elle avait fui Ricks et elle sentait maintenant que c'était aussi pourquoi elle avait fui Londres. Cette satisfaction fut naturellement menacée, mais non complètement détruite, par l'arrivée, le second jour, du billet qu'elle était sûre de recevoir d'Owen. Il était allé à West Kensington et, ayant trouvé le nid vide, avait obtenu son adresse de la petite bonne et puis s'était hâté d'aller au club, lui écrire.

Pourquoi m'avez-vous abandonné au moment où j'avais justement le plus besoin de vous ? demandait-il.

Ce qui suivait la rassura davantage, il est vrai, sur sa fermeté d'âme.

Je ne sais pas quelle peut être votre raison, était-il écrit, *ni pourquoi vous n'avez pas laissé un mot pour moi, mais je ne crois pas que vous puissiez penser que j'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire. En ce qui concerne Mrs. Brigstock, j'ai, certainement, senti ce qui était bien et je l'ai fait. J'aurais été honteux si je vous avais laissée à sa merci. Je veux que vous ne soyez ennuyée par personne ; personne ne doit être désagréable pour vous, sauf moi. Je suis maintenant tout à fait libre de vous désirer et je vous désire beaucoup plus que vous ne m'avez permis de vous le dire. Il faut absolument que je vous voie, à cause de ce que j'ai dû dire à Mrs. Brigstock. Elle a été plus désagréable que je ne l'en croyais capable, mais je me suis conduit comme un ange. Je vous assure que je suis parfait, c'est exactement ce que je voudrais que vous voyiez. Vous me devez quelque chose,*

vous savez, puisque vous vouliez faire quelque chose pour moi, que vous ne l'avez pas fait et que votre départ inexpliqué fait comprendre, n'est-ce pas, qu'en fin de compte vous ne pouvez pas le faire. Mais ne m'abandonnez pas. Consentez à me voir, quand ce ne serait qu'une fois. Je n'attendrai pas votre permission, j'arriverai demain. J'ai regardé l'indicateur et j'ai vu que je pourrais arriver après déjeuner et repartir très commodément. Je ne resterai pas longtemps. Pour l'amour de Dieu, soyez là.

Cette missive arriva le matin ; Fleda aurait encore eu le temps de télégraphier un refus. Elle réfléchit à ce parti ; puis elle relut le billet et y trouva, en une phrase, la formule exacte de son devoir. Owen, dans sa simplicité, l'avait exprimée et la subtilité de Fleda n'avait rien à répondre. Elle lui devait quelque chose pour son échec évident, c'était de le recevoir. Il est vrai qu'on aurait pu dire qu'elle n'avait rien gagné par sa fuite. Mon Dieu, elle avait gagné tout de même quelque chose, elle avait gagné un répit. Maggie, qui croyait avoir sa confiance, et qui ne la possédait en aucune façon, l'avait sermonnée pour avoir quitté Mrs. Gereth, et Maggie fut, par conséquent, enchantée quand Fleda lui parla du visiteur qu'elle attendait de bonne heure dans l'après-midi et lui demanda de la laisser seule. Maggie aimait à voir loin et elle put alors à loisir, seule dans sa chambre, sonder l'avenir. Elle avait compris que Fleda « avait quelque chose », ainsi qu'elle le disait familièrement, et l'importance de cette constatation lui sembla accrue quand elle s'aperçut que Mr. Gereth avait l'air d'avoir quelque chose, lui aussi.

Fleda, au salon, sut assez vite ce que c'était. C'était simplement, déclara-t-il, dès qu'il l'aperçut, que tout,

désormais, allait bien. Quand elle lui demanda ce qu'il voulait dire, il répondit qu'à partir de ce moment, il pouvait pratiquement se considérer comme un homme libre : il avait eu, dans la rue, à West Kensington, une scène si affreuse avec Mrs. Brigstock !

– Je savais ce qu'elle voulait me dire ; c'est pour cela que j'avais décidé de la faire partir. Je savais que ce serait désagréable pour moi, mais j'y étais parfaitement préparé, dit Owen. Elle parla dès que nous eûmes tourné le coin ; elle me demanda de but en blanc si j'étais amoureux de vous.

– Et qu'avez-vous répondu ?

– Que cela ne la regardait pas.

– Ah ! dit Fleda, je n'en suis pas sûre.

– Mais moi, je le suis, et c'est moi que cela regarde le plus. Naturellement, je n'ai pas employé tout à fait ces mots-là. J'ai été extrêmement poli, aussi poli qu'elle. Mais je lui ai dit que je considérais qu'elle n'avait pas le droit de me poser cette question. J'ai dit que je n'étais pas sûr que même Mona en eût le droit, à cause de son extraordinaire conduite, vous savez.

Fleda resta silencieuse un instant.

– Tout cela ne répondait pas à ce qu'elle demandait.

– Alors vous pensez que j'aurais dû lui dire ?

La jeune fille réfléchit de nouveau.

– Je pense que je suis surtout contente que vous ne le lui ayez pas dit.

– Je savais ce que j'avais à faire, dit Owen. Il me semblait qu'elle n'avait pas le droit de tomber comme cela sur nous et de nous demander des explications.

Fleda prit un air très grave et pesa toute la question.

– Je vois bien que, quand elle s'est mise en route, et quand elle est arrivée, elle n'avait pas l'intention de tomber sur nous.

– Alors que voulait-elle faire ?

– Exactement ce qu'elle m'a dit avant de partir : elle voulait plaider devant moi.

– Oh, je l'avais bien entendu ! dit Owen. Mais quelle cause voulait-elle plaider ?

– Elle espérait me décider à vous abandonner. Elle me croit terriblement intrigante et s'imagine que j'ai pris, en quelque sorte, possession de vous.

Owen s'étonna :

– Vous n'avez pas levé le doigt. C'est moi qui ai pris possession.

– C'est très vrai, vous avez tout fait vous-même, dit Fleda, avec une douce gravité et sans une ombre de coquetterie, mais ce sont des distinctions qu'elle n'est pas obligée de faire. Elle voit cette singulière intimité entre nous, et cela lui suffit.

– Moi, je suis intime avec vous, et vous ne l'êtes pas avec moi ! s'écria Owen.

Fleda sourit faiblement.

– Vous me faites tout au moins penser que j'apprends à vous connaître très bien quand je vous entends dire une chose pareille. Mrs. Brigstock est venue m'aborder, est venue me supplier, continua-t-elle, mais de vous trouver là, comme chez vous, me faisant une amicale visite et prenant le thé, a lassé sa patience. Elle ne sait pas, vous comprenez, qu'après tout je suis une fille convenable. Elle a tout simplement décidé sur-le-champ que j'étais dangereuse.

– Je n'ai pas pu supporter la manière dont elle vous a traitée et c'était ce que j'avais à lui dire, répliqua Owen.

– Elle est simple et lente, mais elle n'est pas sotte ; je trouve qu'elle m'a, en somme, très bien traitée.

Fleda pensait à la manière dont Mrs. Gereth avait reçu Mona quand les Brigstock étaient allés à Poynton.

Owen eut l'air de trouver que Fleda faisait preuve d'une mauvaise volonté invraisemblable :

– C'est vous qui avez tout supporté... Vous avez été très chic. Et moi aussi, je trouve. Si vous saviez la difficulté que j'ai eue ! Je lui ai dit que vous étiez la plus noble et la plus droite des femmes.

– Cela n'a guère dû lui enlever l'idée qu'il y a des choses pour lesquelles je vous conseille.

– C'est vrai, répondit naïvement Owen. Elle dit que nos relations ne sont pas innocentes.

– Que veut-elle dire ?

– Vous pensez bien que j'ai insisté pour le savoir. Savez-vous ce qu'elle a eu le toupet de me répondre ? demanda Owen. Elle a dit, ce qui était aussi fort, qu'elle ne les trouvait pas du tout naturelles.

Fleda réfléchit de nouveau :

– Eh bien, elle a raison, dit-elle enfin.

– Mais, sur ma parole, c'est vous qui les rendez ainsi.

Sa mauvaise volonté le poussait à bout.

– Je veux dire que vous leur donnez cet air en me tenant ainsi à l'écart.

– Vous ai-je tenu à l'écart aujourd'hui ? dit Fleda en secouant tristement la tête, avec un geste découragé des bras.

Owen profita de ce mouvement de résignation pour essayer de lui prendre la main, mais avant qu'il eût pu la saisir, elle l'avait mise derrière son dos. Ils avaient été, jusque-là, assis tous les deux sur l'unique divan de Maggie, mais ce geste la fit se lever tandis qu'Owen, découragé, s'enfonçait dans son siège et la regardait avec reproche :

– À quoi me sert d'être venu puisque je ne trouve en vous qu'une pierre !

Elle soutint son regard avec toute la tendresse qu'elle n'avait encore jamais exprimée, et ce moment révéla au jeune homme les richesses d'affection qu'elle avait amassées.

– Peut-être, après tout, hasarda-t-elle, y a-t-il même dans une pierre un peu de secours pour vous.

Owen, pendant une minute, la regarda fixement :

– Ah ! vous êtes magnifique, magnifique plus qu'aucune autre, s'exclama-t-il, mais que je sois pendu si je vous comprends jamais. Mardi, chez votre père, vous étiez aussi belle, quand je suis parti, que vous l'êtes en ce moment. Mais le jour suivant, quand je suis revenu, j'ai vu que cela n'avait, sans doute, rien voulu dire ; et maintenant que vous m'avez laissé revenir et que vous brillez devant moi comme un ange, je sens de nouveau que vous n'êtes pas d'un pouce plus près des paroles que je voudrais que vous disiez.

Il resta encore un moment assis ; puis il se dressa subitement :

– Ce que je voudrais que vous disiez est que vous m'aimez… Ce que je voudrais que vous disiez est que vous avez pitié de moi.

Il s'élança près d'elle.

– Ne me comprenez-vous pas, miss Vetch ? Je voudrais que vous m'épousiez.

À ces mots, Fleda lui tendit la main par charité ; elle reçut de la sienne une vive et rapide étreinte.

– Parlez-moi un peu plus de votre liberté d'abord, dit-elle. Je comprends que Mrs. Brigstock n'a pas été complètement satisfaite par le sort que vous avez fait à ses questions.

– Je sais bien qu'elle ne l'a pas été. Mais moins elle l'est, plus je suis libre.

– Que peuvent faire ses sentiments, je vous prie ? demanda Fleda.

– Mais parce que Mona est pire que sa mère. Elle souhaite bien davantage de rompre.

– Alors pourquoi ne le fait-elle pas ?

– Elle le fera, dès que sa mère sera rentrée et lui aura tout dit.

– Lui aura dit quoi ? interrogea Fleda.

– Mais que je suis amoureux de vous.

Fleda discuta :

– Êtes-vous bien sûr qu'elle le fera ?

– Certainement, j'en suis sûr, avec toutes les preuves que j'ai déjà. Cela l'achèvera, déclara Owen.

Ces paroles rendirent sa compagne de nouveau songeuse.

– Prenez-vous donc tant de plaisir à l'achever, une pauvre fille que vous avez aimée.

Owen laissa la question mûrir en lui ; puis, avec une sérénité déconcertante, même pour Fleda qui le connaissait bien :

– Je ne crois pas que je l'aie jamais aimée *pour de bon*, vous savez, répondit-il.

Le rire de Fleda lui causa une surprise aussi visible que l'émotion qu'elle exprimait :

– Alors, comment saurais-je que vous aimez *pour de bon*... quelqu'un d'autre ?

– Oh, je vous le montrerai ! dit Owen.

– Je dois vous croire sur parole, continua la jeune fille. Mais si Mona ne renonce pas à vous ? ajouta-t-elle.

Owen ne fut déconcerté qu'un instant. Il avait pensé à tout :

– Eh bien, c'est alors que vous entrez en scène...

– Pour vous sauver. Je comprends. Vous voulez dire que c'est moi qui dois vous débarrasser d'elle.

Le désarroi d'Owen montra, un instant, qu'il était glacé par la rigueur de sa logique. Mais, en attendant sa réponse, elle sentit bien que ce n'était pas lui qui souffrait le plus. Il ouvrit la bouche pour répondre, et elle eut le temps de dire :

– Vous voyez, Mr. Owen, qu'il n'est pas encore possible de parler de ces choses.

Avec la rapidité de l'éclair, il lui saisit le bras :

– Vous voulez donc dire que vous en parlerez ?

Puis, comprenant enfin le consentement immense de ses yeux :

– Vous voudrez bien m'écouter ? Oh, chère Fleda... Quand, quand ?

– Ah ! quand il y aura autre chose que de la peine !

Ces mots étaient partis comme un grand cri soudain, et ce qui arriva ensuite fut que le son même de sa douleur

la bouleversa. Elle avait entendu l'accent de son âme ; elle se détourna vivement de lui, la seconde d'après elle éclatait en sanglots, puis les bras d'Owen l'entourèrent… Il la serra dans ses bras, et elle s'abandonna ; elle versa, sur sa poitrine, des larmes abondantes ; quelque chose d'emprisonné, d'étouffé, palpitait et s'élançait ; quelque chose de doux et de profond surgissait, quelque chose qui venait des lointains de son cœur et de sa vie, qui avait commencé avec la première apparition d'Owen dans son indifférence, et qui n'avait pas cessé de grandir. Elle sentit ses lèvres sur son visage et l'étreinte de ses bras, forte maintenant du secret deviné. Ce qu'elle faisait, surtout ce qu'elle avait fait, elle le savait à peine ; elle n'était consciente, en s'arrachant à ses bras, que de la chose qui avait pris place dans le cœur palpitant d'Owen, et c'était ceci : comme par le déclic d'un ressort, tout venait de lui être révélé. D'un seul bond, il avait franchi le grand mur qui les séparait : ils étaient ensemble face à face. Elle n'avait plus un lambeau de secret ; un ouragan avait passé, était parti, et laissait détruite la grande façade trompeuse qu'elle avait édifiée pierre par pierre. Le plus étrange fut la désolation de cet instant.

– Et pendant tout ce temps, vous m'aimiez !

Owen devina la vérité avec une surprise si grande qu'elle prit presque la forme d'une tristesse, d'une terreur causée par la perception soudaine que ce n'était pas là qu'était l'impossibilité. Alors elle était peut-être tout entière ailleurs.

– Je vous aimais, je vous aimais, je vous aimais.

Fleda gémit cet aveu, avec le même ton de défi qu'elle aurait eu en confessant une mauvaise action.

– Comment aurais-je pu ne pas vous aimer ! Mais vous ne devez pas, vous ne devez jamais, jamais m'en parler ! Ce n'est pas à vous d'en parler, insista-t-elle, non, n'en parlez pas.

Il était, en vérité, facile de ne pas parler quand la difficulté était de trouver des mots. Il joignit les mains devant elle comme devant une idole ; ses paumes pressées tremblaient tandis qu'il retenait son souffle et qu'elle se calmait dans l'effort de revenir au réel, au devoir. Il l'aida dans cet effort, la faisant asseoir pour l'apaiser avec un geste aussi délicat que si elle avait été un objet sacré. Elle se laissa tomber sur une chaise et il se mit à genoux devant elle ; elle se renversa les yeux fermés et il posa sa tête sur ses genoux. Il n'y avait, pour la remercier, que cet acte de prostration, qui dura, en silence, tandis qu'elle posait sur lui des mains consentantes, qu'elle caressait sa tête, la tenait dans sa tendresse jusqu'à ce qu'il eût complètement reconnu son long aveuglement. L'aveu sembla n'être que de lui – et il la laissa, quand elle se mit debout, le relever enfin, comme d'une basse humiliation.

Si maintenant, dans les yeux l'un de l'autre, ils lisaient la vérité, cette vérité semblait à Fleda plus dure qu'auparavant, plus dure surtout parce qu'au moment même où elle en prenait conscience, il murmurait en extase, serrant ses mains, qu'il avait reprises, les portant à sa poitrine étroitement unies aux siennes :

– Je suis sauvé, je suis sauvé… oui, je le suis. Je suis prêt à tout. J'ai votre promesse, cria-t-il, devant la réponse trop lente à son gré et avec le ton, qu'il avait si souvent, d'un grand garçon dans l'exercice d'un beau jeu.

Fleda s'était de nouveau dégagée, avec le serment intérieur qu'il ne la toucherait plus. Tout cela arrivait trop tôt : c'était affreux.

– Nous ne devons pas parler ainsi, nous ne le devons pas, il faut attendre ! Je me déteste, protesta-t-elle, pour avoir à parler de Mona : c'est comme si j'attendais les souliers d'un mort. C'est trop vil de l'espionner et d'escompter ses actes.

Le visage d'Owen trahit, à ces paroles, une frayeur renaissante, la crainte de quelque ténébreux circuit de sa pensée :

– Si c'est de vous que vous parlez, je comprends. Mais pourquoi est-ce vil de ma part ?

– Oh ! je parle pour moi ! dit Fleda avec impatience.

– Oui, je l'épie, oui, j'escompte ses actes : quelle autre chose puis-je faire ? Si je compte sur elle pour savoir où nous en sommes, je ne fais que la chose du monde à laquelle elle m'a de sa main conduit tout droit. Les publications étaient en train ; la moitié des invitations était faite. Qui a, tout d'un coup, demandé un délai injustifié ? Ce n'est pas moi qu'il faut voir dans tout ceci. Je n'ai jamais songé qu'à en finir.

Owen devenait de plus en plus lucide, de plus en plus confiant dans l'effet de sa lucidité.

– Elle disait qu'elle prenait position pour voir ce que maman ferait. Je lui ai dit que maman ferait ce que je voudrais, et alors elle m'a répondu qu'elle voulait voir cela d'abord. Je lui ai dit que j'arrangerais tout pour le mieux ; elle m'a répondu que vraiment elle préférait l'arranger elle-même. C'était un refus tout net de me témoigner la

moindre confiance ! Et maintenant, dit Owen, elle a, comme de juste, encore moins de confiance en moi, si c'est possible.

Fleda fit à cette opinion l'hommage d'une minute de silence.

– Quant à cela, elle a naturellement raison.

– Pourquoi diantre aurait-elle raison ?

Puis, comme sa compagne s'éloignait de lui, avec un geste des mains, pour réponse :

– Je ne vous ai jamais regardée – ce qui s'appelle regarder – avant qu'elle m'y ait véritablement forcé, continua-t-il. Je sais de quoi je parle. Je vous assure que j'ai raison.

– Non, vous n'avez pas raison. Vous avez tout à fait tort, s'écria Fleda en désespoir de cause. Vous ne devez pas rester ici... Vous ne le devez pas, ajouta-t-elle avec fermeté. Vous me faites dire des choses terribles et il me semble que je vous les fais dire aussi.

Mais avant qu'il eût pu répondre, elle avait repris sur un autre ton :

– Comment se fait-il donc, si tout a changé, que vous n'ayez pas rompu ?

– Moi ?

La question semblait l'avoir pétrifié.

– Pouvez-vous me poser cette question quand je ne souhaitais que de vous plaire ? Ne sembliez-vous pas me montrer, de votre merveilleuse manière, que c'était exactement ce qu'il fallait faire ? Je n'ai pas rompu, exprès pour le lui laisser faire. Je n'ai pas rompu afin qu'il n'y ait pas une chose qu'on pût dire contre moi.

Fleda, après lui avoir lancé ce défi, revint à lui pour s'accuser :

– Il n'y a pas une chose qu'on puisse dire contre vous et je ne sais pas quel sot langage vous me faites tenir. Vous m'avez satisfaite, vous avez eu raison, vous avez été parfait et c'est ma seule consolation et il faut que vous partiez. Tout doit venir de Mona ; et si rien ne vient, toutes nos paroles sont de trop. Vous devez me laisser seule, pour toujours.

– Pour toujours ? dit Owen, stupéfait.

– Je veux dire jusqu'à ce que tout soit différent.

Il regarda autour de lui et prit son chapeau : il semblait, ayant acquis l'essentiel de ce qu'il cherchait, consentir volontiers à respecter les formes, malgré la privation qui en résultait. Il la couvrit du regard avec un beau et simple sourire, mais n'essaya plus de l'approcher.

– Oh, je suis tellement heureux ! s'écria-t-il.

Elle hésita : elle ne cherchait qu'à être impeccable, même au risque d'être sentencieuse :

– Vous serez heureux si vous êtes parfait, risqua-t-elle.

Ces mots le firent éclater de rire.

– Je ne prétends pas être parfait ; mais j'aurai une lettre ce soir.

– Tant mieux, si c'est celle que vous désirez.

Elle ne pouvait pas en dire davantage et, ayant pris un ton aussi sec que possible, elle tomba dans un silence marqué qui enlevait à Owen tout prétexte pour ne pas s'en aller. Cependant, il restait là encore, maniant son chapeau, et remplissant la longue pause d'un sourire forcé et inquiet. Il désirait lui obéir mais il souhaitait évidemment quelque chose de plus. Tandis qu'il marquait cette attente, deux pensées vinrent à Fleda. La première fut que son attitude ne réalisait vraiment pas le bonheur qu'il dépeignait. La

seconde eut à peine traversé la tête de Fleda qu'elle la trouva formulée sur ses lèvres, en dépit de ses résolutions. Elle prit la forme de cette question inattendue :

– Quand donc Mrs. Brigstock devait-elle être de retour, m'avez-vous dit ?

Owen fut surpris.

– À Waterbath ? Elle devait passer la nuit en ville, vous savez. Mais quand elle m'a quitté, après notre conversation, je me suis dit qu'elle prendrait un train du soir. Je sais que je lui ai donné envie de rentrer chez elle.

– Où vous êtes-vous séparés ? demanda Fleda.

– À la gare de West Kensington, elle allait à Victoria. Je l'ai accompagnée et c'est sur le chemin que nous avons causé.

Fleda médita quelque temps.

– Si c'était bien cette nuit-là qu'elle était rentrée, vous auriez déjà eu des nouvelles de Waterbath.

– Je ne sais pas, dit Owen. Je pensais que j'aurais pu en recevoir ce matin.

– Elle ne doit pas être rentrée, déclara Fleda. Mona aurait écrit immédiatement.

– Oh ! certainement. Elle m'aurait jeté sa réponse à la tête, concéda joyeusement Owen.

Fleda réfléchit de nouveau.

– Alors, même dans le cas où sa mère ne serait pas rentrée avant le matin, vous auriez eu votre lettre aujourd'hui au plus tard. Vous voyez qu'elle met beaucoup de temps.

Owen hésita, puis se mettant à rire :

– Oh ! tout va bien. Je suis sûr de l'effet de la venue de Mrs. Brigstock sur elle… l'effet de cette mauvaise humeur que la vieille dame montrait quand nous nous sommes

séparés. Savez-vous ce qu'elle m'a demandé, continua-t-il familièrement, elle m'a demandé avec une sorte de ton aigre si je croyais que vous aviez vraiment de l'affection pour moi. Naturellement je lui ai dit que je pensais que vous ne vous souciiez pas de moi, pas le moins du monde. Comment aurais-je pu le croire, avec vos manières extraordinaires ? Cela ne fait rien ; j'ai bien vu qu'elle croyait que je mentais.

– Vous auriez dû lui dire, voyez-vous, que c'était la première fois que je vous voyais en ville, observa Fleda.

– Ma foi, je l'ai dit et pour vous, pour vous uniquement !

Un je ne sais quoi, dans ces paroles, toucha si fort la jeune fille que, pendant un moment, elle n'osa pas parler.

– Vous êtes un honnête homme, dit-elle à la fin.

Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit :

– Adieu.

Mais il ne partit pas encore ; et elle se rappela comment, à la fin de l'heure passée à Ricks, elle avait été obligée de lui faire quitter la maison. Il avait l'habitude d'une sorte de flânerie enjouée qui l'aidait dans de telles occasions, mais elle voyait cette fois-ci son poing vigoureux froisser ses gros gants épais, comme s'ils avaient été en papier.

– Mais, même s'il n'y a pas de lettre… commença-t-il.

Il commença et abandonna sa phrase.

– Vous voulez dire, même si elle ne vous délie pas ? Ah ! vous m'en demandez trop !

Fleda parlait de l'antichambre minuscule, où elle s'était réfugiée entre le vieux baromètre et le mackintosh usé.

– Que puis-je dire ? Que sais-je ? Au revoir, au revoir ! Si elle ne vous délie pas, c'est que vraiment elle vous est attachée !

– Elle ne l'est pas, elle ne l'est pas : il n'y a rien entre nous ! Est-ce qu'on ne se rend pas compte ?... Seulement avec vous ! ajouta Owen lamentablement.

Sur ces paroles, il sortit de la pièce, abaissant sa voix en secrètes supplications, la priant de discuter vraiment avec lui le cas où Mona ne dirait rien. C'était cet aveu d'un besoin d'aide et d'approbation qui la faisait battre en retraite, qui l'endurcissait dans son effort pour sauver ce qui pouvait rester de tout ce qu'elle avait donné, et donné probablement pour rien. De le voir se cramponner ainsi moralement à elle créait la vision d'une faiblesse cachée, quelque part, au sein de cette belle jeunesse, une heureuse faiblesse d'homme sur laquelle, si elle en avait eu le droit, ç'eût été un délice de veiller. Elle défaillit un peu, cependant, à la pensée qu'il n'y avait pas encore de droit que le pauvre Owen pût légitimement conférer.

– Vous pouvez m'en croire, murmura-t-il, sur mon honneur, vous savez, elle me déteste.

Fleda avait saisi la pomme de la rampe peinte du petit escalier de Maggie ; elle recula, en montant sur la première marche.

– Pourquoi, alors, ne le montre-t-elle pas de la seule manière possible ?

– Elle l'a montré ! Le croirez-vous si vous voyez la lettre ?

– Je ne désire voir aucune lettre, dit Fleda. Vous allez manquer votre train.

Elle lui faisait face, lui disait adieu de la main et avait reculé d'une marche ; mais il s'élança près de l'escalier et par-dessus la rampe, lui saisit rudement le poignet :

– Voulez-vous dire qu'il faut que j'épouse une femme que je déteste ?

Du haut des marches, elle plongea ses yeux dans le visage levé vers elle.

– Ah, vous voyez qu'il n'est pas vrai que vous soyez libre !

Elle semblait presque exulter.

– Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !

Lui, à ces paroles, comme un nageur qui lutte, eut un mouvement de la tête et répéta sa question :

– Voulez-vous dire que je dois épouser cette femme ?

Fleda hésita ; il la tenait ferme.

– Non. Tout vaut mieux que cela.

– Alors, au nom de Dieu, que dois-je faire ?

– Vous devez vous arranger avec elle. Vous ne devez pas trahir votre foi. Tout vaut mieux que cela. Vous devez, en tout cas, être absolument sûr. Elle doit certainement vous aimer... Comment pourrait-elle ne pas le faire ? Moi, je ne renoncerais pas à vous, dit Fleda.

Elle parlait haletante, en mots entrecoupés.

– Vous lui avez promis le mariage : c'est une chose immense pour elle.

Puis, le regardant encore un moment :

– Moi, je ne renoncerais pas à vous, dit-elle de nouveau.

Il lui tenait encore le bras ; elle comprit son désarroi, sa détresse. D'un geste rapide elle s'inclina jusqu'à sa main, qu'elle pressa de ses lèvres avec une passion qui doubla la force de ses mots :

– Jamais, jamais, jamais ! cria-t-elle ; et avant qu'il eût réussi à la saisir, elle s'était retournée, avait enjambé les marches et avait fui loin de lui plus vite encore qu'elle n'avait fui à Ricks.

XVII

Dix jours après cette visite, elle reçut un message de Mrs. Gereth : *Venez immédiatement me retrouver ici*. C'était remarquablement sec, dit Maggie, mais aussi, ajouta Maggie, remarquablement généreux. « Ici » était un hôtel à Londres et Maggie avait embrassé un genre de vie qui commençait déjà à lui donner le désir d'un hôtel à Londres. Elle aurait répondu à l'instant et fut surprise de voir sa sœur hésiter. L'hésitation de Fleda, qui ne dura qu'une heure, s'exprima dans la pensée de la jeune fille par la réflexion qu'en obéissant à l'ordre de son amie, elle ne savait pas « de quoi il retournait ». Cet ordre, cependant, était aussi une prière ; mais la générosité de Mrs. Gereth avait créé à Fleda des obligations plus fortes que toutes les répugnances. Cette fois-ci, au bout d'une heure, elle sacrifia à la reconnaissance en prenant le train, et à sa méfiance en laissant ses bagages. Elle partit comme pour la journée seulement. Dans le train, cependant, elle eut une autre heure de méditation, pendant laquelle la méfiance grandit en son esprit. Il lui semblait que, pendant ces dix jours, elle avait vécu dans l'obscurité, attendant, du côté de l'Orient, une aube qui ne s'était pas levée. Elle avait pensé moins que d'habitude à Mrs. Gereth, ayant été ces derniers temps si particulièrement occupée de Mona. Si les événements devaient justifier les prévisions d'Owen sur l'action de Mrs. Brigstock sur sa fille, le mystère était, à la fin de la semaine, aussi entier que jamais. Ce silence général était exactement ce que Fleda avait désiré, mais il lui donnait pour le moment le profond sentiment d'un

échec, le sentiment d'une chute soudaine effectuée d'une hauteur où elle avait eu toutes les choses à ses pieds. Elle n'avait rien à ses pieds maintenant : elle était, elle-même, tout au fond. Aucun signe de vie ne lui était venu d'Owen – du pauvre Owen qui n'avait évidemment aucune nouvelle à donner de la fameuse lettre de Waterbath. Puisque la lettre n'avait pas été écrite, il aurait fallu qu'il avançât un argument considérable pour prouver sa liberté. Son silence s'accordait avec la stricte honnêteté que son amie exigeait de lui.

À travers cette situation, on entrevoyait le rôle important de Mona. Fleda avait assez d'imagination – don précieux dans la vie – pour réaliser cette image d'une immobilité efficace. La vierge puissante de Waterbath était certainement en train de réussir, puisqu'elle pouvait entretenir ses griefs, comme des parents pauvres, sans aucun frais. Elle représentait un colossal poids mort ; un mauvais présage prenait corps dans cette tranquillité. « Quel est donc le jeu qu'ils jouent ? » Voilà tout ce que la pauvre Fleda pouvait dire ; car elle avait l'intime conviction qu'Owen était maintenant sous le toit de sa fiancée. C'était surprenant s'il détestait Mona ; et s'il ne la détestait pas, qu'était-ce donc qui l'avait amené à Raphael Road et chez Maggie ? Fleda ne voyait pas très clair, mais elle sentait que, pour expliquer que leur dernière entrevue n'eût donné aucun résultat, il fallait l'hypothèse du sacrifice total qu'elle lui avait présenté. Il n'était allé à Waterbath que parce qu'elle lui avait dit, en somme, qu'il devait y aller. Elle défaillait en voyant que, dans cette atmosphère impénétrable, la silhouette épaisse de Mona n'avait jamais perdu un pouce. Elle se demandait avec agitation ce que Mrs. Gereth pensait maintenant,

et ressentait une étrange allégresse à l'idée que le sable sur lequel la maîtresse de Ricks avait édifié un triomphe temporaire tremblait sous la surface. Comme le *Morning Post* était encore silencieux, Mrs. Gereth devait, naturellement, être encore plus confiante. De cet aveuglement Fleda comprenait l'importance, en se disant que pendant un mois la mère d'Owen avait été aussi impénétrable que Mona. Elle avait laissé sa jeune amie tranquille parce que, de Ricks, elle entretenait la certitude que son fils avait fait le contraire. Elle avait eu raison, mais les choses en étaient bien avancées ! Faire venir Fleda était, de ce point de vue, Fleda le sentait, parfaitement naturel ; on la faisait venir pour voir enfin combien de points la jeune fille marquait, compte facile à faire si Owen était vraiment à Waterbath.

Fleda trouva Mrs. Gereth dans un modeste appartement et remarqua sur son noble visage un air de fatigue qui indiquait, se dit-elle, l'effort de cette pénible attitude de réserve dont Fleda avait eu le bénéfice. Un des traits habituels de leurs relations était une légère timidité de Fleda provoquée par l'intrusion puissante de Mrs. Gereth dans son intimité. Si l'épanchement avait été difficile même à l'époque où la jeune fille, dans le premier feu de son amitié, avait éprouvé le plus de confiance, le cœur lui manquait maintenant qu'elle arrivait avec des réticences, des conditions et qu'elle ne pouvait pas se permettre les simplifications hardies de sa protectrice. Dans la lueur qui illumina le regard fatigué, au moment où elles s'embrassèrent, Fleda sentit si bien le retour du fardeau sur ses épaules que son courage chancela et qu'elle se demanda quel secours elle avait apporté de la retraite

où on l'avait envoyée. Les manières aisées de Mrs. Gereth faisaient bon marché de la faiblesse, et il y avait dans cet accueil une chaleur, une espèce de noblesse familière qui humiliait par avance une conscience tourmentée. Quelque chose était arrivé. Fleda le voyait, et dans l'air de bravade qui semblait annoncer que tout était changé, elle voyait aussi la formidable affirmation que ce quelque chose était ce qui devait plaire à une jeune fille sensée. Cette jeune fille se sentit encore plus petite, même avant que sa compagne, s'apercevant au second coup d'œil qu'elle n'avait pas de bagages, ne se fût exclamée et ne l'eût amicalement grondée. Mais certainement, elle avait compté que Fleda resterait !

Fleda pensa que le mieux était de montrer aussi de l'aplomb et dès le début :

– C'est justement, chère Mrs. Gereth, ce dont je voulais être sûre. Il m'a semblé que le mieux était de faire cela d'abord, je veux dire m'en assurer, sans faire de préparatifs.

– Eh bien, vous aurez la bonté de les faire sur-le-champ !

Mrs. Gereth parlait avec beaucoup d'énergie :

– Vous partez à l'étranger avec moi.

Fleda fut surprise, mais elle sourit aussi :

– Ce soir... demain ?

– Dans très peu de jours. C'est tout ce qui me reste à faire, maintenant.

Le cœur de Fleda, à ces mots, battit brusquement ; elle se demanda à quel trait de la situation il était fait allusion.

– Je pars pour un an au moins, continua son amie. Nous irons droit à Florence. Nous pourrons nous arranger là. Naturellement, je ne compte pas, ajouta-t-elle, que vous

resterez tout ce temps avec moi. Ce sera à décider. Owen nous rejoindra aussitôt que possible, il n'est peut-être pas tout à fait prêt à partir avec nous. Mais je suis convaincue que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Cela fera un bon changement ; cela mettra l'intervalle convenable.

Fleda écoutait ; elle était profondément intriguée.

– Comme vous êtes bonne pour moi ! dit-elle d'abord.

Ce projet lui suggérait tant de questions qu'elle savait à peine laquelle poser la première. Elle en choisit une au hasard :

– Vous tenez vraiment de Mr. Gereth qu'il viendra avec nous ?

La mère de Mr. Gereth sourit en réponse et Fleda savait que ce sourire était une critique tacite de cette manière d'appeler son fils. Fleda parlait habituellement de lui en disant « Mr. Owen » ; il faisait partie de sa nouvelle ligne de conduite de renoncer ostensiblement à ce droit. Les manières de Mrs. Gereth confirmaient l'impression d'une assurance qu'elle n'éprouvait pas : Fleda l'avait eue dès les premiers mots et se souvenait de l'audace voulue avec laquelle, peu de semaines auparavant, son amie avait accueilli son premier mouvement de stupeur au milieu des dépouilles de Poynton. C'était son habitude de considérer comme absolument acquis tout ce qu'elle désirait :

– Oh, si vous répondez pour lui, ce sera tout aussi bien, dit-elle.

Puis elle posa ses mains sur les épaules de la jeune fille et la tint à bout de bras, comme si elle allait la secouer un peu, tandis que dans les profondeurs de ses yeux brillants, Fleda découvrait quelque chose d'obscur et d'inquiet.

– Méchante petite fourbe, pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

Le ton adoucissait la dureté des paroles, et sa visiteuse n'avait jamais eu un tel sentiment de son indulgence. Mrs. Gereth savait être patiente ; cela faisait partie de son plan général de séduction, mais c'était aussi comme si elle tendait à Fleda une forte note quand la jeune fille ne pouvait que fouiller inutilement une poche vide.

– Vous le saviez parfaitement à Ricks et cependant vous l'avez, en fait, nié. C'est pourquoi je vous appelle méchante et fourbe.

Ce fut aussi peut-être pourquoi elle l'embrassa presque rudement.

– Je crois qu'avant de vous répondre, il vaudrait mieux que je sache de quoi vous parlez, dit Fleda.

Mrs. Gereth la regarda avec un peu de dureté.

– Vous vous êtes parfaitement tenue, ma chère. Je ne vous apprends rien en vous disant qu'il meurt d'amour pour vous.

Fleda hésita.

– Vous l'a-t-il dit, chère Mrs. Gereth ?

La chère Mrs. Gereth sourit avec douceur :

– Comment aurait-il pu, puisqu'il ne communique avec moi que par votre intermédiaire et que vous êtes si compliquée que vous cachez tout ?

– N'a-t-il pas répondu au billet par lequel vous lui appreniez que j'étais en ville ? demanda Fleda.

– Il a suffisamment répondu en se précipitant chez vous sur-le-champ.

Mrs. Gereth riposta avec une fermeté prompte qui mettait à néant d'avance, presque insolemment, toutes

les remontrances possibles : le sentiment que Fleda eut de sa propre responsabilité devint alors si intense que ses rancunes lui parurent légères en comparaison. Elle n'eut pas la force d'élever une plainte et fut seulement capable, abandonnée ainsi avec ses petits secrets, de tirer d'elle-même, au bout d'un moment, cette question :

– Comment, alors, avez-vous pu savoir que votre fils a jamais pensé…

– Qu'il irait au feu pour vous ? interrompit Mrs. Gereth.

– J'ai eu la visite de Mrs. Brigstock.

Fleda ouvrit les yeux.

– Elle est allée à Ricks ?

– Le lendemain du jour où elle a trouvé Owen à vos pieds. Elle sait tout.

Fleda secoua tristement la tête ; elle était plus effrayée qu'elle ne voulait le montrer. Ce singulier voyage de Mrs. Brigstock à Ricks, qu'avec une simplicité égale, pour une fois, à celle d'Owen, elle n'avait pas deviné, lui parut maintenant la cause du silence de ces dix derniers jours.

– Il y a des choses qu'elle ne sait pas, s'écria-t-elle tout de suite.

– Elle sait qu'il ferait n'importe quoi pour vous épouser.

– Il ne lui a pas dit cela, dit Fleda.

– Non, mais il vous l'a dit. C'est encore mieux ! dit Mrs. Gereth en riant. Ma chère enfant, continua-t-elle, avec un air qui affecta la jeune fille comme une sorte de sacrilège aveugle, n'essayez pas de vous faire meilleure que vous n'êtes. Moi, je sais qui vous êtes. Je n'ai pas vécu si longtemps avec vous pour rien. Vous n'êtes pas encore une sainte du Paradis. Seigneur, pour quelle sorte de personne

m'auriez-vous prise, au temps de ma belle jeunesse ! Mais vous l'aimez, heureusement, petite sotte. Vous êtes pâle d'amour, ma belle. Voilà justement ce que je voulais voir. Et au nom du ciel je ne peux voir ce qu'il y a à blâmer là-dedans.

Puis, avec une intention plus précise, un regard qui sembla étrange à Fleda, elle ajouta :

– Tout est arrangé.

– Je ne l'ai vu que deux fois, dit Fleda.

– Que deux fois ?

Mrs. Gereth souriait encore.

– Chez papa, le jour dont Mrs. Brigstock vous a parlé, et une fois, depuis, chez Maggie.

– Eh bien, cela vous regarde tous les deux et il me semble que vous n'avez guère de sang dans les veines.

Mrs. Gereth parlait avec un bel enjouement qui donna, une minute, de l'éclat à sa conviction.

– Je ne sais pas ce qui est en vous. Vous exagérez les difficultés d'une manière absurde. Mais soyons contents de ce peu et quand je vous aurai tous les deux à l'étranger...

Elle s'interrompit, comme gênée par une pensée trop forte et ce qu'elle attendait de leur réunion à l'étranger ne fut exprimé que par un lent frottement de mains.

Ce geste rendit, d'ailleurs, la promesse si certaine que sa compagne fut, pour un moment, persuadée. Mais il n'y avait rien encore qui parût justifier la conviction enthousiaste de Mrs. Gereth ; la visite de la dame de Waterbath ne l'expliquait qu'à moitié.

– Est-il permis d'être étonnée, demanda respectueusement Fleda, que Mrs. Brigstock ait cru trouver de l'aide en allant vous voir ?

– Il n'est jamais permis d'être étonné devant les aberrations des sots de naissance, dit Mrs. Gereth. Si une vache essayait de compter, elle arriverait à d'aussi beaux résultats. Mrs. Brigstock est venue essayer de me persuader.

– Mais qu'espérait-elle de vous, connaissant votre opposition si ferme dès le début ?

– Elle ne savait pas que c'était vous que je voulais, ma chérie. C'est surprenant, car je suis violente, et je publie bruyamment mes désirs. Mais cette vieille chouette ne sent pas votre charme.

Fleda se sentit rougir légèrement, mais elle essaya de sourire.

– Lui avez-vous parlé de moi ? Lui avez-vous fait comprendre que vous me vouliez ?

– Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas assez folle.

– Vous n'avez pas voulu vexer Mona ? insinua Fleda.

– Non, je ne voulais pas la vexer, naturellement. Nous avons dû naviguer dans un étroit passage, mais, grâce à Dieu, nous voilà enfin au large !

– Qu'appelez-vous le large, Mrs. Gereth ? demanda Fleda.

Puis, comme l'autre ne savait que répondre :

– Savez-vous où est Mr. Owen aujourd'hui ?

Mrs. Gereth fut surprise :

– Voulez-vous dire qu'il est à Waterbath ? Eh bien, c'est votre affaire. Si cela vous est égal, je n'ai rien à dire.

– Il m'est égal qu'il soit où il veut, dit Fleda. Mais je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il est.

– En ce cas, vous devez être honteuse de vous ! s'écria Mrs. Gereth avec un changement de ton qui montrait quelle profonde passion renforçait toutes ses paroles.

La pauvre femme, saisissant ensuite la main de sa compagne, comme pour réparer un peu sa dureté, parla avec plus de patience :

– Ne comprenez-vous pas, Fleda, quelle foi immense, quelle foi fervente, j'ai mise en vous ?

Son ton était vraiment celui de la supplication.

Fleda fut profondément secouée ; elle resta silencieuse un moment.

– Si, je comprends. Était-elle venue pour se plaindre de moi ?

– Elle était venue voir ce qu'elle pouvait faire. Elle avait été terriblement bouleversée, la veille, par ce qui s'était passé chez votre père et elle s'était embarquée pour Ricks, sur l'inspiration du moment. Elle ne pensait pas à venir en partant de chez elle, mais de vous voir si intimement installée avec Owen l'avait subitement décidée. Toute l'histoire, m'a-t-elle dit, était écrite sur vos deux visages. Elle essaya de me faire céder par un appel à mon bon cœur, ce fut son expression, et quand elle commença à me parler de vous, quand elle commença à dénoncer la fourberie d'Owen, j'ai montré autant de bon cœur qu'elle pouvait le désirer. J'ai fait comme si je n'entendais qu'une supplication pour sa fille, que vous et Owen faisiez mourir, mais je m'appliquais à être compatissante pour Mrs. Brigstock. Je lui ai demandé pourquoi le mariage n'avait pas été célébré quand, depuis des mois, Owen était absolument prêt ; et je lui ai prouvé avec évidence que cette malheureuse faute de Mona dégageait la responsabilité d'Owen. Voulait-elle de lui maintenant qu'il lui était devenu étranger, qu'il était dégoûté, qu'il avait un grief sur le cœur ? Elle me rappela

que Mona avait aussi un grief, mais elle reconnut qu'elle n'était pas venue me parler de cela. Ce qu'elle était venue faire n'était pas d'essayer de reprendre mon bric-à-brac, mais simplement de regagner Owen. Ce qu'elle voulait, c'était que, par charité, je consentisse à « être juste ». Owen avait été affreusement ensorcelé – elle n'a pas dit ce mot, elle a dit « égaré » – mais c'était vous, tout simplement, qui l'aviez ensorcelé. Il reviendrait à lui si je voulais le débarrasser de vous. Elle m'a demandé de but en blanc si je désirais qu'il vous épousât.

Fleda avait écouté avec une douleur intolérable et une frayeur croissante, comme si son interlocutrice entassait, pierre par pierre, une masse mortelle sur sa poitrine. Elle avait le sentiment d'être enterrée vive, étouffée par la simple expansion d'une autre volonté ; elle n'avait plus à présent qu'une étroite brèche pour respirer. Un seul mot, se disait-elle, suffirait à la combler et, avec la question qui lui vint aux lèvres quand Mrs. Gereth s'arrêta, il lui sembla que, glacée de terreur, elle recevait son verdict.

– Qu'avez-vous répondu à cela ? demanda-t-elle.

– J'ai été embarrassée, car je voyais le danger... le danger qu'elle retournât chez elle dire à Mona que je vous soutenais. Ç'avait été un bonheur d'apprendre qu'Owen s'était déjà tourné vers vous, mais ma joie ne me fit pas perdre la tête. Je réfléchis avec intensité pendant quelques secondes et je trouvai ma porte de sortie.

– Votre porte de sortie ? murmura Fleda.

– Je me suis souvenue que vous m'aviez défendu de dire un mot à Owen.

Fleda riposta :

– Et vous êtes-vous souvenue de la petite lettre que, malgré ma défense, vous êtes arrivée à lui écrire ?

– Parfaitement. Ma petite lettre était un modèle de réticence. Ce dont je me souvins fut tout ce que je m'étais interdit de dire en ces quelques mots. J'avais été un ange de délicatesse... Je m'étais effacée comme une sainte. Il n'aurait pas été digne de moi d'avoir fait tout cela, puis d'apparaître à cette femme comme ayant fait le contraire. De plus, cela ne la regardait pas.

– Est-ce ce que vous lui avez dit ? demanda Fleda.

– Je lui ai dit que cette question révélait une méconnaissance totale de la nature de mes relations actuelles avec mon fils. Je lui ai dit que je n'avais plus de relations avec lui et que rien ne s'était passé entre nous, depuis des mois. Je lui ai dit que j'avais pris à Poynton ce que j'avais le droit de prendre et que je n'avais rien fait d'autre au monde. J'étais bien décidée, puisque j'avais dû tenir ma langue pour vous obliger, à déployer toute la vertu acquise par mon sacrifice.

– Et Mrs. Brigstock fut-elle satisfaite de votre réponse ?

– Elle fut visiblement soulagée.

– Il est heureux pour vous, dit Fleda, qu'elle ne semble pas avoir compris la manière dont vous m'avez, presque sous son nez, vantée à votre fils à Poynton.

Mrs. Gereth sembla se rappeler cette scène ; elle sourit avec une sérénité qui montrait admirablement la bonne humeur avec laquelle elle était arrivée à accueillir ces allusions exaspérantes.

– Comment l'aurait-elle comprise ?

– Elle l'aurait comprise si Owen avait raconté votre sortie à Mona.

– Oui, mais il ne l'a pas fait. Tout son instinct l'a poussé à le cacher à Mona. Il ne le savait pas, mais il vous aimait déjà ! déclara Mrs. Gereth.

Fleda secoua la tête avec découragement.

– Non, c'était seulement moi qui l'aimais.

Mrs. Gereth mêla immédiatement à sa flamme cette pâle étincelle.

– Chère petite misérable ! s'écria-t-elle et, de nouveau, elle embrassa sa jeune amie avec férocité.

Fleda se soumit comme un animal malade. Elle se soumettrait à tout maintenant :

– Et puis, qu'est-il arrivé ?

– Rien que ceci : quand elle fut partie, je me suis dit qu'elle avait gagné quelque chose.

– Quoi donc ?

– Son déjeuner et rien d'autre. Mais moi, j'avais tout gagné !

– « Tout. »

Fleda trembla. Mrs. Gereth, frappée sans doute par son ton, la couvrit d'un regard d'une profondeur prodigieuse.

– Ne me manquez pas maintenant.

Cela avait si bien l'air d'une menace que la pauvre fille, devinant enfin toute la vérité, se laissa tomber faiblement sur une chaise.

– Au nom du ciel, qu'avez-vous fait ?

Mrs. Gereth était debout dans la gloire du grand coup qu'elle allait frapper.

– Je vous ai installée.

Fleda, épouvantée, la vit qui remplissait la pièce du rayonnement de sa magnificence.

– J'ai tout renvoyé.

– Tout ? balbutia Fleda.

– Jusqu'à la plus petite tabatière. Le dernier chargement est parti hier. Les mêmes gens l'ont fait. Le pauvre petit Ricks est vide.

Puis, dans une conclusion splendide, comme pour couper court à toute remontrance :

– Tout est à vous, petite sotte, termina Mrs. Gereth, en levant sa belle tête et en frottant ses mains blanches.

Dans ses yeux profonds, Fleda vit qu'il y avait des larmes.

XVIII

Elle fut lente à comprendre cette nouvelle, mais quand elle l'eut comprise, elle sentit que la coupe d'amertume débordait. Ce qui l'emplissait, c'était son angoisse, dont le goût la rendit subitement malade. N'était-elle pas devenue, en cet instant, traître à son amie ? La trahison lui parut encore plus grande quand elle s'aperçut que l'intention de Mrs. Gereth lui rendait un magnifique hommage. Mrs. Gereth avait voulu s'assurer d'elle et avait trouvé qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de faire un grand appel à son honneur. S'il est vrai, comme les hommes le prétendent, que le sens de l'honneur est faible chez les femmes, quelques-unes des conséquences de cet événement pourraient éclaircir la question. En tout cas, ce que Fleda comprenait, c'est qu'on s'était assuré d'elle, car la grandeur du sacrifice imposait une obligation aussi grande. C'était une corruption calculée, écrasante, étalée sous ses yeux avec

ces paroles : « Voilà ce que je fais pour vous ! » Ce que Fleda devait accomplir en retour n'avait pas besoin d'être expliqué. Le sentiment de n'avoir rien à offrir la fit, à ce moment, presque crier de douleur ; mais son premier effort, en face du fait accompli, fut d'étouffer ce cri devant sa compagne. Combien peu Fleda avait fait, Mrs. Gereth ne le savait pas et peut-être y avait-il encore quelque moyen de retarder la découverte. De son côté, Fleda avait aussi découvert quelque chose : elle savait bien qu'on la désirait, mais elle n'avait pas encore compris avec quelle passion. Cette magistrale et audacieuse diplomatie l'éblouissait, lui faisait perdre pied. Elle admirait le risque, risque noblement accepté par Mrs. Gereth pour la misérable créature que la jeune fille, en ce moment, sentait qu'elle était. Le changement qui, sur l'heure, s'accomplit en elle, fut extraordinaire. Son sentiment sur la question des concessions fut transformé du coup. Quelques semaines auparavant, elle avait souffert du tort fait à Owen, et son cœur avait saigné devant les blessures de Poynton. Et maintenant, en apprenant que le lieu dont la désolation l'avait obsédée avait retrouvé sa splendeur, elle était aussi près de sonner l'alarme que si, du pont d'un vaisseau, elle avait vu un être aimé se jeter dans la mer. Mrs. Gereth, en un éclair, était devenue une victime ; la pauvre maison de Ricks avait été dépouillée en une nuit. Si le sentiment de Fleda au sujet des chers objets s'était cristallisé, ç'aurait été sous la forme d'un ordre affolé. « Arrêtez !... Cela ne sert à rien ; rapportez-les... Il est trop tard ! » Maintenant, Fleda savait vraiment ce qu'on attendait d'elle. Avoir joué cette carte, c'était pratiquement, pour Mrs. Gereth, avoir gagné la partie. Et Fleda devait bien

reconnaître qu'aussi loin qu'allait la théorie, la partie était gagnée. Oui, on s'était bien assuré d'elle.

Elle ne pouvait, cependant, réussir à retarder davantage son explication. « Pourquoi, ma très chère, n'avez-vous pas attendu ? Ah ! pourquoi ? » : si elle arrêta, sur ses lèvres, cette plainte inutile, qui sans cesse lui montait du cœur, ce fut d'abord parce que l'humilité de la reconnaissance l'aida à gagner du temps, lui permit de se montrer sincèrement trop bouleversée pour parler. Elle baisa les mains de sa compagne, lui rendit grâces, lui murmura de doux éloges entrecoupés et cependant sentit que tout cela trahissait surtout le désespoir de son cœur épuisé. Elle vit que Mrs. Gereth prenait soudain conscience de ce désespoir et percevait le frémissement de sa voix sous la bravoure trompeuse des paroles d'affection.

– Allez-vous me dire, au point où nous en sommes, que vous l'avez perdu ?

Le ton de cette question donna à l'idée une vraisemblance que Fleda ne put accueillir qu'avec terreur :

– Je ne sais pas, Mrs. Gereth, comment le saurais-je ? demanda-t-elle. Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps ; comme je viens de vous le dire, je ne sais même pas où il est. Ce n'est pas du tout sa faute, se hâta-t-elle de dire. Il aurait été avec moi tous les jours si j'avais voulu. Mais je lui ai fait comprendre, la dernière fois, que je ne le recevrais plus avant qu'il ne puisse me prouver qu'il était complètement et définitivement relevé de sa parole. Oh ! il ne le peut pas, voyez-vous, et c'est pour cela qu'il n'est pas encore revenu. Quand il reviendra, sa position sera meilleure. Il sera bouleversé par la chose splendide que vous avez faite. Je sais que vous désirez que je comprenne que vous l'avez

fait pour moi autant que pour Owen, mais c'est justement cela qui le touchera le plus. Quand il le saura, dit Fleda avec l'optimisme du désespoir, quand il le saura...

Mais là, regrettant de s'être avancée, elle perdit tout à fait contenance. Il lui était impossible de dire ce qu'Owen ferait quand il le saurait.

Elle avait attiré Mrs. Gereth sur le sofa avec le vague désir de la calmer et de gagner encore du temps, mais la grande bienfaitrice mystifiée, qui endurait cette démonstration avec une patience de mauvais augure, était loin d'inviter aux affectueuses confidences. Fleda sentit qu'elle était en train de déguiser la situation avec de faux ornements et de créer, même pour elle, l'illusion qu'Owen dont elle disait le nom à présent simplement, doucement, pouvait entrer et les surprendre à tout moment. Dans son immense besoin d'être comprise et justifiée, elle détournait avec effroi les yeux de tout ce qu'elle pouvait avoir à se faire pardonner. Elle pressa le bras de sa compagne comme pour l'apaiser jusqu'à ce qu'elle sût réellement ; puis, au bout d'une minute, elle déversa à flots la pure essence de ce qu'elle avait appelé, en de meilleurs jours, son secret :

– Il ne faut pas croire que je ne l'aime pas. Je le lui ai dit : je l'aime tant que je mourrais pour lui, je l'aime tant que cela est horrible. Ne me regardez donc plus comme si je n'avais pas été bonne pour lui, comme si je n'avais pas été aussi tendre que s'il allait mourir et que seule ma tendresse eût pu le sauver. Regardez-moi comme si vous me croyiez, comme si vous sentiez ce que j'ai traversé. Chère Mrs. Gereth, je baiserais le sol sur lequel il marche. Je n'ai plus un lambeau d'orgueil ; j'en avais autrefois, mais il a disparu. Je veux que vous constatiez

vous-même que j'ai été humiliée autant qu'une jeune fille peut l'être. C'est bien fait pour moi, dit Fleda en riant, puisque j'ai été avec vous si orgueilleuse et désagréable. L'autre jour, chez Maggie, après qu'il fut parti, j'ai pensé à vous. Je ne sais pas jusqu'où les jeunes filles peuvent aller ; mais s'il ne sait pas qu'il n'y a pas en moi un atome qui ne lui appartienne…

Fleda, comme si elle ne pouvait achever sa pensée, la condensa en un soupir. Retenant Mrs. Gereth par le regard de ses yeux dilatés, elle semblait sonder l'effet de ses paroles :

– Cela est idiot, dit-elle avec un sourire fatigué, cela est si étrange que j'en suis presque fâchée, et le plus étrange de tout est que cela n'est même pas du bonheur. C'est du chagrin, depuis le début… depuis le début, c'est de l'amertume et une sorte de crainte. Vous ne lui faites pas non plus justice ; il est charmant, je vous assure qu'il est charmant. Il est beaucoup plus intelligent qu'il ne le montre… avec ses façons timides, il est étonnant. Vous m'avez dit à Ricks que vous vouliez que je me laisse aller, et je suis allée assez loin pour découvrir cela et bien d'autres choses délicieuses en lui. Vous me direz que je me fais pire que je ne suis, dit la jeune fille qui, à mesure qu'elle parlait, sentait, par l'attitude de sa compagne, que celle-ci voyait dans ce discours une exaltation incohérente, peut-être même une franche impudence.

Se noircir faisait partie de sa justification, mais elle comprit tout d'un coup qu'un tel tableau de son extravagance impliquait un manque de galanterie de la part du jeune homme.

– Ce que vous pensez m'est bien indifférent, déclara-t-elle, parce qu'Owen me voit comme je suis. Il est si bon que cela compense tout.

Cet essai de plaisanterie tomba à faux. Le silence d'une minute avec lequel son adversaire accueillit ce plaidoyer agité, lui rappela qu'elle était encore sur la défensive.

– Fait-il partie de sa bonté de ne jamais venir auprès de vous ? demanda enfin Mrs. Gereth. Fait-il partie de sa bonté de vous avoir laissée sans une indication sur l'endroit où il est ?

Elle se leva du lieu où Fleda l'avait tenue assise ; elle semblait trôner majestueusement, au milieu de ses droits offensés :

– Fait-il partie de sa bonté qu'après avoir travaillé, comme je l'ai fait pendant six jours, moi-même, de mes faibles mains, que je n'ai pas épargnées, pour me dépouiller en votre faveur, à tel point que je puis dire qu'il ne me reste que ce que j'ai sur le dos... Fait-il partie de sa bonté que vous ne puissiez même pas me le montrer ?

Il y avait, dans ces paroles, un hautain mépris qui englobait aussi Owen, et Fleda vit la futilité de son essai de défense. Elle se leva du sofa avec l'humiliation de s'être mise à genoux inutilement. Cette gêne ne dura d'ailleurs qu'un instant ; un mouvement passionné de loyauté envers l'absent l'emporta. Elle pouvait supporter, pour elle-même, le mépris de Mrs. Gereth ; mais pour l'épargner à la chère innocence du fils, elle déclara, si soudainement que ce fut comme un geste menaçant :

– Ne le blâmez pas... non, pas lui ; il ferait tout au monde pour moi. C'est moi, dit Fleda avec ardeur, c'est moi qui l'ai renvoyé à Mona ; je l'ai fait partir, je l'ai mis à la porte ; j'ai refusé de lui répondre tant qu'il ne pourrait pas m'aborder librement.

Mrs. Gereth prit l'air indigné qu'elle aurait eu devant un grossier dégât matériel :

– Librement ? Librement ?

– Je vous l'ai déjà tant expliqué. Il faut que j'aie la preuve, noir sur blanc, comme vous diriez, qu'elle a renoncé à lui.

– Alors, vous croyez qu'il ment quand il vous dit qu'il a retrouvé sa liberté ?

Fleda hésita un moment, puis s'écria avec une espèce de sombre orgueil :

– Il m'aime assez pour n'importe quoi.

– Pour n'importe quoi, probablement, sauf pour agir comme un homme et imposer sa raison et sa volonté à votre incroyable folie. Pour n'importe quoi, sauf pour mettre fin, comme tout homme digne de ce nom l'aurait fait, à votre systématique, à votre idiote obstination. Qui êtes-vous, après tout, ma chère, j'aimerais à le savoir, pour qu'un homme qui vous offre ce qu'Owen vous apporte soit accueilli par ces incroyables exigences, soit tenu à tant d'extraordinaires précautions envers vos chers petits scrupules ?

Son ressentiment atteignait une singulière insolence que Fleda reçut en plein visage et qui, pour le moment au moins, eut la force terrible et vengeresse de lui montrer un côté brillant de la vérité. Elle vit en un clin d'œil l'éblouissante beauté des possibilités perdues.

– Je ne sais que penser de lui, continua Mrs. Gereth ; je ne sais quel nom lui donner. Je suis si honteuse que j'ose à peine parler de lui, même à vous. En vérité, je suis si honteuse de vous deux que je sais à peine où décemment poser mes yeux.

Elle s'arrêta pour donner à Fleda le temps de bien apprécier cette forte remarque, puis elle s'écria :

– Il faut qu'il soit la veulerie même pour ne pas vous avoir prise par le bras et conduite à la mairie.

Fleda songea ; sa belle imagination le lui permettait, même au moment où sa joue brûlait comme sous un soufflet :

– À la mairie ?

– Ç'aurait été la seule chose immédiate, sensée et convenable. Avec un grain de bon sens, vous l'auriez senti tous les deux. J'aurais trouvé un moyen de m'emparer de vous, si j'avais été ce qu'Owen devrait être, comprenez-vous. J'aurais réglé l'affaire d'abord ; le reste serait venu quand vous auriez voulu. Grands dieux, mon enfant, votre rôle était de vous présenter à moi comme une femme dûment mariée. On ne sait pas à qui l'on parle en s'adressant à vous et vous devez m'excuser si je vous dis que vous m'êtes réellement désagréable à voir telle que vous êtes. Autrement, nous aurions pu causer et Owen, s'il avait eu le moindre bon sens, aurait fait la nique à votre délicatesse.

À ces paroles cinglantes, Fleda frémit, comme si d'une danse de tziganes le trémoussement du tambourin était parvenu jusqu'à elle. Sa tête tourna et elle sentit ses pieds agités d'une frénésie subite. Et pourtant son émotion fut faiblement exprimée par les plates paroles qu'elle s'entendit prononcer :

– Je veux bien aller tout de suite à la mairie !

– Tout de suite ?

Mrs. Gereth proféra ces syllabes avec un accent magnifique.

– Et, je vous prie, qui vous y conduira ?

Fleda eut un pâle sourire et sa compagne continua :

– Est-ce que véritablement vous ne savez pas où le trouver ?

La mine découragée de Fleda parut l'irriter ; elle fit un geste bref et impérieux.

– Trouvez-le-moi, sotte... Trouvez-le-moi !

– Qu'attendez-vous de lui, dit Fleda, quand vous avez pour nous de tels sentiments ?

– Ce que je sens ne vous regarde pas, et ce que je dis quand je suis en colère ne vous regarde pas non plus ! ajouta Mrs. Gereth d'une manière encore plus tranchante. Naturellement, je tiens à vous deux, misérables, sinon je ne souffrirais pas comme je le fais. Ce que j'attends de lui, c'est qu'il vous emmène ; ce que j'attends de vous est de venir avec moi le chercher.

Elle regarda dans la chambre comme si, dans sa hâte fiévreuse, elle voulait attraper un manteau ; elle courut vers la fenêtre comme pour arrêter une voiture ; elle donnait une demi-heure pour boucler l'affaire. Déjà chapeautée, elle avait saisi son manteau sur le divan ; elle l'enfilait brusquement en revenant vers Fleda :

– Trouvez-le, trouvez-le, répétait-elle, venez tout de suite avec moi pour essayer, au moins, de l'atteindre !

– Comment puis-je l'atteindre ? Il reviendra quand il sera prêt, répliqua Fleda.

Mrs. Gereth se retourna brusquement.

– Prêt à quoi ? Prêt à me voir ruinée sans rime ni raison ?

Fleda se tut ; le pire était qu'entre elles quelque chose d'inexprimé demeurait. Aucune des deux n'osait le formuler, mais elle passa dans le ton de la jeune fille quand elle répondit enfin, avec une grande douceur :

– Ne soyez pas dure avec moi, je suis très malheureuse.

Ces mots produisirent une visible impression sur Mrs. Gereth qui détourna le visage et jeta par la fenêtre un regard qui semblait suivre la longue caravane de ses trésors. Fleda comprit qu'elle la voyait se dérouler dans l'avenue de Poynton. Fleda avait, en vérité, la même vision ; si bien qu'après un peu de temps, ce qu'elle put dire de plus consolant fut ceci :

– Je ne vois pas du tout pourquoi vous admettez si vite qu'il soit, comme vous le dites, perdu.

Mrs. Gereth continuait à regarder fixement par la fenêtre et son calme montrait qu'elle réussissait un peu à se dominer.

– S'il n'est pas perdu, pourquoi êtes-vous malheureuse ?

– Je suis malheureuse parce que je vous torture, et que vous ne me comprenez pas.

– Non, Fleda, je ne vous comprends pas, dit Mrs. Gereth, se retournant enfin vers elle. Je ne vous comprends pas du tout, et c'est comme si Owen et vous étiez d'une autre race, d'un autre sang. Je me sens, devant vous, une personne d'un autre âge, sans détours, ni scrupules. Mais vous devez me prendre comme je suis, puisqu'il y a tant à prendre avec moi !

Elle parlait, maintenant que sa colère était tombée, d'un ton sec et fatigué.

– Il aurait mieux valu pour moi ne jamais vous avoir connue, poursuivit-elle, et surtout ne pas avoir eu pour vous une telle toquade. Mais ceci, aussi, était inévitable ! Tout, je pense, est inévitable. Vous avez de la raideur dans votre pauvreté, malgré vos jolies manières ; oui,

vous êtes affreusement trompeuse. J'espère que vous sentez quelle concession je vous fais en reconnaissant l'indépendance de votre caractère. C'est votre goût si pur qui a tout fait… votre enthousiasme pour ces maudites vanités. Vous avez montré à leur sujet plus d'intelligence que tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'ici et à cela il m'était simplement impossible de résister. Eh bien, conclut la pauvre femme après un silence, vous voyez où cela nous a menées !

– Si vous allez le chercher vous-même, j'attendrai ici, dit Fleda.

Mrs. Gereth, boutonnant son manteau, parut réfléchir un moment.

– À son cercle, voulez-vous dire ?

– N'est-ce pas là qu'il descend quand il est en ville ? Il n'a pas en ce moment d'autre adresse à Londres, dit Fleda, c'est là qu'on lui écrit.

– Comment diable le saurais-je, avec les relations que j'ai avec lui ? demanda Mrs. Gereth.

– Les miennes n'ont pas été tout à fait aussi mauvaises, dit Fleda avec un sourire désolé.

Puis elle ajouta :

– Son silence, le silence de Mona, notre ignorance complète, ne sont-ce pas là les choses sur lesquelles vous fondiez, à Poynton et à Ricks, l'assurance que tout était fini entre eux ?

Mrs. Gereth répondit sans entrain :

– Oui, mais vous ne m'aviez pas dit que vous ne pourriez rien inventer de mieux, comme vous dites, que de le renvoyer à Mona.

– Ah ! mais vous avez appris, d'autre part, ce que vous ne saviez pas. Vous avez appris par la visite de Mrs. Brigstock qu'il m'aime.

Fleda était en train de se servir des arguments optimistes qu'elle rejetait auparavant. En fait, son terrain de réfutation avait complètement changé.

– Vous me plongez dans la stupéfaction, répondit Mrs. Gereth, et vous me terrifiez en même temps. Ce que vous racontez d'Owen est inconcevable et cependant je ne sais pas à quoi m'en tenir. Il vous aime, paraît-il, et pourtant vous me dites dans la même phrase que rien n'est plus vraisemblable que sa présence, ces jours-ci, à Waterbath. Excusez-moi si je suis trop stupide pour voir mon chemin dans ces ténèbres. S'il est à Waterbath, il ne vous aime pas. S'il vous aime, il n'est pas à Waterbath.

– Alors, où est-il ? gémit avec désespoir la pauvre Fleda.

Elle se ressaisit cependant, elle fit de son mieux pour être courageuse et lucide. Elle réussit à prendre un air d'assurance et à dire :

– Vous simplifiez beaucoup trop. Vous l'avez toujours fait et vous continuerez. La vie est beaucoup plus embrouillée que vous ne l'avez, je crois, jamais compris. Et vous y allez à grands coups de ciseaux, finit par crier Fleda, vous coupez, vous rognez, comme si vous étiez l'une des Parques. Si Owen est à Waterbath, c'est pour en finir.

Mrs. Gereth secoua la tête lentement et dit avec sévérité :

– Vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites. Je vous ai fait peur comme vous m'avez fait peur : vous êtes en train de siffler dans l'obscurité pour soutenir notre

courage. Oui, certainement, je simplifie, si c'est simplifier que de ne pouvoir comprendre la folie d'une passion qui farcit la tête d'un jeune imbécile avec des idées de sacrifices épouvantables, monstrueux, et des barrières de croquemitaine. Je ne peux que répéter que vous me dépassez. Votre entêtement est une chose à faire hurler.

Cependant la voix de la pauvre femme se brisa, elle hésita longuement, puis continua, forte de l'austère victoire de sa volonté.

– Je ne vous en reparlerai plus jamais ! Owen, j'arrive juste à le comprendre, Owen est un imbécile. Owen est un imbécile.

Elle répéta cette conclusion avec un calme tragique, regardant fixement Fleda dans les yeux.

– Je ne sais pas pourquoi vous masquez si bien le fait qu'il est d'une faiblesse répugnante.

Fleda hésita, à la fin, elle baissa les yeux devant le regard de sa compagne.

– Parce que je l'aime. C'est parce qu'il est faible qu'il a besoin de moi, ajouta-t-elle.

– C'était pour la même raison que son père, dont il est le portrait, avait besoin de moi. Et je n'ai pas failli à son père, dit Mrs. Gereth.

Elle donna un moment à Fleda pour bien apprécier cette remarque. Après quoi, elle poursuivit :

– Mona Brigstock n'est pas faible ; elle est plus forte que vous.

– Je n'ai jamais pensé qu'elle fût faible, répondit Fleda.

Elle regarda vaguement dans la chambre, occupée d'un nouvel objet : elle cherchait son parapluie.

– Je vous avais bien dit de vous laisser aller, mais il est assez clair que vous ne l'avez pas fait, certainement, déclara Mrs. Gereth. Si Mona le tient…

Fleda avait trouvé ce qu'elle cherchait ; son interlocutrice s'arrêta.

– Si Mona le tient ? demanda la jeune fille, en roulant son parapluie.

– Eh bien, dit Mrs. Gereth sur un ton pénétré, il est assez clair qu'elle n'a pas hésité.

– À se laisser aller ?

Mrs. Gereth parlait comme si elle voyait tous les détails.

Fleda sentit l'intonation et acheva ses préparatifs ; puis elle alla vers la porte et l'ouvrit :

– Nous allons le chercher ensemble, dit-elle à son amie, qui resta un moment à étudier son visage. On sait peut-être quelque chose de lui chez le colonel.

– Nous allons y aller.

Mrs. Gereth avait pris ses gants et son porte-monnaie.

– Mais la première chose, continua-t-elle, est de télégraphier à Poynton.

– Pourquoi pas tout de suite à Waterbath ? demanda Fleda.

Sa compagne hésita :

– En votre nom ?

– En mon nom. J'ai vu un bureau au coin de la rue.

Tandis que Fleda tenait la porte ouverte, Mrs. Gereth mettait ses gants.

– Pardonnez-moi, dit-elle alors. Embrassez-moi, ajouta-t-elle.

Fleda, sur le seuil, l'embrassa. Et elles sortirent ensemble.

XIX

Ce fut au bureau du coin que, pour ne pas perdre de temps, Fleda écrivit son télégramme – en silence, sous l'œil de Mrs. Gereth à qui elle le tendit sans rien dire. *Je vous envoie ceci à Waterbath, pensant que vous y êtes peut-être, pour vous demander de venir*. Mrs. Gereth le garda un moment, le lut plusieurs fois ; puis, sans le lâcher, regardant sa compagne, sembla réfléchir. Un peu de bienveillance commençait à luire dans son regard ; Fleda comprit que c'était, en récompense de sa soumission complète, un léger relâchement de sévérité.

– Ne serait-il peut-être pas mieux, après tout, demanda-t-elle, de tâcher d'abord de savoir où il est ?

– Pourquoi ? Ce sera toujours autant de fait, dit Fleda. Bien que je sois pauvre, ajouta-t-elle en souriant, je ne regarderai pas au shilling.

– C'est moi qui le donnerai, dit Mrs. Gereth.

Fleda l'arrêta.

– Non, non, je suis superstitieuse.

– Superstitieuse ?

– Pour réussir, tout doit venir de moi.

– Ah ! si cela doit nous faire réussir !

Mrs. Gereth reprit son shilling, mais garda encore le télégramme.

– Comme il n'est probablement pas là...

– S'il se trouvait qu'il n'y fût pas, interrompit Fleda, il n'y aura pas de mal.

– S'il se trouvait qu'il n'y fût pas ! s'exclama Mrs. Gereth. Mon Dieu, comme vous y allez !

– J'envisage seulement le pire. Les Brigstock feront suivre tous les télégrammes.

– Ils liront celui-ci d'abord.

– Ils le liront ?

– Mona, certainement. Elle l'ouvrira pour le faire contrôler, et elle le gardera comme une preuve de votre impudence.

– Qu'est-ce que cela fait ? demanda Fleda.

– Cela ne vous fait rien qu'elle le voie ?

Fleda, comme distraite et pensive, secoua la tête :

– Tout m'est égal.

– Alors, tout est parfait, dit Mrs. Gereth, comme si elle avait seulement désiré montrer une parfaite prudence.

Elle s'adoucit encore, mais il restait un autre point à éclaircir.

– Pourquoi avez-vous donné, pour la réponse. l'adresse de votre sœur ?

– Parce que s'il vient à moi, c'est là qu'il doit me trouver. Si ce télégramme part, dit Fleda, je retournerai ce soir chez Maggie.

Mrs. Gereth sembla surprise de ces paroles. Mais elle venait évidemment d'acquérir quelque expérience de ces décisions bizarres, nées de sentiments bizarres. Elle se résigna, mais tourna encore un moment le papier entre ses doigts. Elle semblait hésiter, puis déclara :

– Vous ne pourriez pas, alors, si je vous laisse partir, envoyer un message un peu plus énergique ?

Fleda lui adressa un pâle sourire.

– Il viendra s'il le peut.

Mrs. Gereth comprit tout le sens de cette phrase ; avec décision, elle passa le télégramme au guichet. Puis

elle saisit vivement une autre feuille et rédigea un autre message encore plus décisif.

– De ma part, celui-ci, dit-elle à Fleda quand elle eut fini, pour le toucher à Poynton, s'il est possible. Voulez-vous le lire ?

Fleda se détourna :

– Non, merci.

– Il est plus énergique que le vôtre.

– Cela m'est égal, dit Fleda en se dirigeant vers la porte.

Mrs. Gereth, ayant payé ce second télégramme, la rejoignit et elles se firent conduire, toutes deux, au cercle d'Owen, où Mrs. Gereth, seule, descendit de voiture. Fleda, par la vitre du cab, suivit sa courte conversation avec le portier et accueillit en silence, à son retour, la nouvelle que l'on n'avait pas vu Owen depuis quinze jours et qu'on lui gardait ses lettres. Tels avaient été ses ordres : il y avait une douzaine de lettres qui l'attendaient. Le portier ne savait pas autre chose. On pouvait aller voir chez le colonel Gereth, mais Fleda refusa de s'associer à cette enquête, et son amie dut reconnaître qu'il leur serait désagréable à toutes deux de publier jusqu'aux extrémités de la famille qu'elles avaient perdu la confiance du maître de Poynton. Mrs. Gereth était remontée en voiture et s'immobilisait à la porte du cercle, en songeant à la patience dont elles allaient avoir besoin. Les yeux de Fleda se posaient sur les passants qui, dans la grande rue hostile, lui semblaient des pantins tirés par des ficelles. Le cocher leur cria enfin, par l'ouverture du haut :

– Où est-ce que vous allez, les petites dames ?

Fleda décida :

– À Euston, s'il vous plaît.

– Vous ne voulez pas attendre que nous apprenions quelque chose ? demanda Mrs. Gereth.

– Dans tous les cas il faut que je m'en aille.

Elle continua, tandis que le cab se mettait en route :

– Mais il n'est pas nécessaire que je vous traîne avec moi à la gare.

Mrs. Gereth, après un moment de silence, répliqua sèchement :

– Sornettes !

Malgré ce mouvement de brusquerie, elles étaient maintenant presque dans le même état de calme craintif, calme qui se manifestait surtout par le sentiment irrésistible de n'avoir plus rien à dire. Ce qui les occupait, c'était l'inexprimé – la chose dont elles avaient parlé et reparlé pendant plus d'une heure sans oser la nommer. Elles arrivèrent beaucoup trop tôt pour le train de Fleda et eurent à attendre une longue demi-heure. Fleda ne suggéra plus à Mrs. Gereth de partir ; leur silence, les minutes qui s'écoulaient reformaient un lien entre elles. Elles parcoururent lentement le long trottoir gris, et bientôt Mrs. Gereth chercha le bras de Fleda sur lequel elle s'appuya lourdement.

Fleda savait qu'il n'était pas difficile, pour chacune d'elles, de savoir à quoi pensait sa compagne, car elles avaient, en commun, deux visions alternées, dont l'une, par moments, les faisait s'arrêter toutes deux, d'un même mouvement. Cette vision-là était permanente ; l'autre remplissait quelquefois presque tout le champ de leur conscience, puis était rejetée à l'arrière-plan. Les images d'Owen et de Mona s'illuminaient dans l'obscurité, puis disparaissaient, mais de Poynton restauré émanait une

lumière fixe et brillante. C'était la splendeur de jadis ; les objets d'autrefois avaient repris leurs places. Les merveilles de leurs grands voyages, le prodige du dernier, voilà les pensées qui les faisaient par moments s'arrêter. Plusieurs fois Fleda parla et demanda comment telle ou telle difficulté avait été résolue. Mrs. Gereth répondait avec une morne clarté. Elle savait, naturellement, mieux que personne que ce qu'elle entreprenait finissait toujours par réussir. Elle reconnut, audacieusement, en ce lieu, qu'elle possédait une sorte d'insolence de la volonté, et Fleda – diminuée, effacée – continuant son enquête, écoutant de longues réponses, offrant toujours le support de son bras, se troublait à l'idée que cette femme était grande.

– Vous voulez dire tout, à la lettre, jusqu'à la plus petite miniature sur le plus petit écusson ?

– Je veux dire tout, à la lettre. Parcourez le catalogue.

Fleda se répéta la liste tout en continuant leur marche ; elle n'avait pas besoin de catalogue. À la fin, elle parla encore une fois :

– Même la croix de Malte ?

– Pourquoi pas cet objet comme les autres ? Surtout parce que je savais combien vous l'aimiez.

Après un dernier intervalle, la jeune fille s'écria :

– Mais la fatigue, l'épuisement d'un tel exploit ! Je vous fais aller et venir quand vous devez être prête à tomber.

– Je suis très fatiguée.

Il y eut quelque chose de tragique dans son long hochement de tête.

– Je ne pourrais pas recommencer.

– Je ne crois pas qu'ils l'accepteraient une autre fois.

– C'est une autre question. Ils l'accepteraient si je pouvais le faire. Il n'y aura pas eu, cette fois-ci non plus, une cassure ou une égratignure. Mais je suis trop fatiguée… je me sens presque indifférente.

– Asseyez-vous, alors, jusqu'à ce que je parte, dit Fleda, nous allons chercher un banc.

– Non, c'est d'eux que je suis fatiguée, et non de vous. Mais la fatigue n'est rien. L'idée pour laquelle on travaille vous tient debout. Pour vous, je le pourrais… je le peux encore. Tout cela n'aura rien été, si elle n'est pas là-bas.

Ces paroles provoquaient une question, mais pour la poser, la voix manqua d'abord à Fleda : c'était la chose qui, tout le temps, avait été entre elles présente, inexprimée, obsédante. Enfin, elle retrouva son souffle pour dire :

– Et si elle y est, si elle est déjà là-bas ?

La réponse de Mrs. Gereth se fit aussi attendre ; puis, quand elle vint, exprimée tout autant par la tristesse de ses yeux que par des lèvres qui remuaient à peine, elle fut d'une indulgence inattendue :

– Ce sera très dur.

Ce fut tout, ce fut d'une simplicité poignante. Le train que Fleda devait prendre était formé ; la jeune fille embrassa Mrs. Gereth comme pour un adieu définitif. Celle-ci accepta le baiser, puis après un peu de temps, déclara :

– Si nous avons perdu…

– Si nous avons perdu ? répéta Fleda comme Mrs. Gereth s'arrêtait.

– Vous viendrez tout de même à l'étranger avec moi.

– Que vous ayez besoin de moi me semblera très singulier. Mais tout ce que vous désirerez, je le ferai toujours.

– J'aurai besoin de votre compagnie, dit Mrs. Gereth.

Fleda se demanda un instant si ce n'était pas la demande en bonne forme d'une soumission pénitente, d'une reddition qui serait, dans son humilité parfaite, une longue expiation. Mais rien de la froideur d'une rancune latente ne fut sensible dans la manière dont Mrs. Gereth poursuivit :

– Nous pourrons toujours, au cours des années, en parler ensemble.

– Parler des chers objets ?

Fleda avait choisi un compartiment de troisième classe ; elle resta un moment sur le quai regardant une grosse femme avec un panier qui venait de s'installer à sa place.

– Jamais ! s'écria-t-elle.

Elle entra dans la voiture et deux hommes avec des sacs et des valises montèrent immédiatement après elle, obstruant si longtemps la porte et la fenêtre que, quand elle put regarder de nouveau, Mrs. Gereth était partie.

XX

Aucune réponse à son télégramme n'arriva chez sa sœur ; la fin de cette journée et la suivante tout entière s'écoulèrent sans un mot d'Owen ni de sa mère. Mais, à son infini soulagement, elle se trouvait libérée de tout contact immédiat avec l'indécision et elle sentait, avec surprise, que rien ne trahissait son agitation aux yeux de Maggie et de son beau-frère, ni même aux siens propres. Cette agitation avait un rythme aussi agile et rapide que les révolutions

d'une toupie : elle savait bien qu'elle tournait, mais elle tournait si vite qu'elle ne se sentait pas bouger. Son émotion occupait dans son âme une demeure dont elle avait clos les portes pour tout le jour, n'y laissant même pas entrer sa conscience ; peut-être aurait-elle entendu quelque chose si elle avait mis l'oreille à la cloison. Mais elle avait convié sa patience à se tenir avec elle dans une chambre silencieuse et froide, qui donnait dans une direction opposée. Elle avait ainsi réalisé un équilibre qu'il lui aurait été difficile de qualifier ; les mots d'indifférence, de résignation, de désespoir, appartenaient à un langage oublié. Le temps même ne semblait pas long, car les différentes étapes de la journée étaient occupées à revivre la dernière entrevue qu'elle avait eue avec Mrs. Gereth. Le détail de sa reddition occupait toute la scène. La partie de son malheur à laquelle elle pouvait penser, c'était la restauration de la splendeur de Poynton. C'était la beauté qu'elle aimait, qu'elle avait perdue, par tonnes, et qui, chargée sur de grands camions, était rentrée saine et sauve au logis. Cette perte était un gain pour la mémoire et pour le cœur ; c'était à elle que les choses aimées semblaient revenues ; leur compagnie peuplait sa solitude et l'évocation de leur beauté, à ce point de crise, rendait invisible le pauvre acajou de Maggie. C'était réellement sa passion éteinte qui se ranimait et, en même temps, une immense approbation du premier jugement que Mrs. Gereth avait porté sur elle. Elle aussi, elle le sentait, appartenait à ce culte, et comme tous les apôtres, elle était capable d'adorer même dans le désert. Non, elle n'avait pas besoin de catalogue pour compter les trophées ; la revue qu'elle en faisait, à des lieues de

distance, était complète. Ainsi, elle vivait encore avec eux, et elle pensait à eux sans la moindre idée de possession. Ils n'étaient à personne – trop fiers, au rebours des animaux grossiers et des hommes, pour être réduits à un sort si mesquin. C'était Poynton qui leur appartenait ; ils avaient tout simplement retrouvé leur bien. Et la joie de cette réunion était la source de la paix étrange dans laquelle la jeune fille était submergée.

Mais elle fut rompue, cette paix, le troisième jour, par l'arrivée d'un télégramme de Mrs. Gereth : *Serai avec vous à 11h30. Ne m'attendez pas à la gare*. Fleda médita ce message, et elle avait assez d'expérience pour ne pas désobéir à cet ordre. Elle n'avait qu'une heure pour en trouver le sens et cette heure fut plus longue que toutes les journées précédentes. Maggie, qui s'était pliée à ses commodités le jour où Owen était venu, se montra dans la circonstance présente un prodige de délicatesse. Elle se confirmait chaque jour dans l'opinion, en dépit des assurances de sa sœur, que la grandeur des Gereth créait à Fleda plus de chagrins que d'avantages, et intriguée et mortifiée, elle avait pris à cœur de donner un exemple de cette distinction de nature, peut-être plus véritable, qui caractérisait la maison des Vetch. Elle n'était pas, comme la pauvre Fleda, aux ordres de chacun, et la visiteuse ne s'apercevrait de sa présence qu'autant que la préparation du déjeuner l'exigerait. Maggie expliqua à sa sœur qu'elle avait trouvé convenable de déterminer son mari à demeurer, lui aussi, invisible. En conséquence, Fleda attendit seule l'objet de tant d'embarras, et l'attente se prolongea encore un peu après le moment où, à 11h30, la porte fut ouverte.

Mrs. Gereth était là, debout, avec un visage où tout était écrit, mais pas une parole ne lui échappa avant le départ de la servante ; l'attention de celle-ci s'étant tout de suite portée sur le store de la fenêtre qu'elle se mit à arranger, elle contribuait, en s'affairant, à rendre le silence plus lourd et dut se retirer, cependant, avec une mine stupéfaite, avant qu'il eût été rompu.

– Il l'a fait, dit Mrs. Gereth, promenant un regard furtif, mais non aveugle, autour d'elle, émettant sans le vouloir une opinion sur les quelques objets que contenait la pièce.

Fleda, de son côté, en silence, remarqua combien il était caractéristique qu'elle eût regardé les meubles de Maggie avant la sœur de Maggie. La jeune fille comprit et d'abord n'eut rien à dire ; elle se tut encore pendant que Mrs. Gereth choisissait avec hésitation un siège moins abominable que celui qui se trouvait près d'elle. Sur le sofa, près de la fenêtre, la pauvre femme montra enfin sur son visage vieilli l'œuvre des deux jours précédents. Ses yeux finirent par rencontrer ceux de Fleda :

– Tout est fini.

– Ils sont mariés ?

– Ils le sont.

Fleda s'avança sur le sofa, cédant au désir de s'asseoir à côté d'elle ; puis elle s'arrêta devant Mrs. Gereth qui levait un visage gris et comme mort. Ce n'était qu'une vieille femme fatiguée, les mains vides sur les genoux.

– Je n'ai rien appris, dit Fleda. Je n'ai pas eu de réponse.

– C'est la seule réponse. C'est la réponse à tout.

Fleda comprit et ses yeux fixèrent une minute quelque chose de lointain au-dessus de la tête de sa compagne.

– Il n'était pas à Waterbath ; Mrs. Brigstock a sans doute lu votre télégramme et l'aura gardé. Mais le mien, celui de Poynton, amena quelque chose : *Nous sommes ici. Que voulez-vous ?*

Mrs. Gereth s'arrêta, comme si la voix lui manquait ; sur quoi Fleda se laissa tomber sur le sofa et fit le geste de lui prendre la main. Ce geste resta sans réponse : il ne pouvait pas y avoir d'atténuation. Fleda attendit ; elles se regardaient comme des étrangères.

– J'avais besoin d'y aller, continua alors Mrs. Gereth. Eh bien, j'y suis allée.

Tout l'effort de la jeune fille, en cet instant, ne visait qu'à une chose : témoigner du détachement en parlant, comme si l'affaire avait concerné Owen et sa mère, et pas du tout elle-même. Elle fit entrer quelque chose de cet effort dans la manière compatissante dont elle demanda :

– Hier matin ?

– Hier matin. Je l'ai vu.

Fleda hésita :

– Et elle, l'avez-vous vue ?

– Non. Dieu soit loué !

Fleda posa sa main sur le bras de Mrs. Gereth qui ne prit pas garde à ce geste, vaguement consolant :

– Et c'est seulement pour m'informer que vous avez fait ce misérable voyage ? Je ne mérite pas cette attention.

– Nous sommes ensemble, ensemble, dit Mrs. Gereth.

Elle avait un air découragé, et ses yeux s'attachaient, presque sans la voir, à une grande horloge hollandaise, ancienne mais ordinaire, que Maggie avait reçue en cadeau de noces et qui faisait ressortir la nudité de la pièce.

– Nous sommes ensemble, ensemble, répéta machinalement Mrs. Gereth. C'est tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes maintenant.

Ces paroles éveillèrent chez Fleda la vision soudaine d'une petite maison vide, à Ricks – c'était peut-être là aussi ce que voyait sa compagne dans le cadran de l'horloge arrêtée. Mais on devinait qu'elle l'acceptait sans aucune amertume : elle avait touché le fond de sa douleur, pendant ces heures affreuses de Londres. Même sa colère l'avait quittée et sa résignation ajoutait à la force avec laquelle elle symbolisait la vanité définitive des choses.

Fleda était si loin de désirer un triomphe qu'elle aurait été parfaitement honteuse d'avoir à parler pour elle-même. Mais il y avait cependant une chose qu'il était impossible de ne pas dire :

– Qu'il l'ait fait et qu'il n'ait pas pu ne pas le faire montre combien j'avais raison.

Elle définissait ainsi, une fois pour toutes, son attitude, et semblait parler à sa pensée ; puis, après un peu de temps, elle ajouta très doucement pour Mrs. Gereth :

– C'est-à-dire que cela montre qu'il était lié à elle par une obligation qu'il n'aurait jamais pu honorablement briser, quel que pût être son désir.

Inerte et désolée, Mrs. Gereth la regarda :

– Quelle sorte d'obligation voyez-vous là ? Une obligation pareille ne dure pas une heure entre un homme et une femme, quand il y a de la haine d'un côté. Il a fini par la détester et il la déteste maintenant plus que jamais.

– Vous l'a-t-il dit ? demanda Fleda.

– Non, il ne m'a dit que la grande nigauderie qu'il avait faite. Je ne l'ai vu que trois minutes.

Elle se tut de nouveau et Fleda, évoquant une lugubre image de cette entrevue, resta quelque temps sans parler.

– Vous voulez donc faire croire que cela ne vous fait rien ? demanda Mrs. Gereth.

– J'essaye de ne pas penser à moi.

– Alors, si c'est à Owen, comment pouvez-vous supporter cette pensée ?

Fleda, triste et soumise, baissa la tête ; des larmes tardives s'amassèrent dans ses yeux.

– Je ne peux pas... je ne comprends pas... je ne comprends pas ! s'écria-t-elle.

– Moi, je comprends.

Mrs. Gereth regarda fixement le sol.

– Il n'existait pas d'obligation quand vous l'avez vu pour la dernière fois... Quand, la haïssant comme il le faisait, vous l'avez jeté dans ses bras.

– S'il y est allé, demanda Fleda, cela ne prouve-t-il pas absolument qu'il s'en reconnaissait une ?

– Quelle folie ! Vous savez ce que je pense de lui.

Fleda le savait ; elle ne désirait pas provoquer un nouveau jugement. Mrs. Gereth déclara, ce fut son seul et bien faible accès de colère, qu'il était trop honteusement mou pour mériter le nom d'homme. Qu'importait à Fleda ! C'était sa faiblesse qu'elle aimait en lui.

– Il avait d'étranges façons de vous plaire, continua son amie. Aucune obligation n'existait jusqu'à l'autre jour, où la situation changea soudainement.

Fleda fut surprise :

– L'autre jour ?

– Mona vint à savoir, je ne sais comment, mais elle le sut, que les meubles que je renvoyais commençaient à arriver à Poynton. Je les avais envoyés pour vous, mais c'est elle que j'ai touchée.

Mrs. Gereth s'arrêta. Fleda, attentive, ne put que recevoir silencieusement le coup droit et dur.

– Ils étaient revenus et cela l'a décidée.

– À quoi ?

– À agir, à trouver des moyens.

– À trouver des moyens ? répéta Fleda.

– Je ne peux pas vous dire lesquels, mais ils furent puissants. Elle sut les trouver.

Fleda reçut avec le même stoïcisme cette froide et puissante allusion à la personne qui n'avait pas su trouver. Mais cela l'obligea à réfléchir et sa pensée se formula dans cette simple question, pleine d'ironie inconsciente :

– Mona ?

Mrs. Gereth haussa les épaules.

– Elle a fait ce que vous n'avez pas voulu faire !

Le visage de Fleda s'assombrissait de douleur et les mains vides de son amie ne lui présentaient pas de baume consolateur.

– Cela ne peut s'être passé qu'ainsi. Il n'y a pas d'autre explication de cette sottise. Puis on s'est hâté. Avant qu'il ait pu se retourner, il était marié.

Fleda, comme un enfant attentif qui aurait retenu son souffle, laissa échapper un soupir :

– À cet endroit dont vous m'avez parlé à Londres…

– À la mairie, comme un vulgaire couple d'athées.

La jeune fille hésita.

– Que disent les gens ? Le monde, je veux dire.

– Rien, parce que personne ne le sait. Ils devaient se marier le 17, à l'église de Waterbath. On est un peu préparé à apprendre la nouvelle. On y verra un coup de diplomatie, un mouvement stratégique, un tour que l'on m'aura joué. On sait qu'il y avait eu du grabuge avec moi.

Fleda était intriguée :

– On le sait sûrement à Poynton, objecta-t-elle, si elle y est, comme vous le dites.

– Elle y a été avant-hier pour quelques heures seulement. Ils se sont rencontrés à Londres et sont allés voir les meubles.

Fleda se rappela que Mona ne les avait vus qu'une fois.

– Les avez-vous vus ? hasarda-t-elle.

– Oui, tous.

– Tous en bon état ?

– Dans un état parfait. Rien n'est plus beau qu'eux, dit Mrs. Gereth.

À ces paroles, sa compagne lui prit la main et la baisa comme elle avait fait à Londres.

– Mona revint le soir, elle n'était pas là hier. Owen est resté, ajouta-t-elle.

Fleda fut étonnée :

– Alors, elle ne vivra pas là-bas ?

– Si fait, mais pas avant le mariage officiel.

Mrs. Gereth sembla rêver, puis elle dit :

– Elle vivra là-bas, seule.

– Seule ?

– Elle aura Poynton tout entier pour elle.

– Il ne vivra pas avec elle ?

– Jamais ! Mais elle est tout de même sa femme et vous ne l'êtes pas, dit Mrs. Gereth en se levant. Notre chance unique est qu'elle peut mourir.

Fleda sembla réfléchir : elle appréciait ce généreux usage du pluriel.

– Mona ne mourra pas, répondit-elle.

– Mais moi, je mourrai, grâce à Dieu ! Jusqu'alors – et disant ces mots, pour la première fois, Mrs. Gereth lui tendit la main – ne m'abandonnez pas.

Fleda lui prit la main et cette étreinte renouvela la promesse déjà donnée. Elle ne dit rien, mais son silence fut une acceptation aussi solennelle que les vœux d'une religieuse. Un moment après une pensée lui vint :

– Je ne veux pas vous séparer de votre fils.

Mrs. Gereth eut un petit rire sec.

– Vous êtes prodigieuse ! Mais comment seriez-vous moins gênante ? Owen et moi...

Elle ne finit pas sa phrase.

– Tel est peut-être le sentiment que vous concevez maintenant à son égard, dit Fleda, mais après ce qui s'est passé, pourquoi, lui, demeurerait-il hostile ?

Mrs. Gereth hésita.

– Comment savez-vous ce qui est arrivé ? Vous ne savez pas ce que je lui ai dit.

– Hier ?

– Oui, hier.

Elles se regardèrent longuement, profondément. Puis, comme Mrs. Gereth semblait prête à reprendre la parole,

la jeune fille ferma les yeux et fit un geste énergique de protestation :

– Ne me dites rien !

– Mon Dieu, comme vous l'aimez ! s'étonna tristement Mrs. Gereth.

Ce fut, pour Fleda, le choc qui fit déborder la coupe. Elle prit un moment, comme un enfant qui a besoin d'une minute pour comprendre qu'il s'est fait mal, puis, s'affaissant sur le sofa, elle fondit en larmes. Ce furent de longs sanglots, impossibles à dominer. Mrs. Gereth, debout, la regarda d'abord avec un air d'indifférence, puis elle s'abandonna à côté d'elle. Mrs. Gereth, sans bruit, versait de lourdes larmes.

XXI

On croirait être à Waterbath – mais, après tout, nous en sommes toutes deux responsables. Ces mots faisaient partie d'une lettre que Mrs. Gereth, de Ricks défiguré, écrivait, avant le 17, pour indiquer à Fleda le jour où l'on attendait sa seconde visite. *Je ne serai pas avant longtemps,* continuait l'épître, *capable de recevoir quelqu'un qui pourrait aimer cet endroit, qui essayerait de me le faire aimer et de m'apaiser ; mais il y aura toujours des choses que nous pourrons, vous et moi, détester ensemble, car vous êtes la seule personne qui comprenne suffisamment. Vous ne comprenez pas tout, mais de toutes mes relations, vous êtes de beaucoup la moins stupide. Pour l'action, vous ne valez rien ; mais l'action est finie pour moi, pour toujours, et vous aurez le grand mérite de savoir à quoi je pense, quand je*

garderai un silence bourru. Sans m'égaler à vous, je crois que je saurai aussi quelles seront vos pensées. De plus, dans la nudité de mes quatre murs, vous serez, à tout le moins, un meuble. Vous le savez, je vous ai toujours considérée un peu dans ce sens, vous êtes une de mes meilleures trouvailles. Donc, si possible, soyez ici le 15.

La situation de « meuble » était une de celles que Fleda pouvait accepter sans scrupules ; elle ne demandait même pas à tenir le haut de la liste. Le message la soulagea. Quelque chose restait donc encore à son amie, si le sentiment de la propriété n'était pas détruit. Quelque chose à détester, à détester convenablement, ce n'était pas le complet dénuement vers lequel elle avait cru voir, après leur dernière entrevue, Mrs. Gereth s'acheminer. Elle se rappelait si bien que, tel qu'elle l'avait vu la première fois, elle avait elle-même aimé vraiment ce refuge de Ricks, et elle se demandait maintenant si le tact, pour lequel on la félicitait, n'avait pas agi en lui faisant cacher sa sympathie pour cette simple maison... Elle était honteuse, à présent, d'une telle dissimulation et elle décida que si cette heureuse impression renaissait à Ricks, elle le dirait à sa compagne sans réserve. Oui, elle était capable d'aller jusque-là, d'autant plus que le courage de son hôtesse semblait, au moins la deuxième fois, avoir entièrement défailli. Les trois minutes de conversation avec Owen avaient mis fin à tout projet de voyage et, après l'heure lamentable passée chez Maggie, elle avait, comme un grand oiseau blessé, repris en gémissant un vol plein d'angoisse, vers le nid qu'elle savait vide. Fleda, ce jour-là, avait ardemment offert de retourner avec elle, mais Mrs. Gereth, malgré sa théorie du lien formé par leur chagrin commun, avait même refusé

de se laisser accompagner à la gare, sentant probablement qu'il y avait un peu d'abjection dans son découragement, et tenant presque avec colère, comme si elle ressentait une sorte de honte, à ne pas être surveillée. Elle avait seulement dit à Fleda qu'elle rentrerait à Ricks ce soir-là, et la jeune fille avait vécu, les jours suivants, avec l'affreuse image de la situation et de la douleur de Mrs. Gereth, là-bas. Par moments elle avait tendu son esprit comme pour saisir un cri de douleur assez violent pour arriver de si loin. Mais le premier signe avait été une note, à la fin de la semaine, annonçant sans commentaire que le projet de voyage avait été abandonné. *Il m'est revenu indirectement, mais par une voie qui semble sûre, qu'ils vont partir... pour un temps indéterminé. Cela règle tout. Je reste où je suis ; et dès que je me serai retournée, je vous ferai signe*. La seconde lettre était arrivée huit jours plus tard et, le 15, Fleda partait pour Ricks.

Elle éprouva, à son arrivée, une surprise presque aussi violente que la première fois. Les éléments étaient différents, mais l'effet fut le même : elle s'arrêta sur le seuil, stupéfaite, ravie du tableau qui était pourtant le plus modeste des coups de baguette de Mrs. Gereth. Excitée et sincère, elle passa rapidement de chambre en chambre et s'écria, avant même de s'asseoir : « Vous pouvez me mettre à la porte, chère amie, mais il n'y a pas une femme en Angleterre qui ne considérerait comme un privilège de vivre ici. » Mrs. Gereth fut aussi sincère dans sa stupéfaction qu'elle l'avait été autrefois dans son calme affecté. Elle regarda les quelques morceaux de bois – ce fut plus tard son expression – qu'elle avait réunis, puis son amie, fixement, comme pour dépister une plaisanterie

cruelle. Le cœur de la jeune fille bondit, car cet étonnement lui laissait la porte ouverte. Mrs. Gereth ne se rendait pas compte de son œuvre ; elle ne comprenait pas le moins du monde ce qu'elle avait fait, et comme Fleda pouvait le lui faire sentir, Fleda devenait subitement la personne compétente. C'était, en ce moment, une position magnifique, d'où elle aurait tout dominé si elle n'avait pas eu en face d'elle la forte présence d'une idée d'art :

– Où avez-vous pu dénicher tant de belles choses ?

– De belles choses ?

Mrs. Gereth regarda encore les pauvres étoffes blanchies, usées et les gracieux meubles fuselés.

– Ce sont les horreurs qui étaient là, les misérables meubles de la vieille demoiselle.

– La vieille tante, la chère vieille tante, la plus délicieuse vieille fille du monde. Je croyais que vous vous étiez débarrassée de la vieille tante.

– Je l'avais empilée dans la grange, je l'avais mise au rancart pour être vendue, ce qu'heureusement je n'ai pu faire : le temps, la liberté d'esprit m'ont manqué. Et dans ma misère, je l'ai tout simplement repêchée.

– Dans votre misère, vous en avez tout simplement fait quelque chose d'exquis.

Fleda jouait le jeu le plus hardi et comme Mrs. Gereth, pour défier sa gaieté, jetait de nouveau un regard morne sur les meubles de la pièce, elle s'abandonna à un ravissement qui n'était pas forcé.

– Eh bien, si j'en ai fait quelque chose, c'est exactement avec quatre morceaux de bois. L'inventaire le dit littéralement, dit Mrs. Gereth.

– S'il y en avait davantage, ce serait trop pour donner l'impression dans laquelle réside la moitié de la beauté, l'impression, pour ainsi dire, de quelque chose de rêvé et de manqué, d'une chose éprouvée, abandonnée, délaissée, en un mot la poésie de ce que l'on sent avoir passé, acheva Fleda avec une triomphante habileté. Ah ! il y a ici quelque chose qui ne sera jamais dans l'inventaire.

– Et avez-vous, par hasard, le pouvoir de lui donner un nom ?

Le visage de Mrs. Gereth s'éclairait d'une faible lueur d'amusement en se voyant aux pieds de son élève.

– Je peux lui en donner une douzaine. C'est une sorte de quatrième dimension. C'est une présence, un parfum, un attouchement. C'est une âme, une histoire, une vie. Il y a ici tellement plus que vous et moi. En réalité, nous sommes trois.

– Oh ! si vous comptez les fantômes !

– Naturellement, je compte les fantômes. Il me semble que les fantômes comptent double : pour ce qu'ils étaient, et pour ce qu'ils sont. En un certain sens, il n'y avait pas de fantômes à Poynton, continua Fleda. C'était le seul défaut.

Mrs. Gereth réfléchissait et semblait s'adapter à la belle gaieté de la jeune fille.

– Poynton était trop magnifiquement heureux.

– Poynton était trop magnifiquement heureux, fut l'écho rapide de Fleda.

– Mais il s'est corrigé maintenant, ajouta sa compagne.

– Oui, désormais, il y aura un fantôme ou deux.

Mrs. Gereth réfléchit encore. Elle trouvait que sa jeune amie avait de l'imagination :

– Mais elle ne les verra pas.

– Non, elle ne les verra pas.

Puis Fleda ajouta :

– Je veux dire que si la chère personne qui nous occupe a jamais eu un grand chagrin accepté… Je sais qu'elle a eu un chagrin, cela se respire ici !…

Elle s'était arrêtée un instant. Mrs. Gereth la reprit :

– Eh bien, si elle a eu un chagrin ?

Fleda hésitait encore :

– Eh bien, il fut pire que le vôtre.

Mrs. Gereth réfléchit :

– Très probablement.

Puis elle hésita aussi :

– Mais la question est de savoir s'il fut pire que le vôtre.

– Le mien ? dit Fleda vaguement.

– Précisément, le vôtre.

Notre jeune amie sourit alors :

– Oui, plus grand, parce qu'il fut une déception. Elle avait été si certaine !

– Je comprends. Et vous ne l'avez jamais été, certaine ?

– Jamais. De plus, je suis heureuse, dit Fleda.

Mrs. Gereth la regarda un moment :

– Sotte ! dit-elle tranquillement en s'éloignant.

Cela fut bref, et cependant représentait une part considérable de la base de leur nouvelle vie.

Le 18, le *Morning Post* donna enfin une nouvelle précise, un rapide compte rendu du mariage de Mr. Owen Gereth, de Poynton, et de miss Mona Brigstock, de Waterbath, daté de la résidence des parents de la fiancée. Il y avait eu deux ecclésiastiques, six demoiselles d'honneur et, comme le dit

ensuite Mrs. Gereth, une centaine de vieux tableaux et un train spécial. Le caractère de la cérémonie montrait assez que les préparatifs étaient terminés depuis des semaines. L'heureux couple, disait-on, venait de se mettre en route pour le fameux château de Mrs. Gereth, unique pour ses collections d'art. Les journaux, les lettres, fruits du premier courrier de Londres, avaient été apportés à la maîtresse de Ricks dans le jardin, où elle resta longtemps après les avoir reçus. Fleda se tint à l'écart ; elle savait ce qui avait dû arriver car, de l'une des fenêtres, elle vit Mrs. Gereth droite sur sa chaise, l'œil fixe, l'air étrange, le journal déplié tombé à terre, les lettres non ouvertes sur les genoux. À la fin de la matinée, elle disparut et passa le reste du jour dans sa chambre. Fleda, qui avait ramassé le journal, se souvint de l'après-midi où, des mois auparavant, Owen était venu à Poynton pour annoncer ses fiançailles. Le silence de la maison était du moins semblable, et aussi l'attente de la jeune fille et sa silencieuse rêverie pendant des heures : il y avait en réalité une différence assez grande, que sa compagne, avec égards, reconnaissait peut-être par son absence. Ce fut en tout cas l'intention que Fleda, pieusement heureuse d'être seule, voulut y voir. La seule allusion que fit Mrs. Gereth le jour suivant au sujet de leurs pensées tint dans une remarque admirative sur le fait que le pas tranquille de Mona ne s'était jamais vraiment ralenti.

Fleda acquiesça sans réserves.

– J'ai dit que notre amie désincarnée avait souffert ici en proportion de sa certitude. Mais ce n'est pas toujours une cause de souffrance. Voilà Mona qui a toujours été certaine !

– Elle était certaine de vous, répliqua Mrs. Gereth.

Mais ceci ne diminua pas la satisfaction que ressentit Fleda d'avoir montré avec quelle sérénité et quelle lucidité elle pouvait parler.

XXII

Ses nouveaux rapports avec son étonnante amie avaient, cependant, commencé par s'édifier presque entièrement sur des brèches. Quelque chose s'était effondré et le problème que le temps résoudrait était celui-ci : le changement en ferait-il des étrangères ou des compagnes de chaîne ? Fleda se demandait comment Mrs. Gereth pouvait ne pas la détester : peut-être un tel exploit laissait-il peu de marge pour de futurs accidents. Il s'imposait, à présent, avec évidence que, même dans sa situation diminuée, la dame de Ricks était supérieure à ses torts. Quant à la jeune fille, elle avait décidé que ses sentiments ne devaient pas entrer en ligne de compte. C'était sa fierté qu'ils n'eussent encore jamais émergé de la retraite où, après la visite de son amie, chez sa sœur, nous les avons vus se précipiter. Ils étaient tous là, entassés, les sympathies avec les antipathies, les souvenirs avec les inquiétudes et, pour ne pas penser à eux, elle avait l'excellente raison d'être trop occupée par le présent. Le présent n'était pas qu'Owen Gereth eût accepté son devoir là où elle le lui avait montré ; c'était le dénuement de sa mère qui demandait toutes les richesses que l'objet de ses bienfaits pouvait fournir. Il y eut des moments pendant le mois qui suivit où Mrs. Gereth lui parut vieillir et faiblir et par suite devenir facile à amuser.

Le journal de Londres apporta à la fin du mois une autre nouvelle : *Mr. and Mrs. Owen Gereth, qui viennent de passer une semaine à Londres, partent ce matin pour Paris*. Elles n'en dirent rien jusqu'au soir, et aucune parole n'aurait certainement été prononcée sur ce sujet si Mrs. Gereth n'avait pas éclaté à brûle-pourpoint :

– Vous ne compreniez pas, l'autre jour, pourquoi j'avais déclaré avec tant d'assurance qu'il ne vivrait pas avec elle. Il semble bien vivre avec elle.

– C'est évidemment la seule chose convenable qu'il puisse faire.

– Ils me dépassent ; j'y renonce, dit Mrs. Gereth.

– Moi, non, je n'y ai jamais renoncé, répliqua Fleda.

– Que faites-vous alors de son aversion pour elle ?

– Oh ! elle l'a dissipée.

Mrs. Gereth ne dit rien pendant une minute.

– Vos expressions sont étonnantes ! s'écria-t-elle simplement.

Mais Fleda continua à jeter la lumière ; elle jouissait, une fois de plus, de sa belle maîtrise du sujet :

– Je crois que, quand vous êtes venue me voir chez Maggie, vous imaginiez trop de choses, vous aviez trop d'idées.

– Vous n'en aviez aucune, dit Mrs. Gereth, vous étiez complètement désorientée.

– Oui, je ne comprenais pas tout à fait, mais je crois que je comprends maintenant. Le cas est simple et assez logique. Mona est une personne que l'échec abat et qui s'épanouit et rayonne avec le succès. Il y avait une chose qu'elle voulait à toutes forces, qu'elle voulait coûte que coûte : le château tel qu'elle l'avait vu.

– Elle ne l'a jamais vu, elle ne l'a jamais regardé, s'exclama Mrs. Gereth.

– Elle ne regarde pas avec ses yeux, elle regarde avec ses oreilles. À sa manière, elle l'avait compris ; elle sut, elle sentit qu'on y avait touché. Cela, probablement, lui fit prendre une attitude qui fut extrêmement désagréable. Mais l'attitude ne dura que tant que la raison qui l'expliquait subsista.

– Continuez ; je peux, à présent, supporter cela, dit Mrs. Gereth.

Sa compagne s'était à peine arrêtée.

– Je sais que vous le pouvez ; sinon je ne songerais pas à vous en parler. Quand cette contrariété fut éloignée, son charme naturel s'affirma de nouveau.

– Son charme naturel !

Mrs. Gereth put tout juste articuler ces mots.

– Il est très grand, tout le monde le dit ; il doit y avoir quelque chose de vrai. Il a opéré, comme il avait opéré précédemment. Il n'y a pas besoin d'imaginer quelque chose de monstrueux. Sa bonne humeur reparue, sa beauté splendide, le cœur généreux et impressionnable de Mr. Gereth sont des arguments suffisants. Un beau soleil brillant se leva pour lui.

– Et sa grande et belle passion pour une autre personne disparut. Votre explication serait certainement parfaite, s'il ne vous avait pas aimée.

Fleda resta un moment silencieuse.

– Et qu'en savez-vous ? M'aimait-il ?

– Je sais ce que Mrs. Brigstock elle-même m'a dit.

– Vous n'avez jamais de toute votre vie accepté son témoignage, sur aucun autre sujet.

– Et le vôtre, alors ? demanda Mrs. Gereth. Ne m'avez-vous pas dit, de vos propres lèvres, qu'il vous aimait ?

Fleda pâlit, cependant elle regarda sa compagne en face et sourit :

– Vous confondez, Mrs. Gereth, vous brouillez les choses. Je vous ai dit seulement, de mes propres lèvres, que c'était moi qui l'aimais.

Ce fut sans doute pour réfuter ces paroles (qui, au moment même, ne suscitèrent qu'une étrange, qu'une vaine rêverie) que Mrs. Gereth dit à Fleda, un ou deux jours plus tard :

– Ne croyez pas que je serai émue le moins du monde, si je suis ici pour le voir, quand il viendra faire devant vous amende honorable.

– Il ne fera pas cela, répliqua la jeune fille.

Puis elle ajouta, en souriant :

– Mais s'il se rendait coupable d'une telle faute de goût, ce ne serait pas bien de votre part de ne pas être choquée.

– Je ne parle pas d'être choquée ; je parle du contraire, dit Mrs. Gereth.

– Du contraire ?

– Oui, du plaisir vivifiant que l'on peut trouver dans un spectacle semblable. Je ne sentirai rien du tout. Vous, personnellement, vous le prendrez comme vous voudrez ; mais quel bien voulez-vous que cela fasse ?

Fleda ne comprit pas :

– À moi, voulez-vous dire ?

– À vous, non, le diable vous emporte. À ce dont vous désirez, vous le savez bien, que nous ne parlions jamais.

– Aux chers objets ?

Fleda réfléchit de nouveau.

– Cela ne fera aucun bien, d'aucune sorte, à rien ni à personne. C'est une autre question que j'aimerais mieux que nous ne discutions pas, s'il vous plaît, ajouta-t-elle doucement.

Mrs. Gereth leva les épaules :

– Cela n'en vaut, certes, pas la peine.

Quelque chose, dans son ton, incita sa compagne, avec une certaine inconséquence, à parler de nouveau :

– C'est en partie à cause de cela que je suis revenue chez vous, vous savez… afin de diminuer les chances d'une chose douloureuse.

– Douloureuse ? dit Mrs. Gereth étonnée. Quelle nouvelle douleur puis-je sentir ?

– Je veux dire douloureuse pour moi, expliqua Fleda avec un peu d'impatience.

– Oh, je comprends.

Son amie resta silencieuse une minute.

– Vous employez parfois des expressions si étranges. Mon Dieu, je vivrai encore un peu, mais je ne vivrai pas toujours.

– Vous vivrez bien aussi longtemps…

Ici Fleda hésita soudainement.

Mrs. Gereth la releva avec un froid sourire qui semblait la mise en garde de l'expérience devant l'hyperbole :

– Aussi longtemps que quoi, s'il vous plaît ?

La jeune fille médita un instant, puis elle résolut la difficulté en prenant le même ton pour adoucir sa pensée :

– Aussi longtemps que le danger d'un ridicule.

Cela suffit pour le moment, et elle fut, de plus, comme les mois s'écoulaient, protégée par l'interruption des

allusions. Cette protection semblait acquise quand, en novembre, elle reçut une lettre dont l'écriture, reconnue d'un rapide regard, la fit hésiter à ouvrir l'enveloppe. Elle ne dit rien, ni alors ni plus tard ; mais, pour certaines raisons, elle la décacheta le lendemain. C'était une page et demie d'Owen Gereth, datée de Florence, mais sans autre préliminaire. Elle savait que, durant l'été, il était revenu en Angleterre avec sa femme et qu'au bout de deux mois ils étaient de nouveau partis pour l'étranger. Elle savait aussi, sans qu'on le lui eût dit, que Mrs. Gereth, sous l'autorité de qui Ricks devenait un lieu d'une douceur indicible, avait son interprétation personnelle du rôle de sa bru dans cette seconde migration. C'était un acte d'insolence, un coup odieux, calculé pour faire comprendre à qui il fallait que, maintenant que Mona tenait Poynton pour de bon, il lui était parfaitement indifférent d'y vivre. Le *Morning Post*, à Ricks, avait encore été une ressource : on disait, dans ce journal, que Mr. et Mrs. Owen Gereth se disposaient à passer l'hiver dans les Indes. Il y avait une personne pour qui il était clair que Mona menait son malheureux mari par le bout du nez. Voici sous quel jour on présentait à Fleda l'histoire contemporaine jusqu'au moment où, dans sa chambre, tard dans la nuit, elle brisa le cachet de la lettre.

Je désire, plus que je ne puis vous dire, que vous ayez un souvenir, un objet à moi, un objet de grande valeur. Un objet de Poynton est ce que je veux dire et ce que je préférerais. Vous connaissez tout là-bas, et savez beaucoup mieux que moi distinguer ce qui est bien de ce qui ne l'est pas. Il y a beaucoup de points de vue, mais est-ce que quelques-unes des plus petites choses ne sont

pas les plus remarquables ? Je veux dire pour les experts et pour ce qu'elles valent. Ce que je voudrais que vous ayez de moi et que vous choisissiez pour vous-même, c'est l'objet le plus beau et le plus précieux de toute la maison. Je veux dire le « joyau de la collection », comprenez-vous ? S'il se trouve être de telle nature que vous puissiez en prendre immédiatement possession – l'emporter tout de suite avec vous – tant mieux. Vous l'aurez sur-le-champ, quel qu'il soit. Je vous demande humblement d'aller voir vous-même là-bas. Les gens ont toutes les instructions : ils feront pour vous tout ce qui est possible et mettront l'endroit entièrement à votre disposition. Il y a un objet que maman appelait la croix de Malte et il me semble lui avoir entendu dire qu'il était admirable. N'est-ce pas là le joyau de la collection ? Peut-être le choisirez-vous, ou telle autre chose qui vous conviendra également ? Mais je tiens énormément à ce que ce soit vraiment la merveille du lieu. Faites que je puisse m'en rapporter à vous pour cela. Vous ne me refuserez pas, si vous réfléchissez à ce qui fait que je vous le demande.

Fleda relut cette dernière phrase plus encore que le reste ; elle était déconcertée, elle ne savait pas du tout ce que cela pouvait être. Vraiment, il y avait tant d'explications possibles. Elle ne répondit pas ; seulement, elle façonna pour elle-même, fragments par fragments, la forme que sa réponse pourrait peut-être prendre. Il n'y avait qu'une forme possible, celle de faire, à son heure, ce qu'il désirait. Elle s'en irait à Poynton, comme un pèlerin s'en va aux lieux saints et pour cela, elle devait attendre son moment. Elle vécut avec sa lettre pendant un mois, sans qu'aucune occasion se présentât et même au bout d'un mois, il y avait encore des mystères qu'elle ne pouvait pas éclaircir.

Il y avait pourtant une réponse qui, à l'usage, ferait aussi bien qu'une autre. Owen avait trouvé dans son mariage un bonheur tellement plus grand que celui qu'il avait essayé d'espérer, dans ses lamentables heures d'hésitation, qu'il sentait à présent qu'il lui devait un gage de reconnaissance pour l'avoir gardé dans le droit chemin. Cette explication, dis-je, elle pouvait la rejeter, mais aucune explication n'importait le moins du monde ; ce qui la décida fut la simple force du sentiment qui la poussait à répondre. Son amour, qui n'avait pas été atteint par les événements, son amour qui avait été au-dessus d'eux avant comme après, trouva là une issue où rien ne pouvait le refouler. Il trouva même un soulagement auquel son imagination apporta une immense contribution. Si elle acceptait son offre ! Elle l'accepterait avec un ravissement secret. Avoir, à elle, un objet magnifique qui serait d'Owen le présent insigne, voilà une joie plus grande que toutes celles qu'elle avait pu espérer, et elle comprit qu'avant d'avoir ressenti pleinement cette émotion, elle n'avait pas su elle-même ce qui brûlait sous sa tranquillité conquise. C'était une heure dont on pouvait rêver et qu'on pouvait attendre ; être patient, c'était en extraire toute la douceur. Elle se promenait là-bas en pensée, dans les grandes salles qu'elle connaissait ; elle pourrait se dire qu'au moins, pour une fois, sa possession serait aussi complète que celle de ceux qui n'en avaient eu que de l'amertume. Et, mille fois oui, son choix ne connaîtrait pas de scrupules ! L'objet qu'elle irait chercher serait digne de son privilège... Elle prendrait un des plus petits objets parce qu'elle pourrait le garder tout près d'elle ; et ce serait l'un des plus beaux, parce que

c'était dans le plus beau qu'Owen mettait le symbole. De ce symbole, l'objet, quand elle le posséderait, lui en dirait assez. Au fond, elle penchait pour la croix de Malte, avec la raison supplémentaire qu'il l'avait nommée. Mais elle regarderait et réfléchirait ; une fois là-bas, elle estimerait et pèserait tout, si bien qu'il n'y aurait pas une chance d'erreur.

Elle eut, avant Noël, l'occasion d'aller à Londres. C'était l'époque de sa visite régulière à son père. Elle passa son premier soir à West Kensington, avec l'intention d'accomplir le lendemain ce projet tant désiré. L'affection de son père ne fut pas questionneuse, mais quand elle lui dit qu'elle avait affaire à la campagne et qu'elle devrait prendre un des premiers trains, il blâma ce déplacement à cause du temps qui menaçait. Le ciel se gâtait ; tous les signes d'une bourrasque d'hiver étaient dans l'air. Elle répondit qu'elle verrait le lendemain matin, et en effet, le temps sembla, à Londres, s'arranger. Elle devait aller chez Maggie le jour suivant et maintenant qu'elle se mettait en route, sa hâte devint tout d'un coup une douleur. Elle se représenta son retour ce soir-là avec le trophée sous son manteau ; si bien qu'après avoir regardé, du seuil, à droite et à gauche dans la rue noire, elle se décida avec une nervosité nouvelle et s'élança vers la station du « Tube » la plus voisine. L'aube de décembre était triste, mais il n'y avait ni pluie, ni neige ; il ne faisait même pas froid et l'atmosphère de West Kensington, purifiée par le vent, faisait songer à un vieux vêtement sale nettoyé par une brosse malpropre. Au bout d'une heure environ, elle se trouva dans la grande gare, assise dans un compartiment de troisième classe ; le voyage devait durer une heure vingt. Le train était un express et la

courte distance qu'elle devrait franchir à pied, de la station jusqu'au parc, lui était familière.

Une fois hors de la ville, elle vit que son père avait eu raison ; le souffle de décembre était déchaîné avec une force dont le labyrinthe des rues de Londres l'avait protégée. Les champs étaient noirs sous un ciel bouleversé par le vent. Ce trouble des éléments, son anxiété de ce qui allait arriver, ramenèrent les vieux souvenirs de départ pour la France, quand elle se tourmentait la nuit à l'idée de la longue traversée, sur un affreux bateau de dernière classe. Quelque chose de sinistre, à ce dernier moment, se mit à peser sur son cœur ; c'était la vision soudaine d'un désastre, au moins d'un empêchement qui allait faire obstacle à sa mission. Quand elle se disait que quelque chose pouvait arriver, elle aurait voulu aller plus vite que le train. Mais rien ne pouvait arriver, sinon le malencontreux hasard que le maître et la maîtresse de la maison fussent déjà de retour. Dans ce cas, elle aurait été avertie, et sa crainte n'était que l'excès de son espoir. Enfin, elle arrivait, mais l'obscurité avait grandi ; on avait traversé Chater, Chater était l'avant-dernière station. Le temps, de ce côté, faisait craindre une tempête de pluie, mais elle voyait briller au travers la lumière des grandes pièces colorées auxquelles elle ne cessait de penser. Cette vision se fixa devant elle. Rien n'existait que le château, et quand le train s'arrêta, elle se dressa, dans l'étroit compartiment, fièrement, à l'idée que pour Fleda Vetch seule, la maison était aujourd'hui debout.

Mais en ouvrant la portière, elle subit un choc dont elle ne put d'abord trouver la cause : puis elle comprit qu'il lui venait du visage de l'homme qui s'approchait d'elle pour la

faire descendre, un vieux porteur boiteux qui était à la gare du temps de Mrs. Gereth et qui la reconnaissait. Il la regarda si fixement qu'elle prit peur et s'écria avant de descendre : « Ils sont de retour ? » Elle avait le vague et absurde sentiment que, dans ce cas, cet homme même saurait qu'elle ne devait pas être là. Il hésita, et dans l'espace des quelques secondes qu'elle mit à sauter rapidement du train, son inquiétude changea complètement d'objet pour s'attacher à celui qui causait le trouble de l'homme. « De la fumée ? » Sur le quai, elle reniflait l'air avec effroi ; il lui avait fallu une minute pour s'apercevoir d'une odeur extraordinaire. L'air en était plein, et déjà, les têtes étaient aux portières, regardant quelque chose qu'elle ne pouvait pas voir. Un autre voyageur était descendu du train et le vieux porteur s'éloigna en boitant pour fermer la porte. Malgré la fumée qui lui venait dans les yeux, elle aperçut le chef de gare, à l'autre bout du quai, qui l'avait aussi reconnue et marchait vers elle. Sa surprise était plus grande que celle du porteur et, pendant qu'il s'avançait, elle entendit une voix à la portière du train dire que « c'était assez loin, à un kilomètre de la gare ». C'était exactement la situation de Poynton. Puis son cœur s'arrêta de battre devant le visage pâle et troublé du chef de gare.

– Vous êtes arrivée, mademoiselle, déjà ?

Cela lui révéla tout :

– Le feu est à Poynton ?

– Brûlé, mademoiselle, avec ce maudit vent. On ne vous a pas télégraphié ? Attention ! cria-t-il sans s'arrêter, et en la saisissant : le train s'ébranlait et elle avait fait un écart qui aurait pu la faire écraser.

– Brûlé !

Elle était dans les bras de l'homme, s'attachait à lui.

– Il brûle encore, mademoiselle. Quel malheur ! Le feu a pris de bonne heure, ce matin. Tout le village est là-haut.

Dans le trouble de son épouvante, elle essaya de réfléchir.

– Sont-ils de retour ?

– De retour ? Ils seront là-bas tout le jour.

– Mr. Gereth, je veux dire, ou sa femme ?

– Non, et leur mère non plus. Quelques domestiques de garde seulement et pas ceux de la vieille dame, voyez-vous. Beau travail pour les gardiens ! Quelque fichue cheminée ou une de ces espèces de lampes portatives qu'on aura mal placée.

Et comme une grande vague de fumée les suffoquait à demi, il la fit entrer de force dans la petite salle d'attente.

– C'est bien ennuyeux pour vous, mademoiselle.

Elle se sentait mal ; elle s'affaissa sur un siège sans le quitter des yeux :

– Est-ce que le château est perdu ?

– Presque, d'après ce qu'on m'a dit, il y a une heure ; le feu était si violent au début ! Je suis allé là-bas, à six heures, dès que j'ai appris la chose. On travaillait alors, mais on ne pouvait pas dire qu'on avait le dessus.

Fleda se dressa d'un bond.

– Et les meubles ? A-t-on pu les sauver ?

– C'était bien là l'embêtement, de ne pouvoir atteindre ces sacrés meubles. Et pas l'aide qu'il fallait ! Je devenais fou à regarder leur maladresse.

Elle sortit par la porte qui allait vers le village et fut saisie par une forte et âcre saveur. Elle entendit le mugissement lointain du vent que, dans son trouble, elle prit pour celui des flammes, à un mille de là, et qui, au

premier moment, agit sur elle comme un appel éperdu. « Je dois y aller. » Elle n'avait pas plutôt parlé que cette imploration devenait une terrible défense.

Son compagnon attentif avait, de plus, passé devant elle ; il souffrait visiblement de cette surveillance particulière qu'il devait exercer.

– Ne faites pas cela, mademoiselle, ce n'est pas beau à voir.

Puis comme elle persistait, chancelante :

– Ce n'est pas la place d'une demoiselle, ni, si vous voulez me croire, un spectacle pour *ceusse* qui sont, de près ou de loin, touchés.

Fleda sentit alors de quelle manière elle était touchée : elle faiblit et chancela de nouveau ; elle sentit qu'elle abandonnait tout. À l'épouvante, à la sympathie du chef de gare, à l'odeur des cendres et au vacarme, se mêlait la rude amertume d'un renoncement, qui serait peut-être le plus grand et le plus soudain de sa vie. Elle s'entendit répéter machinalement et cependant comme pour la première fois : « Poynton n'est plus. »

L'homme hésita... « C'est bien ce qu'il faut dire, mademoiselle, puisqu'on n'a pas pu réellement le sauver. »

Une minute après, elle était de nouveau avec lui dans la salle d'attente, où elle aperçut, dans le grand vacillement des choses, un objet qui ressemblait à un cadran d'horloge.

– Y a-t-il un train pour Londres ? demanda-t-elle.

– Dans huit minutes.

Elle sortit sur le quai ; la fumée la poursuivait.

– Je m'en retourne, dit-elle en couvrant son visage de ses mains.

Repères biographiques

1843 : Le 15 avril, naissance à New York d'Henry James, second des cinq enfants d'Henry James Senior et de Mary Robertson Walsh. Grâce à la fortune acquise par le grand-père paternel d'Henry, émigré irlandais protestant arrivé aux États-Unis juste après la guerre d'Indépendance, la famille vit de façon très aisée.

1844 : Séjour en Europe (Angleterre, France), au cours duquel Henry James Senior, personnalité originale et érudite, subit une profonde crise intérieure. Il entame l'étude des écrits de Swedenborg et Fourier.

1845 : La famille s'installe à Albany (État de New York) avant de retourner vivre à New York en 1847 pour une dizaine d'années. De nombreux écrivains et journalistes (dont Ralph Waldo Emerson, Washington Irving ou William Thackeray) fréquentent le salon des James. Henry assiste à la représentation de pièces de Shakespeare et d'adaptations de romans de Dickens qui le marqueront durablement.

1855 : Soucieux d'offrir à ses enfants la meilleure formation intellectuelle possible, Henry James Senior emmène sa famille vivre en Europe (Liverpool, Genève, Londres, Paris). Henry découvre notamment Flaubert, avec la lecture de *Madame Bovary*. En septembre 1857,

alors que la famille a déménagé à Boulogne-sur-Mer pour limiter ses dépenses, Henry contracte une fièvre typhoïde qui le contraint à garder le lit pendant deux mois, expérience qui le marque physiquement et moralement.

1858 : Retour de la famille aux États-Unis. Installation à Newport (Rhode Island).

1859 : Nouveau départ pour Genève.

1860 : Henry passe l'été à étudier l'allemand, à Bonn. La guerre de Sécession éclate un an plus tard : deux de ses frères, Wilkie et Robertson, s'enrôlent dans l'armée ; Henry, pompier volontaire, est blessé lors d'un incendie. Peut-être cet épisode est-il à l'origine de la « blessure secrète » qu'il évoquera dans ses *Notes d'un fils et d'un frère*.

1862 : Henry entame des études de droit à Harvard qu'il abandonne au bout d'un an pour se consacrer à la littérature. William, son frère aîné, poursuit des études de médecine ; il deviendra professeur à Harvard, et sera l'auteur de travaux pionniers en psychologie et en philosophie.

1864 : La famille déménage à Boston. La même année, publication anonyme de sa première nouvelle *A Tragedy of Error* (*Une tragédie de l'erreur*) dans le *Continental Monthly*, en février, et de son premier compte-rendu critique pour la *North American Review*, en octobre.

1865 : Publication de la première nouvelle qu'il signe de son nom, *The Story of a Year* (*Histoire d'une année*), en mars, dans la revue *Atlantic Monthly*. Les trois années suivantes sont une période féconde : cinquante-cinq études critiques touchant à la littérature et l'art ainsi qu'onze nouvelles sont publiées dans la presse.

1869 : Voyage en Europe (Angleterre, France, Suisse, Italie) pendant une année. Sa première pièce de théâtre, *Pyramus and Thisbe*, est publiée en avril dans *The Galaxy*. En mars 1870, la mort de sa cousine Minny Temple, des suites de la tuberculose, l'affecte profondément.

1871 : Publication par épisodes de son premier roman *Watch and Ward* (*Le Regard aux aguets*) dans l'*Atlantic Monthly*.

1872 : Retour en Europe (Angleterre, France, Italie, Autriche, Allemagne) pour presque deux ans. Continuant d'exercer ses talents de critique et de chroniqueur et s'essayant avec succès au récit de voyage, il parvient désormais à vivre de sa plume. À Florence, il commence l'écriture de son deuxième roman, *Roderick Hudson*, consacré à la carrière avortée d'un sculpteur, publié à compter de janvier 1875 dans l'*Atlantic Monthly*.

1875 : Après quelques mois passés à New York et dans la maison familiale de Cambridge (Massachusetts) au cours desquels il publie beaucoup d'articles à des fins alimentaires, il repart en Europe au mois d'octobre comme correspondant du *New York Tribune*. Il se fixe dans un premier temps à Paris, où il se lie d'amitié avec Tourguéniev et fréquente Flaubert, Zola, Maupassant et Daudet. Publication de son premier essai littéraire majeur, « Honoré de Balzac », dans *The Galaxy*.

1876 : En décembre, déçu par la vie parisienne, il s'installe à Londres. Publication de *The American* (*L'Américain*) (1877) et de *The Europeans* (*Les Européens*) (1878), romans traitant de la confrontation des sociétés américaine et européenne, un des thèmes de prédilection

de James. Suivent deux romans s'attachant précisément à dresser le portrait de jeunes femmes américaines inadaptées à la sophistication, si ce n'est la corruption, des mœurs européennes : *Daisy Miller* (1878), son premier grand succès, puis *The Portrait of a Lady* (*Portrait de femme*) (1881), considéré comme son premier chef-d'œuvre. Après le décès de ses parents en 1882, il se rapproche de sa sœur Alice, névrotique, auteur d'un célèbre *Journal*.

1886 : Publie deux romans expérimentaux, *The Bostonians* (*Les Bostoniennes*), inspiré de *L'Évangéliste* d'Alphonse Daudet et *The Princess Casamassima* (*La Princesse Casamassima*) qu'il considère comme son roman le plus réaliste. Suivent *The Reverberator* (*Reverberator*), *The Aspern Papers* (*Les Papiers de Jeffrey Aspern*) (1887), *The Tragic Muse* (*La Muse tragique*) (1890) inspiré par la comédienne Sarah Bernhardt.

1891 : Décide de se consacrer au théâtre dans l'espoir d'acquérir une plus vaste reconnaissance et d'améliorer sa situation financière. Mais la réception de la version dramatique de *The American* n'est qu'un semi-succès – plusieurs de ses pièces ne seront pas montées. Publication de *The Pupil* (*L'Élève*) dans le *Longman's Magazine*.

1895 : La première de *Guy Domville* est un échec tel que James revient à l'écriture romanesque. Il écrit certaines de ses plus célèbres nouvelles : *The Figure in the Carpet* (*L'Image dans le tapis*) (1896) précède *The Turn of Screw* (*Le Tour d'écrou*) (1898). Publication de *The Spoils of Poynton* (*Les Dépouilles de Poynton*) (1897) suivi de *What Maisie Knew* (*Ce que savait Maisie*), la même année.

1898 : S'installe à Rye (Sussex). Se lie avec H. G. Wells et Joseph Conrad.

1902 : Publication de *The Wings of the Dove* (*Les Ailes de la colombe*) (1902), puis de *The Ambassadors* (*Les Ambassadeurs*) (1903), considéré par James comme sa plus parfaite réussite.

1904 : Publication de *The Golden Bowl* (*La Coupe d'or*). Retourne aux États-Unis pour la première fois après vingt ans d'absence. Ce voyage lui inspire *American Scene* (*Scène américaine*), reconnu quarante ans plus tard comme une œuvre majeure sur la civilisation américaine. Rentré en Angleterre, il travaille à une édition définitive de ses œuvres, préfaçant et révisant nombre de ses textes.

1915 : Profondément bouleversé par le conflit européen et déçu du peu d'intérêt de l'opinion américaine pour celui-ci, il acquiert la nationalité anglaise.

1916 : Décès le 28 février à Londres. Il laisse une vingtaine de romans, cent vingt nouvelles, une autobiographie, des pièces de théâtre, des carnets, des lettres et de nombreux articles critiques. Souvent comparé à Proust, Woolf ou Joyce, il est considéré comme un des grands initiateurs du roman moderne.

Repères bibliographiques

The Spoils of Poynton fut publié pour la première fois en feuilleton dans *The Atlantic Monthly*, sous le titre *The Old Things*, d'avril à octobre 1896.

Il parut en volume en février 1897, à Londres, chez l'éditeur Heinemann, sous son titre définitif, puis, la même année, dans une version corrigée, à Boston (Massachusetts), chez Houghton Mifflin.

La seule traduction française, due à Simone David et que nous reprenons dans le présent volume, parut en 1929 à Paris, aux éditions Calmann-Lévy, sous le titre *Le Sort de Poynton*. Elle fut ensuite plusieurs fois réimprimée, sous le titre *Les Dépouilles de Poynton*.

Œuvres en anglais

The Novels and Tales of Henry James : New York edition, New York, Ch. Scribner's sons, 24 vol., 1907-1909.

The Novels and Stories, Londres, MacMillan, 35 vol., 1921-1923.

The Complete Plays, Leon Edel éd., Londres, Hart-Davis, 1949.

The Complete Tales, Leon Edel éd., Londres, Hart-Davis, 12 vol., 1962-1965.

The Complete Notebooks, Leon Edel et Lyall H. Powers éd., New York, Oxford University Press, 1987.

Complete stories, 1865-1898, David Bromwich éd., New York, Library of America, Literary Classics of the United States, 3. vol., 1996-1999.

The Complete letters of Henry James, Pierre A. Walker et Greg W. Zacharias éd., Lincoln-London, University of Nebraska Press, 2006.

Œuvres en français

À ce jour, il n'existe pas d'édition des œuvres complètes d'Henry James en français : toutefois les éditions de la Différence d'une part et Gallimard d'autre part ont réalisé une édition complète de ses nouvelles. La majeure partie de son œuvre (romans, nouvelles, essais, carnets) est disponible séparément chez différents éditeurs dont il est impossible de faire ici une recension exhaustive.

Œuvres complètes (seuls les quatre premiers volumes, rassemblant l'intégrale des nouvelles, sont parus). *Nouvelles*, trad. et prés. Jean Pavans, Paris, Éditions de la Différence, 4 vol., 1990-2009.

Nouvelles complètes, trad. Marie-Françoise Cachin, Annick Duperray, Max Duperray et al., Annick Duperray et Évelyne Labbé éd., Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. Volumes I et II, 2003. Volumes III et IV, 2011.

Études en français

GARNIER Marie-Reine, *Henry James et la France*, Paris, Bibliothèque de la Revue de littérature comparée, 1927.

ZÉRAFFA Michel (dir.), *« L'Art de la fiction », Henry James : neuf études*, Klincksieck, Paris, 1978.

PERROT Jean, *Henry James : une écriture énigmatique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.

VEZA Laurette, *Henry James, le champ du regard*, Paris, La Table ronde, 1989.

LABBÉ Évelyne, *Écrits sur l'abîme : les derniers romans de Henry James*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990.

EDEL Léon, *Henry James, une vie*, trad. André Müller, Paris, Seuil, 1990.

DUPERRAY Annick, *Échec et écriture : essai sur les nouvelles de Henry James*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1993.

OZOUF Mona, *La Muse démocratique. Henry James ou les pouvoirs du roman*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

WOLKENSTEIN Julie, *La scène européenne : Henry James et le romanesque en question*, Paris, Honoré Champion, 2000.

SAYER-ADDA Babette, *Henry James : sublimer et vivre*, Paris, P.U.F., 2007.

PAVANS Jean, *Heures jamesiennes*, Paris, Éditions de la Différence, 2008.

ANKER Richard, *Henry James : le principe spectral de la représentation*, Paris, Hermann, 2012.

SALATI Marie-Odile, *L'écriture de Henry James à l'épreuve de la modernité : « The American Scene »*, Paris, Michel Houdiard, 2014.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Thomas de Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Franz Kafka, *Le Verdict*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *Les Fausses Mesures*
Joseph Roth, *Léviathan*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *L'Homme à l'étui*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Le Violon de Rothschild*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
https://editions-sillage.fr/

Dépôt légal : 2e trimestre 2015